



istomag '44

La Seconde Guerre Mondiale par des passionnés pour des passionnés !



N° 76
Mars 2012

Dossier spécial

- Yasukuni**
- Toshio Abe**
- Keiko Oshima**
- Tarawa**
- Iwojima**
- No-Go, F-Go**
- Hong Kong**
- Siam**
- Heitai...**

Asie



*Avec la participation de :
Paul-Yanic Laquerre, Pierre Vennat, Chantal Nakata...*

Ligne éditoriale :

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. À ce titre, ce magazine est le premier bimestriel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé à devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre rédacteur en chef.

Contact : histomag@39-45.org

Rédaction :

Responsable d'Édition :

Prosper Vandembroucke

Rédacteur en Chef :

Vincent Dupont

Conseillers de rédaction :

Henri Rogister, Patrick Babelaere (Dynamo),

Eric Giguere (Audie Murphy)

Responsable communication et partenariats :

Jean Cotrez (jumbo)

Secrétaire de rédaction :

Danielle Lelard (nanou)

Correction :

Laurent Liégeois (litjiboy), Yvonnick Bobe (brehon),

Danielle Lelard (nanou), Nathalie Mousnier

(petit_pas)

Relecture et correction définitive :

Laurent Liégeois (litjiboy), Marc Taffoureau

(Marc_91), Etienne Wilmet (Tienno)

Infographie et Mise en pages :

Etienne Wilmet

Responsables rubriques :

Jean Cotrez (jumbo), Philippe Massé (hilarion),

Michel Wilhemme (michel76)

Informatique et publication :

Pierre Chaput (histoquiz) et Frédéric Bonnus

(fbonnus)

Auteurs :

Toshio Abe

(traduction Chantal Nakata)

Frédéric Bonnus

Marc Blindauer

Jean Cotrez

Jeremy Delawarde

Paul-Yanic Laquerre

Daniel Laurent

Chantal Nakata

Keiko Oshima

(traduction Chantal Nakata)

Marc Taffoureau

Philippe Massé

Pierre Vennat



Sommaire du n° 76

Éditorial :	p3
Le sanctuaire Yasukuni	p7
Mes souvenirs de la Seconde Guerre Mondiale	p9
Bloody Tarawa : 4 jours en enfer	p15
« Je suis en vie », un survivant de la bataille d'Iwojima	p25
Ni-gō et F-gō, les programmes nucléaires Shōwa	p27
Les victimes de la bataille de Hong Kong (18-25 décembre 1941)	p29
Les compromissions du Royaume de Siam	p34
Des cicatrices qui me restent de mon enfance	p37
Le heitai de l'Armée Impériale Japonaise, porte-étendard de la terreur en Extrême-Orient	p38
Point of view	p48
La Traction Avant	p49
La tête de pont de Dornot, Septembre 1944	p55
Le coin lecteur	p61
La collaboration militaire française dans la seconde guerre mondiale	p65
Gin Drinkers Line, la «Ligne Maginot Orientale»	p69



Chères lectrices, chers lecteurs,

Vous remarquerez sans doute en vous disant « *qui est cet individu qui écrit l'éditorial ?* », que l'équipe en charge de vous proposer votre Histomag'44 habituel a connu quelques bouleversements ces derniers temps. En effet, pour des raisons qui leur sont personnelles, Germaine, Alexandre et Daniel ont

décidé de suivre leur propre chemin. Nos relations restent très amicales et nous leur souhaitons beaucoup de réussite dans leurs entreprises.

Est-ce la fin du monde pour autant ???? Mais non !! Car la relève est déjà là et sur le pied de guerre pour continuer cette belle aventure humaine en vous proposant un nouveau numéro consacré aujourd'hui à l'Asie dans la guerre.

C'est donc dire si nos correcteurs et notre infographiste, j'ai nommé Etienne (Tienno sur le forum) n'ont pas chômé avec les accents propres au pays du Soleil Levant dans ce numéro spécial que Paul-Yanic Laquerre a eu la gentillesse de diriger et d'enrichir de sa participation avec des articles allant des programmes nucléaires du Japon à la présentation de son armée.

C'est ainsi que Daniel Laurent nous parlera quant à lui du Yasukuni comme temple du militarisme japonais ainsi que des compromissions du royaume de Siam. Chantal Nakata nous parlera du ressenti de l'individu dans cette guerre qui fut ô combien dure psychologiquement, avec plusieurs témoignages de Japonais, et Jeremy Delawarde nous parlera de la sanglante bataille de Tarawa. Enfin, il est à noter dans ce dossier la présence d'un historien professionnel de renom que nous remercions infiniment de sa présence dans nos colonnes, Pierre Vennat, qui nous parlera des Canadiens dans la bataille de Hong-Kong.

Puis, pour sortir du dossier asiatique, nous redécouvrons la Traction Avant, symbole de tant d'années d'occupation, grâce à l'article de Frédéric Bonnus avant de découvrir la plume (le clavier, plutôt !) de Marc Blindauer que certains connaissent déjà sur Histoquiz. Il nous propose aujourd'hui son premier article pour le Mag (surement pas le dernier nous l'espérons) sur la tête de pont de Dornot. Philippe Massé vous présentera sa rubrique des lecteurs avec le même brio qu'auparavant si ce n'est plus, espérons-le ! (bien qu'exaspéré par une histoire de terrain gelé lors d'un France-Irlande mais chut ! il refuse qu'on lui en parle) et pour finir Jean nous présentera sa traditionnelle rubrique

BTP pour le plus grand plaisir des bétonneux et des non-bétonneux aussi j'espère !

J'ajoute que nous avons décidé, avec mon prédécesseur, que pour Clio nous devons nous mobiliser et faire la promotion d'un ouvrage qui, nous l'espérons, deviendra un ouvrage de référence : *La collaboration militaire française dans la seconde guerre mondiale* de Krisztián Bene. Vous trouverez donc une présentation détaillée de cet ouvrage à la fin de ce numéro.

Je rappelle que l'Histomag'44, fier de compter dans ses contributeurs des historiens professionnels et des passionnés avertis, ouvre ses colonnes à tous, y compris et surtout aux historiens de demain. Donc si vous avez une idée, un projet, n'hésitez pas ! Contactez la rédaction !

À bientôt.

Vincent Dupont

幸せな読書



Par
Paul-Yannic
Laquerre

L'Orient, un théâtre d'opération ignoré en occident

Avec plus de 25 millions de morts, le front oriental de la Seconde Guerre Mondiale constitue un théâtre d'opération aussi dévastateur que son front occidental. La violence des combats en Chine et en Nouvelle-Guinée ne trouve même en fait son équivalent que sur le front soviétique.

Pourtant, le théâtre de la Sphère de coprosperité de la Grande Asie Orientale demeure largement méconnu, voire ignoré en Occident. Alors que la littérature anglo-saxonne se concentre généralement sur les opérations ayant impliqué des unités américaines, britanniques ou australiennes, la littérature francophone, obsédée par le 3^{ème} Reich, ne s'attarde essentiellement qu'aux opérations navales dans le Pacifique et à une poignée de débarquements sur les îlots océaniques. Ce parti-pris, magnifié dans la série télévisée *The Pacific*, livre ainsi un portrait déformé, où la guerre en Asie et en Océanie se résume à un affrontement entre les garnisons nippones et la marine américaine.

Pourtant, en dépit de l'effort et du courage exceptionnel des Marines, la guerre en Orient fut avant tout une guerre continentale. Elle le fut tout d'abord par sa durée, la « guerre de 15 ans » ayant débuté en Chine en 1931. Elle le fut aussi par l'ampleur des effectifs mobilisés et des ravages sur les populations locales.

À cet effet, pour la seule bataille de Wuhan, le Conseil Militaire National chinois (Junshi Weiyuanhui) rassemblait au printemps 1938 environ 800 000 soldats, pour faire face à une force de dix divisions, une brigade et trois régiments aériens, déployée par l'envahisseur nippon. En septembre 1943, en plein reflux causé par la poussée anglo-saxonne en Océanie, l'armée Shōwa n'avait quant à elle expédié que 5 de ses 70 divisions dans les îles du Pacifique. Les 65 autres étaient toujours cantonnées au Manshūkoku, en Chine ou en Birmanie, avec une poignée dans la péninsule indochinoise et au Japon.

Le nombre phénoménal de victimes civiles n'est rien, cependant, devant la violence des moyens employés par les autorités militaires pour obtenir gain de cause. Le mépris du régime Shōwa à l'égard des conventions internationales est notoire. Dès 1937, Hirohito va renier les traités auxquels avait adhéré l'Empire sous son grand-père et son père et cautionner la décision de suspendre l'application des règles du droit international à l'égard des prisonniers chinois. En plus, il va autoriser personnellement l'emploi d'armes chimiques et bactériolo-

giques contre les troupes ennemies et les civils en Chine. À ces méfaits, s'ajoutent des atrocités comme l'esclavage des prisonniers et des populations autochtones, l'expérimentation sur des cobayes humains et le cannibalisme.

L'indifférence à l'égard du sort des civils fut également flagrante du côté des Alliés, à témoin les ordres donnés par le Généralissime Chang de détruire en juin 1938 les digues du Huáng Hé à Huayuankou, entre Zhengzhou et Kaifeng, et de brûler la ville de Changsha en novembre. Ces deux décisions prises pour retarder la poussée ennemie entraînèrent la mort de plusieurs dizaines de milliers de civils et laissèrent plus de 200 000 sans-abris. De leur côté, confrontés

à la résistance désespérée de la garnison Shōwa à Manille, MacArthur et son état-major n'hésitèrent pas en février 1945, à reconsidérer leur intention de ne pas bombarder la ville et submergèrent intramuros la garnison et les civils tenus en otage d'un déferlement de 7 487 obus, dont plusieurs au phosphore blanc. De même, les grandes cités nippones furent soumises en 1945 à un bombardement de terreur dont l'effet dévastateur est comparable à celui que l'aviation Shōwa avait créé au cours des années précédentes sur le territoire chinois.

Contrairement à l'historiographie francophone, les articles compris dans ce spécial Asie brosent un grand pan de la guerre sur le front



oriental. En sus d'extraits d'un article général sur le heitai de l'armée impériale japonaise initialement publié dans 2^{ème} Guerre Mondiale, je vous propose un sujet rarement abordé : un résumé des recherches nucléaires du régime Shōwa.

La Thaïlande, un des rares allié de ce régime, fait quant à elle l'objet d'un article de Daniel Laurent qui résume le cheminement politique de cette nation sous la férule de Plaek Pibulsonggram.

La colonie de Hong Kong, trop souvent oubliée, est également couverte par deux articles. Jean Cotrez dissèque la Gin Drinkers Line, dont la configuration est représentative du sentiment de sécurité qui habitait les puissances coloniales occidentales, convaincues de leur supériorité à l'égard du Nippon et du Jaune en général. Pour sa part, dans son article sur la bataille de Hong Kong, Pierre Vennat rappelle à nos

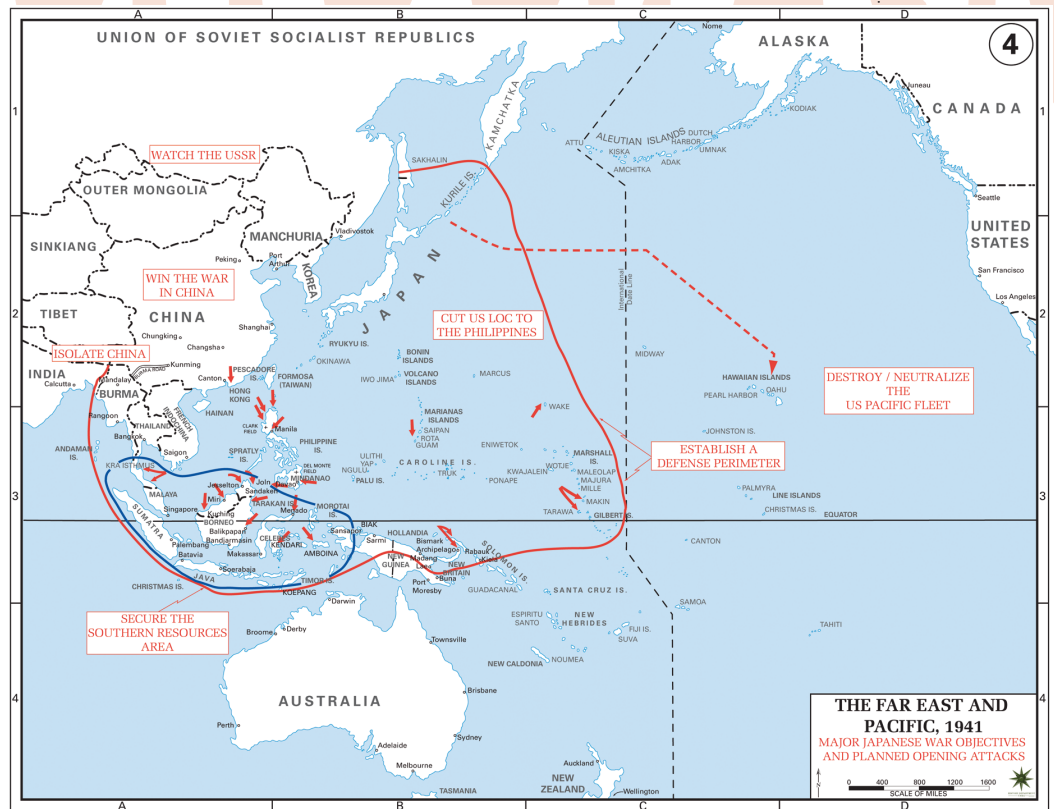
mémoires la tragédie des Royal Rifles, ces recrues canadiennes sacrifiées par l'état-major britannique, et dont les rares survivants eurent, comme Roger Cyr, à porter toute leur vie les séquelles des sévices subis dans les camps de travail Shōwa.

L'incontournable front océanien nous est présenté par une description de la bataille de Tarawa par Jeremy Delawarde. Sur cet atoll, les Marines apprirent durement l'art du débarquement amphibie. Ainsi, à l'automne 1943, la domination de plus en plus affirmée de l'aviation et de la marine américaine en Océanie conduisit à l'abandon de l'at-

taque de l'archipel nippon par les côtes chinoises, ouvrant la porte à la tactique du « saut de puce », consistant à implanter des aérodromes en des points stratégiques en Océanie, tout en ignorant certaines places fortes dont la prise était jugée trop onéreuse en terme de vies et de temps. Alors que l'armée, supportée par la marine, avait pris l'archipel des Salomon et était venue en appui aux Australiens pour sécuriser la Nouvelle-Guinée, la marine, appuyée par l'armée, amorçait sa conquête à partir des archipels des Gilbert et des Marshall, puis des Mariannes et des Palau.

Finalement, Chantal Nakata et Daniel Laurent nous présentent la guerre du point de vue de la Terre des Dieux. La première nous livre les témoignages de nippons ayant vécu la guerre dans leur enfance ou comme participant(s) et le second un article sur le Yasukuni, l'ultime sanctuaire shinto du militarisme impérial.

Ce volet illustre les discordances entre la perception de la guerre par les Alliés et les



Nippons. Chez ces derniers, on ne parle pas de guerre de conquête et d'oppression des peuples voisins, mais bien de résistance au colonialisme occidental et de survie face aux tourments infligés par l'ennemi. Les civils, bercés par l'illusion que leurs militaires se conduisent en bushi (noble guerriers) sont tout entiers tournés vers la misère que ce conflit qui s'éternise inexplicablement impose à leur vie quotidienne. Cette misère atteint son paroxysme en 1945, alors que la Terre des Dieux, jusqu'alors inviolée, se transforme en un gigantesque brasier. Pour le vétéran, dressé depuis sa naissance à obéir, la guerre et ses horreurs sont essentiellement l'expression du devoir de sacrifice à l'empereur et la simple remise en question de ce devoir constitue un exploit.



Le Yasukuni est le symbole de cette remise en question qui peine encore à voir le jour. Objet récurrent de controverses à l'étranger en raison du ton négationniste du Yūshūkan et de l'intronisation de plus

d'un millier de militaires condamnés pour crimes de guerre

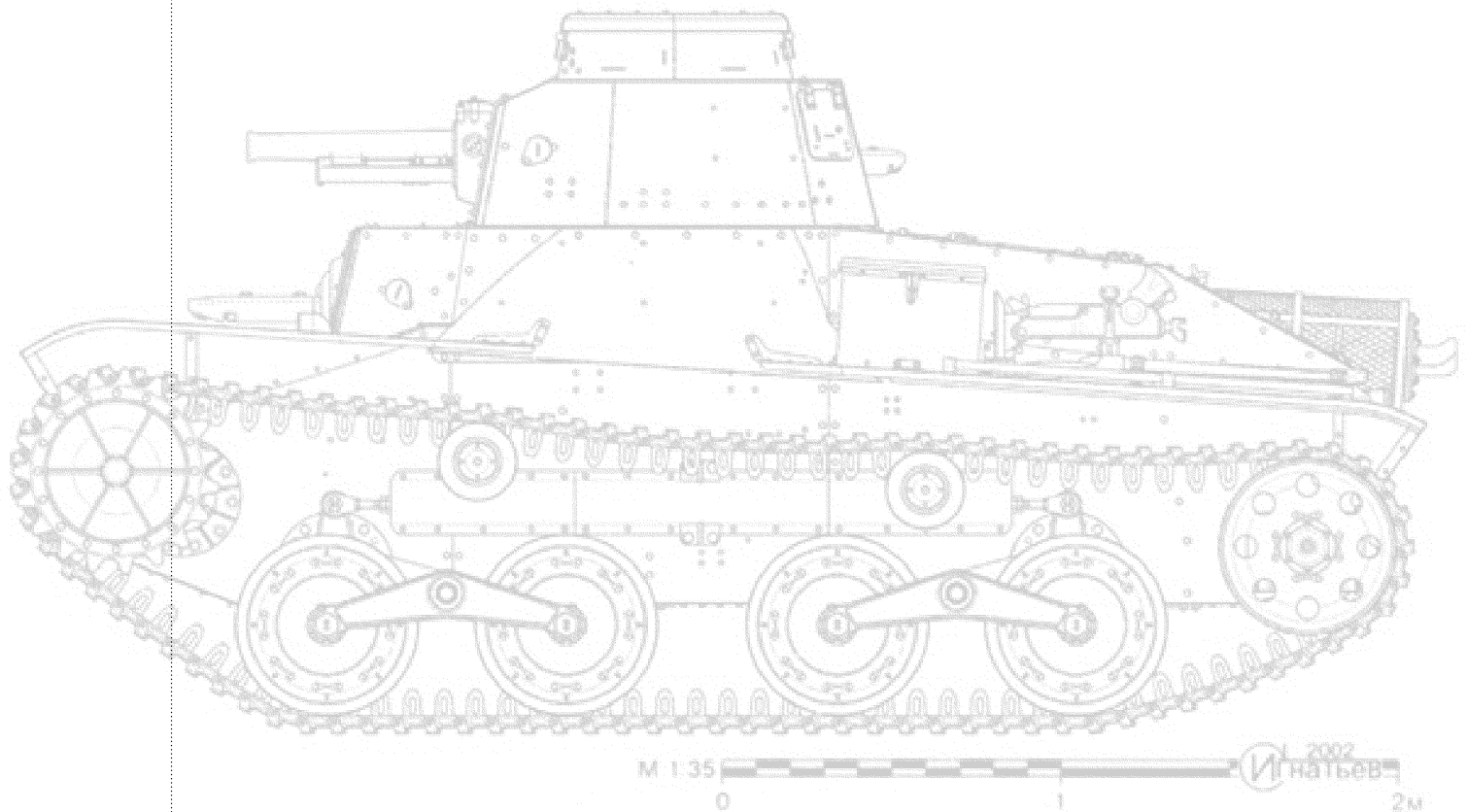
par les Alliés, ce sanctuaire est parfois même conspué au sein de la nation japonaise. Des voix s'élèvent à l'occasion pour dénoncer les visites officielles de politiciens comme Koizumi, le boycott du documentaire de 2007 du réalisateur Ying Li, pourtant subventionné en partie par le Conseil nippon des arts, et surtout se dissocier de l'influente Izokukai, l'Association des familles des défunts qui dicte l'agenda de la majeure partie des politiciens nippons.

De plus en plus de descendants contestent ainsi l'intronisation forcée de leurs ancêtres par les autorités du sanctuaire. À titre d'exemple, le fils d'Uto Morihide, une okinaïenne tuée par un éclat d'obus américain après avoir été chassée par les soldats Shōwa d'une tranchée où elle se réfugiait, a demandé en cour la radiation de l'intronisation de sa mère et de l'inscription « morte au combat » enregistrée au sanctuaire.

Ce numéro spécial d'Histomag se veut donc une porte d'entrée sur les multiples facettes du front oriental qui, nous l'espérons, vous incitera à vouloir en savoir encore plus.

Bonne lecture !

Paul-Yanic Laquerre



Le sanctuaire Yasukuni

Par
Daniel
Laurent

Le sanctuaire japonais *Yasukuni* est un sanctuaire *shinto*¹ situé à Tokyo. Il fut construit en 1869 pour rendre hommage aux Japonais « ayant donné leur vie au nom de l'empereur du Japon ».

Attention, il ne s'agit pas d'un cimetière militaire mais d'un monument aux morts très particulier dans la mesure où les âmes de plus de deux millions de soldats japonais morts de 1868 à 1951 y sont déifiées via l'inscription de leurs noms sur les murs d'une partie spéciale du sanctuaire, le *Honden*, partie généralement non accessible au public. Les visiteurs offrent leurs respects à l'entrée du bâtiment en tapant 2 fois des 2 mains sur la bordure en bois, s'inclinant et, s'ils le souhaitent, versant une obole dans une fente prévue à cet effet.

Lors de ma visite du *Yasukuni* en juillet 2011, en compagnie de *Yuichi-san*, mon partenaire d'affaires au Japon qui était à la fois stupéfait et enchanté de ma demande, je me suis plié à cette exigence. Ma photo n'a pas été prise de face, mais de l'endroit que le garde de service m'a indiqué avec grande poli-



tesse, à la fois heureux qu'un *Gaikokujin*² visite le sanctuaire et compréhensif quant à son ignorance des règles.

Le sanctuaire été construit en 1869 pour célébrer la mémoire des soldats morts pour l'empereur lors de la guerre civile de *Boshin*. À ce moment s'y trouvaient seulement 3 500 noms. On y ajoutera plus tard des personnes mortes lors de conflits internes comme les heurts avec les clans de *Satsuma* et de *Saga*, à partir de 1853. En 1879, le sanctuaire prend le nom de sanctuaire de *Yasukuni*³.

Après la Seconde Guerre mondiale, le sanctuaire est devenu association religieuse, indépendante de l'État. C'est un sanctuaire autonome qui ne fait pas partie de l'association des sanctuaires *shinto* du Japon.



Le Honden

Aujourd'hui, le *Yasukuni* vénère les âmes de 2 466 532 morts pour les empereurs lors de conflits militaires, y compris certains Taïwanais ou Coréens qui avaient la nationalité japonaise au moment de leur mort suite à l'annexion de ces pays par le Japon. Ces morts concernent principalement la Seconde Guerre mondiale (2 133 915 noms), puis la guerre russo-japonaise (191 250 noms). Il

s'agit essentiellement de militaires, mais on y trouve aussi des civils ou même des enfants ainsi que 57 000 femmes. Il existe même des monuments en l'honneur des animaux (chevaux, chiens, pigeons) ayant servi l'armée ainsi qu'une étonnante statue d'un pilote *kamikaze*.

Fait moins connu, il y a aussi un certain nombre de civils, par exemple les jeunes filles d'Okinawa, connues sous le nom d'escadron *Himeyuri*, qui furent enrôlées comme infirmières et envoyées au front pendant la bataille d'Okinawa en 1945. Il y a également les 1 500 victimes du torpillage du navire *Tsushima-maru* en 1944 par un sous-marin américain, ou encore des écoliers morts lors d'attaques alors qu'ils participaient à l'effort de guerre en travaillant dans des usines.



Inscription : Pour le repos des âmes des chevaux morts sur les champs de bataille.

La décision d'honorer l'âme d'un mort à *Yasukuni* est prise par le sanctuaire et le Ministère de la Santé, sans consultation ni autorisation préalable de la famille. Quelques familles de victimes honorées à *Yasukuni* souhaitent voir leurs noms retirés du sanctuaire, opposées à l'idée, pour des raisons

1 : Le Shintoïsme est la religion d'état au Japon depuis 1868 mais date de plusieurs millénaires, probablement du III^e siècle av. J.C.

2 : Un étranger, terme souvent utilisé dans sa version courte *Gaijin*.

3 : Nom complet : *Yasukuni-jinja*, « Le sanctuaire Shinto du pays apaisé »

personnelles, idéologiques et probablement choquées de n'avoir pas été consultées. Ainsi neuf personnes ont intenté un procès au sanctuaire en août 2006, demandant le retrait des noms de membres de leurs familles honorées contre leur gré. Des procès similaires ont déjà eu lieu, mais ont généralement vu les familles déboutées de leurs demandes.

Le musée Yushukan



28/07/2011

4 :
Le musée a été créé en 1882. Détruit par un tremblement de terre en 1923, il fut reconstruit en 1932

Le sanctuaire gère également un musée, le Yushukan⁴, lequel présente des objets historiques et des panneaux explicatifs retraçant l'histoire militaire du Japon. Le ton y est critiqué comme étant négationniste.

Les crimes de guerre du régime Showa⁵ y sont « oubliés » et l'expansion japonaise en Asie et dans le Pacifique est présentée comme une volonté de libération des peuples orientaux de l'impérialisme occidental.

Le musée escamote par exemple le Sac de Nankin, indiquant que « Le Japon a établi une zone de sécurité pour les civils chinois et fait des efforts particuliers pour protéger les sites historiques et culturels. Au sein de la cité, les résidents purent à nouveau vivre en paix ».

J'ai pu y voir, entre autres, des objets « prises de guerre » provenant de Thaïlande (sans parler de la Vallée de la mort et du pont de la rivière Kwai) et de Singapour (sans parler des massacres de Chinois qui y ont été commis).

Les polémiques

Le sanctuaire, que beaucoup accusent de glorifier ouvertement la guerre du Japon notamment par le biais de son musée, a beaucoup fait parler de lui par l'ajout en octobre 1978 à la liste des personnes « déifiées », de plusieurs condamnés lors des procès d'après-guerre, notamment des criminels de guerre de

classe A, en tant que « martyrs de Showa », dont le premier ministre *Hideki Tojo* ou le chef d'état major de l'Armée *Yoshi-jiro Umezumi*. Le sanctuaire, dont le livre des âmes contenait déjà les noms de 1 068 personnes condamnées par les Alliés pour crimes de guerre, deviendra controversé à partir de la fin des années 1970, suite à ces ajouts, qui étaient la décision de *Nagayoshi Matsudaira*, responsable du sanctuaire et fils de *Yoshitami Matsudaira*, ministre de la Maison impériale après la guerre.

L'empereur *Hirohito*, qui avait visité plusieurs fois le sanctuaire après la guerre, s'est abstenu de le faire après 1977. Selon ses proches, il aurait été opposé à l'ajout en 1978 des condamnés des procès de Tokyo. Cette supposition a été confirmée par la publication en juillet 2006 du journal du conseiller de *Hirohito*, *Tomohiko Tomita*, qui cite *Hirohito* disant au sujet de l'ajout de 1978 : « C'est pour cette raison que, depuis, je ne m'y rends plus en pèlerinage; voilà mon sentiment. » Il était en particulier opposé au transfert des noms de *Yosuke Matsuoka* et *Toshio Shiratori*, qui ont œuvré pour l'alliance avec l'Allemagne nazie.

Pour le journaliste *Masanori Yamaguchi*, l'attitude « opaque et évasive » de l'empereur sur sa responsabilité à l'égard de la guerre et le fait qu'il ait déclaré que le bombardement atomique de *Hiroshima* « ne pouvait être empêché », démontre qu'il craignait que l'intronisation des criminels au sanctuaire puisse relancer la question de sa responsabilité personnelle concernant les crimes du régime *Showa*.

La présence au sanctuaire *Yasukuni* des noms de ces quatorze criminels de guerre rend chaque visite d'un Premier ministre controversée, notamment chez les pays voisins du Japon.

J'ai bien évidemment prudemment tenté d'en parler avec *Yuichi-san*. Sa réaction fut très simple : toutes les guerres engendrent des crimes, commis par toutes les parties en présence et il ne voit pas d'inconvénients à ce que les USA honorent leurs morts malgré Hiroshima, Nagasaki et les viols que les GI's ont commis au Japon...

Sources

Daniel Laurent, *Yuichi-san*, brochure du *Yasukuni* et quelques sources Internet dont la partie en anglais du site officiel du *Yasukuni* :

<http://www.yasukuni.or.jp/english/index.html>

Crédit photos : Collection Daniel Laurent

Un grand merci à Chantal et Shiro de leur aide au sujet des termes japonais.



Statue en l'honneur des pilotes kamikazes

Mes souvenirs de la Seconde Guerre Mondiale

Ce témoignage a été écrit en français par M. ABE, mais corrigé au niveau langage par Chantal Nakata (Shiro) qui est le professeur de français de M. ABE. Ce document contient quelques questions et conclusions de M. ABE qui n'engagent que leur auteur.

L'évacuation des écoliers.

La guerre du Pacifique a commencé le 8 décembre 1941. A cette époque, j'avais 6 ans et je me souviens de la voix perçante du commentateur à la radio qui annonçait le commencement de la guerre entre le Japon et les Etats-Unis dans la mer, à l'Ouest de l'Océan Pacifique (c'est-à-dire, Hawaï). Je me souviens aussi que ce jour-là, je tremblais de froid de bon matin. C'était 4 mois avant mon entrée à l'école primaire de notre bourg, au mois d'avril 1942.

Dans mon école primaire, il y avait quatre classes par niveau. Dans chaque classe, il y avait 50 écoliers et écolières. Il y avait donc environ 1.200 écoliers dans mon école primaire. Les classes des premières et deuxième années étaient mixtes, mais à partir de la troisième année, les filles et les garçons étaient séparés.

Dans ma classe, il y avait quelques écoliers et écolières qui avaient perdu leur père à la guerre. Les pères de deux camarades avaient été tués à la guerre. Un à Iwojima et l'autre à Saipan. Je n'oublierai jamais leur visage baigné de larmes. Dans notre bourg, le nombre de jeunes pères qui ont dû partir à la guerre avait été augmenté. Ils ont dû laisser leur famille, femme et jeunes enfants.

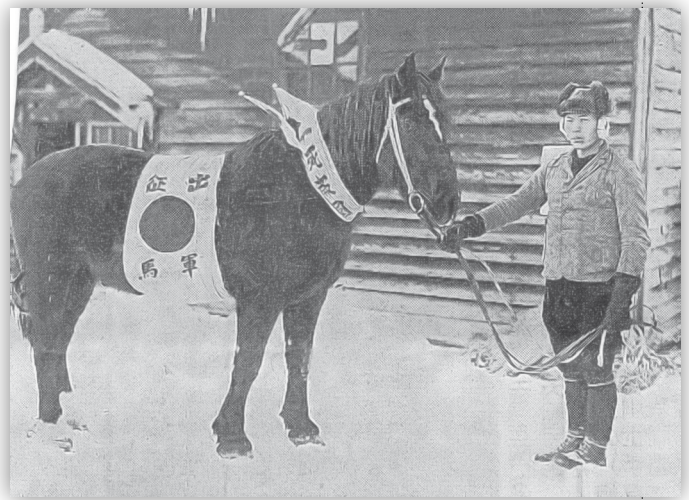
Un soir d'automne en 1944, le jeune père de mon camarade de classe est venu chez moi pour prendre congé de ma famille. C'était une saison très occupée par le travail dans les rizières. Il n'y avait que ma mère et moi à la maison à ce moment-là. Il nous a dit qu'il partait pour l'armée le lendemain et que sa femme avait beaucoup de choses à faire avec leurs jeunes enfants. Ma mère l'a encouragé et lui a promis qu'elle irait aider sa femme. Il nous a salués comme un soldat et nous a quittés.

Au Japon, le premier trimestre de l'année scolaire commence en avril, le deuxième en septembre et le troisième en janvier. En septembre 1944, après les vacances et au commencement du second trimestre, beaucoup d'écoliers et d'écolières sont venus de Tokyo dans notre école.

Les souvenirs de mon cheval « AO »

Dans la maison paternelle à Niigata, il y a deux vieilles photos de couleur sépia. L'une est la photo d'un cheval monté par mon père. Mon père paraissait très jeune à l'âge de 43 ans et sa physionomie était calme et virile comme un général de l'ancienne mode. L'autre photo est celle de notre famille en face de la maison. Ce sont les premières

photos que mon père avait demandées à un photographe de prendre le jour précédent le départ de notre cheval pour la guerre. Donc le premier but des deux photos était notre cheval bien-aimé qui avait le nom de « AO ». La photo de famille était une photo supplémentaire mais maintenant c'est un bon souvenir qui montre la véritable situation de la famille, car demander à un photographe de prendre des photos était très luxueux pour la classe populaire comme la nôtre à cette époque.



Le lendemain fut le jour du départ de « AO ». Il savait que c'était le matin des adieux à tous les membres de la famille, parce qu'il ne mangeait pas le fourrage comme d'habitude. Alors, chaque membre de la famille, en larmes, lui a donné une poignée de sel qu'il adorait. Quand il a dû partir, il n'a pas voulu sortir de l'écurie alors qu'il voulait toujours le faire ! Mon père est entré dans l'écurie et lui a demandé de sortir. Il a suivi bien gentiment mon père et a commencé à marcher jusqu'au lieu de rassemblement mais tout à coup, il s'est arrêté et a regardé sans broncher la famille qui était en larmes.

Nous avons pensé qu'un soldat au front pouvait retourner dans son pays, chez lui, à la maison, mais qu'un cheval ne rentrerait jamais s'il n'était pas tué à la guerre parce qu'au Japon, il n'existait aucune possibilité de ramener un cheval au pays.

AO était un bon travailleur, il travaillait très bien pour l'agriculture avec mon père et avec Seiichi, notre valet de ferme. C'était aussi un bon coureur. Il avait gagné le championnat de course de chevaux de l'arrondissement. Je me rappelle encore que le mois de mars était le début du travail dans les rizières en utilisant la charrue. Ce travail était très fatigant

pour mon père et aussi pour AO. Tous les deux rentraient très fatigués à la maison. Mon père adorait prendre le bain avant le dîner mais tous les jours, il donnait la priorité aux soins du cheval. Ma mère nous demandait à mon frère et à moi d'aider notre père. Tout d'abord, on enlevait méticuleusement la boue des sabots. Mon père nous disait que mal soigner AO pouvait être la cause de maladies. Ensuite, on le baignait dans de l'eau tiède avec du « daikon sèche » (le radis japonais). C'était très bon pour enlever la fatigue comme les eaux thermales. AO y restait agréablement en fermant les yeux. Enfin, on le massait corps et pattes avec des étoffes. Quand tous les soins étaient terminés, nous lui donnions du fourrage, principalement de la paille coupée avec du son de riz. Quand le travail était encore plus fatigant, on lui donnait des légumes verts, des carottes et des herbes vertes. Après avoir été soigné, AO avait beaucoup d'appétit. Il mangeait beaucoup et j'adorais le voir manger en faisant du bruit !

Quelques mois après son entrée dans l'armée, une longue lettre est arrivée de Chine au nom de « AO ». Cette lettre était naturellement écrite par le soldat en service avec lui.



Ce sont des monuments pour prier à BATO-KAN-NON (Bodhisattva, la déesse de la compassion) pour la sécurité des chevaux partis à la guerre.

Mon père l'a lue à voix basse pour tous les membres de la famille. Voici le contenu de la lettre : « Cher Monsieur, je souhaite que vous et tous les membres de la famille alliez bien. Depuis que je suis parti de chez vous, après l'entraînement, j'ai été envoyé en Chine. Maintenant, je travaille pour le « service militaire » dans un certain lieu avec le soldat qui vous écrit cette lettre. C'est le début de l'automne, la saison des récoltes et tous les membres de la famille sont très occupés. Je souhaite que vous travailliez bien pour la mère-patrie. Je fais tout mon possible avec le soldat en service avec moi pour accomplir des exploits. AO, dans le lointain, en regrettant son pays natal ».

Nous avons écouté mon père lire la lettre et tous étions en larmes. Mon père nous a donné son impression à propos

de la lettre et nous a dit qu'AO avait de la chance et qu'il était très heureux qu'il puisse travailler avec un soldat qui soit gentil avec son cheval. Ce soldat était sans doute un jeune homme qui avait été élevé à la campagne et que peut-être il avait l'expérience de l'agriculture. Que sans doute, il était de la région de Tohoku (le nord-est du Japon), c'est-à-dire de Niigata, de Fukushima ou de Yamagata parce que les soldats de ces départements appartenaient à la même division de Sendai. Mon père nous a aussi dit que AO travaillait avec persévérance dans un pays étranger, qu'il travaillait à la chaîne pour un travail militaire très sévère et qu'il fallait que nous travaillions plus que AO pour la production de riz pour fournir suffisamment de riz aux soldats sur le front afin de remporter une victoire sur nos ennemis. Que le soldat en service avec AO avait une belle écriture, qu'il avait écrit une très belle lettre et que c'était très aimable d'écrire une lettre à l'ancien maître du cheval. Quelques années plus tard quand je suis devenu adulte, j'ai pensé que grâce à l'éducation dans l'armée japonaise même un simple soldat avait la possibilité d'écrire ce genre de lettre.

Dans ma famille, il n'y a pas eu de soldat tué à la guerre mais notre seul regret c'est notre cheval AO et que personne ne connaisse sa fin. Au Japon, il y a des pierres tombales pour les chevaux qui sont partis à la guerre et aussi des monuments pour prier pour la sécurité des chevaux. AO portait une amulette comme les autres chevaux partis à la guerre.

Mes souvenirs à propos de mon frère Tomio né en 1930

En 1943, mon frère aîné avait 13 ans. Il avait l'espoir d'entrer dans une école militaire pour devenir pilote. A cette époque, il y avait une nouvelle école militaire pour former des élèves pilotes à court terme. Trois de ses amis sont entrés dans cette école pour devenir pilote. Le frère cadet de l'un d'entre eux était un de mes camarades de classe à l'école primaire. Après la fin de la guerre, le frère de mon camarade de classe a été fait prisonnier au nord de la Chine, il n'avait que 16 ans. Il a été prisonnier pendant 3 ans en Ouzbékistan.

Une petite parenthèse : j'ai voyagé en Ouzbékistan et j'ai visité un cimetière de prisonniers japonais. Le frère de mon ami est rentré sain et sauf au Japon. Pendant sa captivité, il a travaillé pour construire une ville près de la capitale, Tachkent. Malheureusement, je n'ai pu obtenir le nom de l'endroit où il a travaillé car il n'a pas beaucoup parlé de sa captivité.

Je reviens à mon frère. Après que ses trois amis soient entrés à l'école militaire, mon frère a demandé à notre père la permission de travailler comme personnel au poste de surveillance aérienne. Mon père a accepté sa demande cette fois-ci, car par contre, autrefois, il lui avait ordonné de rester chez nous et travailler pour l'agriculture en lui disant que la production de l'alimentation était un autre

moyen de servir notre patrie. Ce travail de surveillance était compatible avec les travaux agricoles. Le travail, c'était 24 heures de service tous les deux jours et effectué par six personnes. Leur rôle était d'observer « l'invasion » des avions ennemis et de rapporter les informations au centre du département de Niigata. Dans le département de Niigata, il y avait peu de postes de surveillance donc ces informations étaient très importantes. Les points essentiels étaient les modèles des avions, leur nombre, leur altitude et leur direction. Il y avait eu un concours de transmissions par téléphone et mon frère avait obtenu le grand prix du département de Niigata. Pour ce travail, il était nécessaire d'avoir une bonne acuité visuelle et auditive afin de découvrir rapidement l'invasion des avions ennemis. A cette époque, il n'y avait pas de radar pratique au Japon. Beaucoup d'avions japonais et américains survolaient la ville de Niigata mais de temps en temps, le nombre d'avions japonais diminuait tandis que le nombre d'avions américains augmentait. Pour distinguer les avions japonais des avions américains quand mon frère avait le temps, il dessinait beaucoup de plans.

Tous les avions ennemis qui venaient à Niigata allaient bombarder le district industriel de la ville et non les lieux de résidence. Généralement les avions américains venaient pendant la nuit, le plus mémorable étant le B29. Les informations de l'attaque des avions ennemis étaient annoncées aux habitants par une sirène et une annonce à la radio et en même temps, il y avait le « blackout » et on se réfugiait en lieu sûr. Donc même après la guerre, tout le monde détestait le son grave de la sirène d'alarme qui rappelait la peur des bombardements. Souvent, après la sirène d'alarme, on voyait quelques rayons de lumière des projecteurs qui cherchaient les avions américains. Quelquefois, notre projecteur pouvait en trouver, mais les obus de notre canon ne pouvaient les atteindre car ils étaient à plus de 10.000 mètres d'altitude. Une fois seulement quand tous les membres de la famille regardaient la lumière au loin dans la direction de la ville de Niigata, on a vu des obus monter sur le rayon de lumière. Un projecteur avait trouvé un avion ennemi. L'avion faisait des efforts pour l'éviter mais en fin de compte, un obus l'a atteint. Une aile s'est séparée du fuselage et l'avion est tombé lentement dans la mer de Niigata. Cette scène était très lointaine car nous n'avons entendu aucun bruit. Nous étions à côté de la rizière et avons poussé des cris de joie de « Banzai ». C'était à l'époque où mon frère était en service de surveillance. Ma sœur se souvient encore aujourd'hui que c'était la nuit du 18 avril 1945.

Les scènes des attaques aériennes que je ne peux oublier sont celles des villes de Nagaoka et de Niigata. Nagaoka est la deuxième grande ville du département de Niigata. De chez nous, Niigata est à 25 km à vol d'oiseau et Na-

gaoa à 30 kilomètres. Du bord de la rizière, nous avons vu le grand incendie de Nagaoka. C'était la nuit du 1^{er} août 1945. Cette attaque par les B29 a détruit 80% de la ville par le feu... 12.000 maisons. L'incendie a duré trois jours. Je m'en souviens encore très bien. Le ciel au-dessus de la ville est resté orange pendant 3 jours. Mon frère nous a donné les informations qu'il avait trouvées au bureau de surveillance. Le 1^{er} août à 22h30, 125 avions avaient survolé la ville. Tout d'abord, ils ont volé circulairement en lâchant des bombes au napalm et ensuite, ils ont utilisé des bombes ordinaires. Presque toutes les maisons de la ville étaient en bois, donc faciles à brûler. On dit qu'ils ont largué plus de 163.000 bombes et le nombre d'habitants y était de 76.000. Miraculeusement, le nombre de victimes n'a été que de 1.470. Je me suis dit que le cas de Nagaoka était la réapparition du bombardement par trois cent cinquante B29 des quartiers populaires de Tokyo, le 10 mars 1945, qui a brûlé la moitié de la ville. Plus de 100.000 personnes ont été brûlées vives. Il a été largué un million de bombes sur Tokyo. La fumée bouillante est montée à plus de 15.000 mètres d'altitude et la vitesse du vent brûlant également était de plus de 50 mètres par seconde. C'était ça, les bombardements par les B29.

Je pense que l'Armée Américaine était très inhumaine parce qu'ils n'ont pas bombardé seulement les quartiers des usines d'armement mais aussi les quartiers résidentiels afin d'encercler les habitants dans l'incendie.

Le 27 juillet 1945, cinq jours avant l'attaque de Nagaoka, les B29 avaient lancé des tracts sur beaucoup de villes. C'était pour les prévenir d'une attaque aérienne dans un proche avenir. Dans les 12 villes mentionnées sur la liste, trois villes ont été bombardées. C'était Mito, Toyama et Hachioji. Nagaoka ne figurait pas sur la liste mais a été presque complètement détruite. On a dit que l'attaque aérienne de Nagaoka sans avertissement était la revanche de l'attaque aérienne de Pearl Harbor par l'Armée Japonaise parce que c'était la ville natale de l'Amiral Isoroku YAMAMOTO. C'était lui qui avait attaqué la baie de Pearl Harbor au commencement de la Guerre du Pacifique.

Au soir du 6 août 1945, mon frère après être rentré du bureau de surveillance à dit à mon père qu'il y avait de sérieux dégâts dans la ville d'Hiroshima. Nous avons appris la puissance de la nouvelle bombe en première page du journal, le lendemain. C'est-à-dire le 7 août. Le journal confirmait l'importance des dégâts causés par une bombe d'un nouveau type. Cela dépassait toute imagination ! A cette époque, le journal d'un petit format ne possédait plus que deux pages, imprimées recto-verso mais le journal mentionnait les informations primordiales. Nous avons imaginé que pendant



Pour la guerre, plusieurs centaines de milliers de chevaux ont été réquisitionnés.

plus de 10 ou 20 ans, les plantes et les arbres ne pourraient croître et qu'encore moins, les hommes pourraient y vivre. En apprenant le 9 août, les dégâts de la ville de Nagasaki, cela a également été un choc pour nous.

Le 15 août 1945 à midi, tous les membres de ma famille se sont rassemblés dans la salle de séjour pour écouter à la radio l'allocution de l'Empereur Hirohito mais on ne pouvait en comprendre les détails à cause du mauvais enregistrement de l'allocution et aussi la mauvaise qualité de notre radio. Mon père nous a dit que l'allocution de l'Empereur était très obscure et difficile à comprendre mais que l'Empereur avait demandé au peuple japonais de faire tout son possible car les sacrifices allaient dorénavant continuer. Personne n'a parlé pendant un long moment.

En fin d'après-midi, un cousin de mon père est venu le voir et a dit que le Japon avait été battu par les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. L'inquiétude de mon père s'était révélée vraie. Il était choqué que son cousin reste imperturbable à la défaite de notre pays.

Mes souvenirs de Seiichi

Seiichi était notre valet de ferme. Il a commencé à travailler dans l'agriculture quand il avait 12 ans. Il a été logé et nourri chez nous pendant environ 10 ans. Il était le bras droit de mon père, était considéré comme un membre de la famille et était une main-d'œuvre précieuse. Il maniait très adroitement notre cheval AO à la place de mon père. Ma famille avait une large superficie cultivée mais manquait de bras. Seiichi était un homme d'une grande force physique. Il était un des champions de Sumo du quartier et travaillait de toutes ses forces pour la famille qui avait une confiance totale en lui.

Un jour de 1942, Seiichi a été appelé à l'armée de terre. Il a été envoyé au front en Chine. C'était pour lui la deuxième fois où il entrait à l'armée. La première fois, c'était en 1938 quand il avait 21 ans; moi, à cette époque, j'en avais 3. Je me souviens encore très bien de son départ pour l'armée. Après la cérémonie au temple shintoïste de notre ville, cérémonie qui a eu lieu pour son départ, nous avons marché dans la grand-rue jusqu'à la gare, la fanfare en tête du défilé et il m'a pris par la main. A mi-chemin, il m'a porté sur ses épaules. Beaucoup de personnes qui le voyaient avec moi disaient que c'était un jeune homme qui entrait dans l'armée en laissant un jeune enfant à la maison. Pour moi, c'est une scène que je ne peux oublier parce que tous les toits des maisons étaient devenus très bas !

En 1942, après que Seiichi fut parti à l'armée, il n'y avait plus de jeunes hommes dans le quartier pour travailler dans les champs, donc toute ma famille a dû travailler dans les rizières. Mes parents et tous les enfants étaient très occupés. Voici la composition de ma famille à cette époque :

Mon père 43 ans et ma mère 40 ans.

Mes cinq sœurs de 18 ans, 15 ans, 8 ans, 3 ans et 2 mois.

Mon frère de 12 ans et moi-même de 6 ans à ce moment-là, mais bientôt 7 ans.

Dans ce temps-là il n'y avait pas de machine agricole pour nous aider dans notre travail. Mes sœurs aînées et mon frère aîné n'ont pas pu étudier au Collège. Tous les jours, on demandait quelques ouvriers journaliers afin de nous aider dans notre tâche. L'ordre suprême du Gouvernement était la production de riz. La réalisation de la répartition du riz assignée était nécessaire pour continuer la guerre et obtenir la victoire sur les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. En fin de compte, ma mère est tombée malade à la nuit tombante en automne en 1943. C'était le commencement de sa longue maladie de cœur (plus de 30 ans).

Un jour, le père de Seiichi est venu chez nous avec une lettre de la mairie. C'était une lettre qui annonçait la mort de Seiichi sur le front au Nord de la Chine. Nous étions tous choqués dans ma famille et nous avons fondu en larmes. Quelques temps après, cette information s'est révélée fautive car nous avons reçu une lettre qu'il avait écrite après la date de sa mort ! Il existait un système de « poste militaire » mais il était très difficile de confirmer si un soldat était encore en vie ou non. Seiichi combattait contre la République de Chine et aussi contre la République Populaire de Chine (l'armée communiste).

Après la fin de la guerre, il a été fait prisonnier par l'Union Soviétique et a passé 3 ans en Sibérie. Il a été libéré à la fin du printemps, début de l'été en 1948.

Pendant la période d'été, il ne travaillait jamais. Tous les soirs quand le temps devenait plus frais, il se promenait dans la vaste plaine des rizières en chantant à haute voix. Il chantait beaucoup de chansons révolutionnaires, ne connaissant rien d'autre et particulièrement l'hymne à Staline qu'il avait été forcé de chanter dans les camps de prisonniers et qu'il détestait de chanter à ce moment-là. Moi, je pensais que le rythme et la mélodie, c'était très beau et surtout en se promenant. Il se promenait torse nu, sa chemise sur les épaules car pour lui, il faisait plus chaud qu'en Sibérie. L'été était pour ma famille une période d'un peu de relâche avant la saison des travaux agricoles. En septembre, Seiichi a commencé à aider ma famille pour la récolte du riz. C'était la saison la plus chargée pour toute la famille. Tout le monde devait aider, excepté mes deux sœurs cadettes. Moi-même, je travaillais tous les soirs après la classe pour ranger le riz moissonné. Seiichi était redevenu un très bon ouvrier agricole. Ses forces lui étaient revenues et il prenait le déjeuner et le dîner chez nous. Au dîner, mon père demandait à ma mère de lui servir un verre de saké qu'il buvait avec joie. Mon père n'en buvait pas car il ne l'aimait pas mais il prenait plaisir à regarder Seiichi en boire.

L'hiver, c'est le monde de la neige à Niigata et pendant cette période, mon frère était très occupé à faire des sacs de paille de riz et des cordes. Je ne devais pas l'aider l'hiver. Seiichi ne venait pas de toute la journée mais après le dîner, il arrivait chez nous pour parler de sa captivité et du froid glacial en Sibérie. Toute la famille l'écoutait attentivement bien au chaud. À cette époque, nous nous chauffions avec un « kotatsu » avec des charbons ardents. De nos jours, le « kotatsu » fonctionne à l'électricité. Mon père avait connu l'hiver en Sibérie parce qu'il y était resté pendant un an, et ce, comme soldat japonais dans la ville de Tchita en 1921, après la révolution russe. À cette époque, mon père avait 21 ans.

Les histoires de Seiichi étaient plus sévères et plus misérables que mon père ne pouvait l'imaginer. Seiichi utilisait souvent un mot russe qu'il avait transformé en un mot japonais : « NORMA », c'était le rendement à accomplir. Pendant la durée de sa captivité en Sibérie, ce mot le torturait tous les jours. Les prisonniers étaient forcés par les gardiens russes de travailler. Le travail de Seiichi consistait à abattre de gros arbres de pin de plus de 40 centimètres de diamètre mais de temps en temps, le diamètre était de plus de 60 ou 70 centimètres. La « NORMA » pour deux prisonniers était d'abattre six ou sept arbres par jour et de les couper en cinq à six mètres de longueur. Ces arbres étaient destinés aux matériaux de construction ou au chemin de fer. Les prisonniers maniaient une scie russe d'un mètre de long. Cette scie n'était pas facile à manier pour eux parce qu'elle coupait bien en poussant, le contraire des Japonais qui scient en tirant. Pendant un hiver très rude, les arbres étaient gelés donc pour abattre de gros arbres, c'était très difficile.

Pour se rendre dans la forêt où ils travaillaient, ils devaient marcher de 30 minutes à une heure. Cette heure n'était pas incluse dans leurs heures de travail et quand la « NORMA » n'était pas atteinte, ils devaient travailler jusqu'à minuit dans le froid glacial. Il y avait beaucoup d'accidents comme par exemple, des prisonniers écrasés sous les arbres ou sous de grosses branches. Les prisonniers ne pouvaient se déplacer promptement parce qu'ils étaient toujours sous-alimentés.

La nourriture du déjeuner était de 150 grammes de pain noir, un peu de soupe chaude, du poisson sec et une feuille de chou. Au soir, il leur était donné 500 grammes de pain noir. C'était pour le dîner et le petit-déjeuner. Une distinction était faite dans la quantité de nourriture reçue par la réalisation de la « NORMA ». Le prisonnier qui réalisait un quota de plus de 126% des critères de la « NORMA », recevait 600 grammes de pain et celui qui était en-dessous de 80%, recevait 300 grammes de pain.

Les jours où la température descendait en dessous de 30 degrés, les prisonniers étaient exemptés de travail en plein air. Le froid était quelque chose de terrible car il transper-

çait d'abord et après une douleur aiguë se faisait ressentir, ensuite il y avait des démangeaisons et à la fin une insensibilité... Après commençaient les engelures. Le nombre de prisonniers japonais était de 660.000. Les prisonniers décédés étaient environ 70.000. Cependant, les opinions diffèrent car on fait aussi mention de 200.000 morts. On dit que les plus grandes causes de décès ont été le froid et la faim.

En été, les conditions de vie étaient tolérables. Pendant cette saison, il y avait quelques possibilités d'obtenir quelque chose à manger, comme par exemple des grenouilles. Pendant le travail de fauchage dans les fermes, les prisonniers en découvraient dans les mauvaises herbes et immédiatement les écorchaient, les vidaient et les portaient à la ceinture. Après être rentrés au camp, les grenouilles étaient devenues sèches et ils les grillaient sur un feu de bois ou d'herbes séchées. C'était un aliment nourrissant et un apport en calcium. Pendant leur travail dans la forêt, tous les jours, ils pouvaient cuire des escargots sur la braise. Ils pouvaient aussi manger les plantes sauvages et les champignons dont les Russes ne voulaient pas mais, par malheur, de temps en temps, ils étaient empoisonnés. Par la suite, ils ont dû planter des pommes de terre à la ferme près du camp et ont eu l'opportunité d'en voler car quand ils allaient aux toilettes au milieu de la nuit, ils déroberaient une pomme de terre du plant de pommes de terre et la mangeaient crue mais après quelques semaines quand les gardiens russes ont connu la raison du pourquoi il n'y avait pas de boutons de fleurs sur les plants de pommes de terre, ils ont puni très sévèrement les prisonniers.

Comme Seiichi le répétait, les conditions de vie en hiver étaient très sévères. Pas suffisamment de nourriture, forcés de travailler en plein air et dormir dans une baraque où il y avait 200 prisonniers, où le vent glacial pénétrait et où il y avait seulement un petit poêle à bois au centre. Ils ne pouvaient pas dormir profondément et allaient aux toilettes fréquemment, toilettes en plein air qui étaient situées à l'opposé des baraques et tout le paysage était recouvert de neige. Au retour, le froid les empêchait de dormir et l'insuffisance de sommeil diminuait leurs forces. Il y avait d'autres ennemis qui empêchaient les prisonniers de s'endormir. C'étaient les punaises des lits et les poux.

Les trois « oppressions » pour les prisonniers japonais en Sibérie étaient le froid, la sous-alimentation et un travail dur. Dans une vie sans espoir, il était très difficile de maintenir l'énergie de vivre et beaucoup perdaient cette vigueur de vivre. Seiichi m'a parlé d'un épisode à propos de son ami de la même région de Niigata. Avant de se coucher, ils parlaient ensemble de la bonne chère que leur mère cuisinait. Le lendemain matin, Seiichi a trouvé son ami mort dans son lit à côté de lui. Ce jour-là, après le travail, les prisonniers ont enterré le corps de leur ami mais le sol était gelé donc ils n'ont pu creuser une tombe et l'ont simplement saupoudré d'un peu de terre. Au milieu de la nuit,

des chiens errants sont venus le manger. Les personnes qui étaient faibles psychologiquement tombaient malades mais en général, les artisans, comme les charpentiers, les plâtriers et les électriciens, étaient aptes à avoir une attitude positive car ils pouvaient créer beaucoup de choses. Ils ont fait du matériel de base-ball, des gants, des moufles, des balles en peau et des battes en bois et les bases pour jouer au base-ball. Ensuite, ils ont joué un match.

Seiichi m'a aussi donné ses impressions sur les prisonniers allemands qu'il a vus en Sibérie. Il m'a dit que les prisonniers allemands n'étaient pas obéissants aux gardiens russes et qu'ils étaient d'une forte constitution et imposants. Quand les gardiens russes usaient de violence immodérément sur les prisonniers allemands, ils contre-attaquaient, donc les gardiens russes étaient plus prudents avec les Allemands qu'avec les Japonais. Un prisonnier allemand a dit à Seiichi que les Japonais étaient très craintifs mais qu'ils n'étaient pas effrayés par une défaite. Ils étaient très fiers de leur histoire et n'étaient pas accablés par des défaites dans les guerres mais ressuscitaient après une catastrophe.

Les prisonniers allemands et japonais étaient très intimes. Quand les Japonais ont fait des instruments de musique et ont commencé à jouer, les Allemands les aidaient à l'orchestration. En faisant des instruments de musique, les Japonais s'ingéniaient à trouver une solution. Par exemple, ils volaient secrètement un peu de crin de la queue d'un cheval. Ils l'utilisaient pour les cordes du violon. Ils jouaient des morceaux simples comme par exemple des chants japonais des écoliers de l'école primaire mais à la fin, les Japonais ont réussi à jouer la symphonie numéro 5 de Beethoven « le Destin ».

Les souvenirs de l'histoire vécue de Seiichi avec les prisonniers allemands me rappellent un homme d'affaires britannique que j'ai rencontré il y a plus de 30 ans. La première fois que je l'ai vu et quand je lui ai dit : « Excusez-moi. Je ne sais comment m'excuser d'être l'ennemi dans la Seconde Guerre Mondiale ». Il m'a répondu : « Votre excuse, à moi ! C'est bizarre ou c'est une erreur. Il ne faut pas que vous vous excusiez parce que nous avons lutté dans la Seconde Guerre Mondiale pour notre patrie. C'était un honneur pour nous. Pour moi et pour vous aussi ». Je pense que c'est ça l'esprit de Samurai !

Dans le camp pour les Japonais, une divination curieuse était en vogue. En regardant le ciel en pleine nuit si une étoile filante tombait au Sud, c'était la révélation de « DAMOI », le retour au Japon. Cette divination les a beaucoup encouragés, mais quand une étoile filante tombait au Nord, c'était la révélation qu'il n'y avait aucune chance de rentrer au Japon. C'était une tragédie!

Les prisonniers japonais ont retenu quelques mots russes et ont bien employé ces mots après leur retour au Japon :

le mot « NORMA » dont vous connaissez maintenant la signification. Il y avait aussi le mot « DAMOI » qui signifie le retour dans son pays natal, donc pour les Japonais, le retour au Japon. Les prisonniers ont été souvent trompés par ce mot car quand ils se déplaçaient pour un autre camp, les gardiens russes leur disaient qu'ils allaient « DAMOI » donc ils se préparaient pour le retour au pays mais après ils se retrouvaient transférés dans un nouveau camp. Le mot « DAWAI » voulait dire « dépêchez-vous ». Ils étaient toujours poussés par les gardiens à faire un travail rapidement.

Après avoir écrit les souvenirs de Seiichi, je me pose quelques questions :

- l'U.R.S.S. avait-elle le droit de faire des soldats japonais des prisonniers de guerre ?
- Le niveau de vie dans les camps n'était-il pas trop rigoureux ?
- L'internement par l'U.R.S.S. n'était-elle pas une violation des lois internationales ?

Bloody Tarawa : 4 jours en enfer

Par
Jeremy
Delawarde

Betio, une île comme les autres : petite, faite principalement de sable et de palmiers et entourée d'une barrière de corail. Quelques indigènes y vivent, et des animaux sauvages, rien d'anormal jusque là, d'ailleurs qui pourrait penser que ce petit paradis va devenir le pire enfer sur terre? Où Marines et soldats Japonais vont se battre jusqu'à la mort, où dans ce carnage total il n'y aura pas de gagnants, mais seulement des perdants, à tel point que cette bataille sera l'une des plus meurtrières du Pacifique, d'où son surnom de Tarawa la sanglante.

Situation de Tarawa fin 1943 :



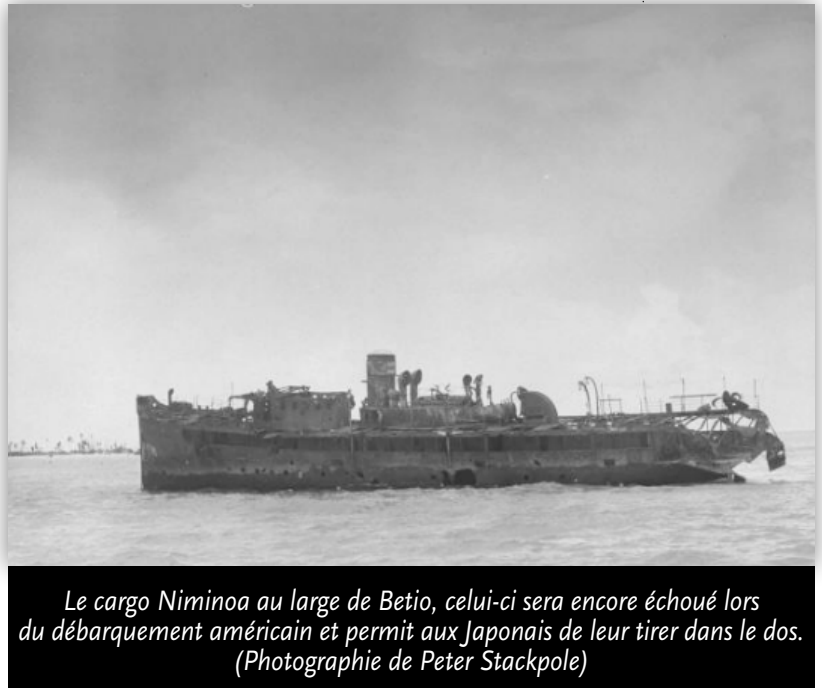
L'embarcadère de Betio chargé de caisses de tous genres. (USMC)

Tarawa fait partie des 16 atolls de l'archipel des Gilbert. Celui-ci se situe en plein milieu du Pacifique Sud, un objectif stratégique puisque c'est par là que pourraient passer les Américains pour avancer en direction du Japon. Dans cet archipel, 3 atolls pouvaient recevoir un aérodrome : Nauru, Makin et Tarawa.

L'atoll de Tarawa ressemble à un triangle vu d'en haut, avec une quarantaine de petites îles réparties sur la façade Sud et Est, la façade Ouest est ouverte sur l'Océan Pacifique, avec une barrière de corail qui ne permet qu'une profondeur variant entre 10 et 15 mètres au maximum. À l'extrémité Ouest se trouve Betio, plus grande île de l'atoll, elle mesure 3,5km de long pour 650m au maximum de sa largeur.

En décembre 1941, les premiers Japonais arrivèrent dans l'Archipel et y capturèrent quelques administrateurs anglais restés sur place. Un peu plus tard, des troupes de la 51^{ème} force navale débarquèrent sur Makin et Betio. L'unité devait effectuer des reconnaissances dans les environs pour détecter une éventuelle attaque de la part des Américains.

Le 1^{er} Février 1942, l'île fut bombardée par des avions et des croiseurs ennemis, coulant plusieurs transports, et le 17 août de la même année, des marines du 2^{ème} Marine Raider Battalion débarquèrent sur Makin pour y saboter les installations. Ces deux attaques montrèrent que l'archipel des Gilbert était très vulnérable et serait donc difficile à tenir. Les Japonais décidèrent donc de fortifier les atolls de Nauru, Makin et surtout Tarawa. Betio fut choisi pour y construire des fortifications devant protéger tout l'atoll.



Le cargo Niminoa au large de Betio, celui-ci sera encore échoué lors du débarquement américain et permit aux Japonais de leur tirer dans le dos. (Photographie de Peter Stackpole)

Le 12 septembre, la 6^{ème} force spéciale navale de débarquement s'installa durablement sur Makin et Betio. Les Japonais inspectèrent les lieux et capturèrent une vingtaine d'européens qui participeront à la construction du quai avant de se faire abattre. Le reste de l'année se passa sans grands changements.

Fin 1942, une inspection Japonaise chargée d'étudier et d'améliorer les fortifications si nécessaire fut envoyée dans les Gilbert, elle se rendit rapidement compte que l'archipel était toujours mal protégé, surtout l'île de Betio.

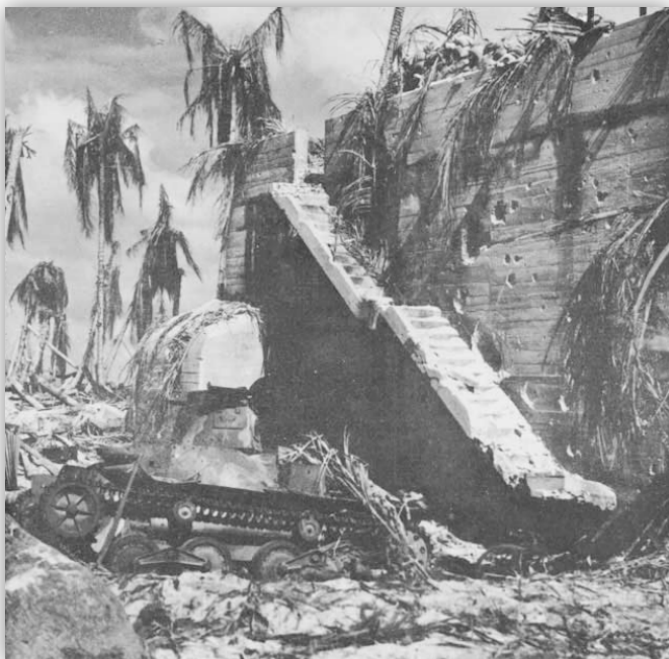
Il fut donc décidé d'y envoyer une unité du génie pour améliorer la défense de celle-ci. Le 111^{ème} bataillon de construction y débarqua le 26 décembre 1942. Celui-ci amena des canons lourds achetés aux Anglais en 1905 et du matériel de construction. Sitôt arrivés, les pionniers se mirent au travail. En février 1943, des experts Japonais arrivèrent sur l'île pour étudier et juger sa défense, ils donnèrent des conseils et recommandèrent l'envoi d'autres renforts. Des travailleurs supplémentaires arrivèrent donc peu après pour agrandir la garnison.

Le 15 février 1943, la garnison engagée dans les Gilbert, la 6^{ème} force spéciale de débarquement, fut renommée 3^{ème} force spéciale de défense, commandée par le contre-amiral

La défense de l'île était méthodiquement mise en place : les premiers obstacles étaient des tétraèdres en béton ou des rondins de bois pour empêcher les barges de débarquement de passer. Le plus souvent, ils étaient surmontés d'une mine. Ensuite sur le bord de plage était placée une deuxième ligne de rondins de bois, interdisant l'accès aux véhicules, des barbelés étant même souvent rajoutés dessus. Les premières fortifications étaient regroupées sous forme de fortins indépendants, reliés par des tranchées et équipés de simples mitrailleuses installées dans des pillbox en bois, ou en béton pour certains. La présence de canons est souvent possible, les mortiers étaient aussi là, dans des encuvements spéciaux, un peu plus dans les terres. Ce système de fortins indépendants permettait que si un tombait, toute la défense ne s'écroulait pas. Pour cette même raison, ceux-ci pouvaient tirer entre eux.

Ensuite l'intérieur des terres était moins bien défendu, c'étaient surtout les points stratégiques qui l'étaient, comme les canons de DCA, répartis tout autour de l'aérodrome, reliés par des tranchées ou des souterrains. Ceux-ci étaient protégés par des mitrailleuses, le plus souvent dans des pillbox en forme de tipi en métal. 2 autres grands ouvrages étaient aussi présents.

Le premier était un grand bunker enterré sous le sable, de l'extérieur, il ressemblait plus à une colline qu'à un bunker, seules des petites ouvertures le prouvent. Toute l'armature de celui-ci était faite en bois et il se trouvait au nord-est de l'île. Malheureusement, nous ne pouvons en savoir plus sur ce bunker.



Le bunker de commandement de Shibusaki après les combats, la carcasse d'un char HA-GO est présente devant l'escalier menant directement au toit. (USMC)

Le deuxième était le bunker de commandement de Shibusaki, situé à une centaine de mètres du grand bunker, là où un débarquement serait le moins probable. Celui-ci est composé de 2 niveaux, plus le toit qui pouvait servir pour les soldats Japonais lors d'un éventuel combat. Il n'y a que 3 entrées seulement : une en passant sur le toit par l'escalier extérieur. Les deux autres donnaient sur la même façade Nord, elles étaient protégées des tirs directs de canons par des murs épais installés juste en face d'elles. Au rez-de-chaussée se trouvait l'endroit où les briefings étaient effectués et servait aussi de petit dépôt. En premier était la salle de commandement, avec les radios et les cartes d'état-major. L'ouvrage était protégé par une dizaine de mitrailleuses donnant sur tous les côtés et réparties sur les 2 niveaux plus le toit.

Notons la présence d'un bunker radar, se trouvant quelque part autour de l'aérodrome (manque d'information, mais sûrement sur la partie Est près du bunker de commandement). Celui-ci était plutôt de taille moyenne, composé d'une salle servant de stock et de salle des radios, cartes, et surtout radars.

Puis des batteries qui sont installées à 3 endroits :

- 1^{ère} batterie au Sud-Ouest, équipée de 2 canons de 203mm Vickers installés en escalier, elle couvrait le littoral Sud et Ouest de l'île
- 2^{ème} batterie à l'extrémité sud est de l'île, équipée de 2 canons de 203mm Vickers et de 2 canons de 140mm, elle couvrait tout le littoral Sud.
- 3^{ème} batterie, plus petite et moins protégée, elle était équipée de 2 canons de 140mm qui couvrait le littoral Ouest et Nord de l'île

Celles-ci étaient protégées par des mitrailleuses et des canons de petit calibre, rajoutons que la 1^{ère} et 2^{ème} batterie avaient leur accès restreint par un ou plusieurs fossés antichar. Ces 3 batteries couvraient donc presque toute la superficie de l'île, sauf le littoral Nord-Est, où le risque de débarquement était quasi nul selon les Japonais.

Les canons de 140mm et 203mm utilisaient un système électrique, alimenté par un générateur situé un peu plus loin (une centaine de mètres en général), ils pouvaient être aussi articulés manuellement au cas où il n'y aurait plus de courant.

Les avions étaient eux aussi protégés, lorsqu'ils étaient stationnés, par des murs pare-éclats faits en rondin de bois.

Préparation de l'attaque Américaine :

Le haut commandement américain, prévoyant l'attaque prochaine dans les îles Truk et Mariannes, devait d'abord planifier une attaque sur les îles Gilbert. C'est l'amiral Nimitz qui est chargé de préparer ces opérations, dont l'opération Galvanic, qui prévoit le débarquement sur les îles de

Betio (Tarawa), Apamama et Nauru. Mais cette dernière était peu propice à un débarquement amphibie et on la raya du plan, l'atoll de Makin la remplaça. Nimitz ordonna des bombardements aériens sur les îles de Betio, Apamama, Marcus et Wake en préparation de l'attaque pendant les mois d'août à octobre. Le but était de détruire les installations ennemies (aérodromes, fortifications...) sans pour autant indiquer aux Japonais où se situera le prochain assaut.

Le plan d'attaque est accepté le 5 octobre 1943, il prévoit l'attaque des îles Makin, Betio et Apamama, commandée par le vice-amiral Raymond A. Spruance. De plus, il prévoit l'isolement de l'île Nauru. Spruance donne comme mission à sa 5th Fleet d'apporter un support aux troupes terrestres lors de l'assaut dans les Gilbert. Il reçoit plusieurs Task Force sous son commandement : la Task Force 50 commandée par le contre-amiral Pownfall qui fournit les porte-avions et le support maritime, la Task Force 54 du contre-amiral Turner qui concentre les moyens amphibies (LVT 1 et 2). Cette dernière est divisée en trois groupes : la Task Force 52 se chargeait de l'attaque sur Makin, la Task Force 53 celle sur Tarawa et Apamama et la Task Force 57 fournissait l'aviation basée sur terre. Celle-ci avait ses avions basés dans les Ellice, Phoenix et les Samoa. Elle s'occupait des reconnaissances à longue distance et du bombardement « lourd » des objectifs. La Task Force 50, quant à elle, était chargée du support maritime, mais aussi de la recherche d'éventuels bâtiments ou sous-marins ennemis.

C'est le Vth Amphibious Corps de l'US Marine Corps, commandé par le général Holland M. Smith, qui est chargé du débarquement. Sous son commandement sont placées la 2nd Marine Division du général Julian C. Smith et la 27th Infantry Division du général Ralph C. Smith. À noter une fameuse phrase qui disait : « Galvanic, c'est l'affaire des Smith ».

Chacune des divisions engagées reçoit ses objectifs : Tarawa et Apamama pour la 2nd Marine Division et Makin pour la 27th Infantry Division. L'article va donc se concentrer sur la 2nd Marine Division qui a combattu sur Betio. L'assaut est prévu d'être lancé par le 2nd Marine Regiment ainsi que le 2nd Battalion du 8th Marine Regiment. Le 8th Marine Regiment avec ses deux autres bataillons et le 6th Marine Regiment sont mis en réserve. Le plan d'attaque est assez simple, 3 plages : Red Beach 1, 2 et 3, qui se situent sur la face Nord de l'île de Betio. Le 2nd Marine Regiment enverra ses 2nd et 3th Battalion sur Red Beach 1 et 2, le 2nd Marine Battalion du 8th Marine Regiment débarquera sur Red Beach 3. Quand ces 3 bataillons auront débarqué, ils devront avancer jusqu'à la côte Sud et prendre plusieurs objectifs, comme l'aérodrome pour le 2nd Battalion et la batterie du Sud-Ouest pour le 3th battalion, quant au 2nd Marine Battalion, il devra s'emparer de la pointe Sud-Est de l'île.

L'état-major est assez bien informé sur les défenses de

Betio. En effet, de nombreuses reconnaissances ont permis de connaître presque tous les emplacements de chaque bunker, chaque tranchée. On a pu même estimer la garnison Japonaise entre 2700 et 3100 soldats en comptant tout simplement le nombre de latrines. Ce qui a permis de comprendre que seules les plages au Nord pouvaient accueillir un débarquement de grande envergure.

Niveau matériels, la division de Marine est peu dotée en LVT 75. Ce sont des premiers modèles : pas du tout blindés et les soldats doivent sortir par les côtés en les escaladant. Cette dotation fut agrandie de 50 suite à l'arrivée de tout nouveaux LVT 2 : des entraînements durent être réalisés pour familiariser les équipages avec leurs engins. Le reste des hommes débarqués devront le faire à l'aide de LCVP et de LCM. Seul et gros problème : il faut au moins un mètre d'eau pour que ce genre d'engin passe, et la saison à laquelle l'assaut va se dérouler est propice aux marées basses. Les habitants de la région surnomme même cela la « marée morte ». Finalement, le commandement décide que les 3 premières vagues seront transportées par LVT, puis les autres par LCVP, ces dernières devront débarquer 500 mètres au large des plages et attendre que les LVT des premières vagues fassent demi-tour pour venir les chercher. C'est cette erreur qui sera la cause de beaucoup de pertes du côté des Américains.

Premier jour, premiers morts



Des hommes du 3th/8th se cachent derrière la digue en bois sur Red Beach 3. (USMC)

L'assaut initial fut donc prévu dans la matinée du 20 novembre 1943. Après plusieurs jours de bombardements aériens, l'île est déjà bien endommagée. En ce qui concerne les navires, ils sont arrivés la veille et l'Amiral Shibazaki ordonne, après les avoir repérés vers 4h30, de tirer une fusée éclairante rouge. Une autre fusée, tirée depuis les plages, lui indique que ses hommes sont prêts au combat et leur donne l'ordre de tirer à vue. Vers 5h00, le cuirassé Maryland envoie un hydravion en reconnaissance, mais le bruit et l'éclair produits par le catapultage indiquent sa position à l'ennemi, qui tire avec ses deux canons de 203mm Vickers. Les 3 cuirassés et les 4 croiseurs du groupe de support répliquent sur les positions nippones et détruisent un dépôt de munitions, les 203mm se taisent. Mais lors de cet affrontement, le matériel de communication de l'amiral Hill est mis hors service. Vers 5h45, le pilonnage cesse, car des

chasseurs doivent mitrailler les plages et les défenses ennemies, mais le chef de l'aviation a décidé de reporter cette attaque suite à la mauvaise visibilité, de plus, Hill n'en n'est pas informé. Ce répit sans aucun bombardement permet aux Japonais de se réorganiser et des pièces de 127mm ouvrent le feu sur les navires de transport qui se rapprochent des côtes. Finalement, les transports parviennent à faire demi-tour suite à un avertissement envoyé par une radio basse fréquence de l'amiral Hill.

Ce n'est qu'à 6h10 que les chasseurs arrivent et mitraillent la plage et les environs, mais cela ne sert pas vraiment car les Japonais ont peu de pertes. Après cette action, les bombardements navals reprennent et cessent à 6h30. Après 2h30 de pilonnage incessant, les navires auront déversé pas moins de 3000 tonnes d'explosifs !

Au même moment, à 6h30, les premiers LVT partent des navires de transports. Suite aux nombreuses erreurs et à la réplique Japonaise, les LVT doivent parcourir un plus long trajet : 16 kilomètres avec un courant assez fort vers l'Ouest. C'est d'ailleurs le plus long déplacement entre les transports et le rivage de toute la campagne du Pacifique. À la tête de ce convoi : les chasseurs de mines Pursuit et Requisite, suivis des destroyers Ringgold et Dashiell. Alors qu'ils continuent de déminer les fonds marins, les chasseurs de mines sont pilonnés par les canons de 127mm Japonais, ceux-ci ripostent avec leur 76,5mm. Les destroyers arrivent à leur secours et les combats vont durer pendant une heure entre les navires et les canons japonais, où plusieurs fois les bateaux américains seront touchés, mais pas détruits, au final, les Japonais cessent le feu.

Vers 8h20, les destroyers et les chasseurs de mines laissent les LVT avancer seuls, ceux-ci sont encore à 5500 mètres de la plage. L'assaut est d'abord retardé à 8h30, puis 8h45, pour arriver à 9h00, à chacun de ces horaires, les bombardements navals s'arrêtent, croyant que les marines ont débarqué, puis reprennent finalement quelque temps après. Après tout ces retards, les marines se retrouvent retardés d'environ 30min. Les LVT arrivent enfin à la barrière de corail, qu'ils franchissent sans problèmes. De leur côté, les Japonais sont étonnés de voir les Américains franchir la barrière naturelle, qui était selon eux infranchissable pour un bateau à cette époque de l'année. Ils comprendront bien plus tard qu'il s'agissait en fait de véhicules amphibies, et non des fameux landing craft habituels. Les marines eux, dans les LVT commencent à en avoir assez, en effet, ils sont dedans depuis 4h30.

Peu avant 9h00, les LVT, arrivent à environ 500 mètres de la plage, à ce moment, les armes Japonaises, qui ont la portée pour, ouvrent le feu. Les mitrailleurs des LVT tentent de répliquer en tirant à l'aveuglette en direction des éclairs venant de la plage. Les canons nippons, quoique peu nombreux, ouvrent le feu aussi. Face à Red Beach 1, 4 canons de 75mm bien camouflés et commandés par le maître

Matsuo Chuma vont réussir à détruire 16 LVT durant toute la matinée. A 150 mètres de la plage, tous les rikusentai ouvrent le feu avec leur arme personnelle, allant du fusil à la mitrailleuse. Les pauvres marines qui se trouvent dans les LVT 1 se font massacrer, la coque qui n'est pas blindée est percée comme du papier. Seul les LVT 2 ont un blindage suffisamment épais pour résister aux balles de mitrailleuses légères, mais pas aux versions lourdes ni aux canons.

Pendant ce temps, aux alentours de 9h00, 5 équipes du génie commandées par le lieutenant Hawkins débarquent sur la jetée principale de Betio. Leur objectif : la prendre. Les marines avancent rapidement et efficacement, en peu de temps, 6 mitrailleuses sont neutralisées et 25 Japonais tués. La jetée est prise, mais l'explosion d'une grenade l'endommage et sera réparée bien plus tard. Le groupe quant à lui, repart dans des bateaux en direction de Red Beach 2.

A 9h10, sur Red Beach 1, les premiers hommes à débarquer sont ceux de la compagnie I, qui arrive sur la pointe à l'extrémité Ouest de l'île. A noter que c'est le LVT-49 qui sera le premier LVT à atteindre la plage de Betio. Mais lorsque les marines se retrouvent sur la plage, c'est l'enfer total : les officiers supérieurs sont morts ou blessés, les hommes sont dispersés et désorganisés. La plupart s'abritent derrière la digue en bois, d'autres tentent des attaques, mais finissent 6 pieds sous terre. Pendant ce temps, un char Japonais, un type 95 Ha-GO, s'approche de la plage et mitraille les Américains. Grâce à l'action courageuse d'un sergent qui arrive à monter sur le blindé et à lancer une grenade à l'intérieur, celui-ci est hors de combat. Quand au sergent, il est mort, tué par un Japonais avant même qu'il n'eut le temps de descendre du char. Sur la plage, un groupe de soldats arrive à prendre 2 positions de mitrailleuses, mais la troisième est impossible à réduire au silence. A la fin de ces premiers moments d'assaut sur Red Beach 1, les compagnies I et K n'ont avancé que de quelques mètres dans les terres, et ce n'est pas près de s'arranger....

Les marines débarquent sur Red Beach 2 à 9h20. Seuls les survivants de la compagnie E débarquent, soit seulement la moitié, les autres sont tous morts. Comme sur la plage voisine, les hommes sont cloués au sol. Les marines se servent des cratères de bombes ou des digues pour se cacher, beaucoup sont morts de peur, voire tétanisés. Certains arrivent à se regrouper et prennent quelques positions fortifiées. D'autres, comme les pionniers de la compagnie A, se font massacrer par les mitrailleuses et rebroussement chemin. Un LVT arrive même à rentrer à l'intérieur des terres, mais sous le feu ennemi, il revient sur la plage pour finalement se retrouver coincé dans un cratère. Une désorganisation totale y est présente, et les tirs ennemis ne facilitent pas la tâche, un LVT se retrouve sur Red Beach 1, car il a dû dévier suite aux tirs nourris des Japonais.

Sur Red Beach 3, la situation n'est guère mieux. Les hommes sont arrivés vers 9h10 et sont eux aussi désorga-

nisés, seuls quelques groupes tentent d'attaquer. Les compagnies E, F et G se retrouvent à mi-effectifs, les survivants se protègent derrière les digues en bois, certains officiers tentent de mettre de l'ordre, mais ce n'est pas évident dans ce carnage. Les hommes de la compagnie E n'auront pas de chance. En effet, à l'endroit où ils débarquent, la digue n'est pas finie, les marines ont moins de protection et se font canarder. L'arrivée massive de 2 autres vagues va créer un embouteillage en plein milieu de la bataille, des LVT doivent faire des manœuvres, ce qui les ralentit et les rend plus vulnérables. Finalement, vers 9h30, les marines sont un peu mieux organisés, ils possèdent quelques mitrailleuses et mortiers, et préparent une attaque sur le quai Burns-Philips, qui est repoussée. Une attaque organisée de 2 LVT accompagnés par une trentaine de marines va pouvoir avancer jusqu'à la piste d'aviation. C'est l'avancée la plus importante de la journée.



Des marines se protègent derrière une casemate en bois. (USMC)

Pour ces trois plages, la première demi-heure va être un enfer. Mais les hommes savent que les autres vagues d'assaut arrivent, et que la place risque de manquer. Les marines décident donc de s'enfoncer dans les terres comme ils le peuvent. Une des caractéristiques des combats à Tarawa est la proximité des deux camps. En effet, Américains et Japonais se retrouvaient parfois à combattre à moins de 10 mètres. Quand des marines arrivent à s'approcher des fortifications ennemies, ils utilisent leurs grenades ou leur lance-flammes pour déloger les Japonais. Quelquefois, ces derniers sortent de leur abri pour charger à la baïonnette, mais ces actions sont très rapidement repoussées. Lorsque les 4^{ème} et 5^{ème} vagues arrivent au niveau de moins d'1 mètre de profondeur, les LCVP doivent débarquer les marines. Ceux-ci sont lâchés à plus de 500 mètres des plages. Les hommes ont deux choix : le premier est de remonter dans un LVT qui revient de la plage, mais contrairement à ce qu'avait prévu l'État-Major, ce cas fut assez rare. Le deuxième choix, est tout simplement d'atteindre la plage, en marchant 500m avec de l'eau jusqu'à la taille et sous le tir

des mitrailleuses. Autant envoyer ces pauvres gars dans un couloir devant un homme armé. Le résultat est pire que les premières vagues, moins de la moitié de ces hommes arriveront en vie sur les plages. Un autre souci qui n'avait pas été prévu lors de la planification : les radios. En effet, celles-ci n'étaient pas faites pour résister à l'eau et toutes sont inutilisables, les officiers ne peuvent plus communiquer avec leurs officiers supérieurs, ni coordonner un support naval. De leur côté, les officiers supérieurs peuvent juste voir les combats à la jumelle et ne connaissent pas exactement la situation sur les plages.



La carcasse du Cobra sur Red Beach 1 après les combats. (USMC)

Vers 10h, la situation sur Red Beach 1 n'a pas changé, les pionniers ont réussi à atteindre la plage, mais avec de lourdes pertes et tout assaut est repoussé. De plus, le matériel lourd du génie (lance-flammes, explosif...) a été perdu. Les véhicules de soutien du bataillon, soit 6 Sherman et plusieurs canons de 37 mm, sont dans l'impossibilité de continuer car leur LCM ne peut franchir les récifs. Le commandant du bataillon, le major Schoettel, n'a même pas pu atteindre la plage, car son LCM ne peut lui aussi franchir ce récif. Pour le moment, le 3th Marine Battalion n'a plus que 35% de ses effectifs qui sont aptes au combat. Côté Japonais, la plupart des canons sont neutralisés, ainsi que les 2 de 140mm situés sur la pointe Ouest.

Sur Red Beach 2, la situation est un peu meilleure : les pertes ne sont estimées qu'à 30% pour les 3 compagnies débarquées. Cependant, beaucoup d'hommes ont été débarqués sur Red Beach 1 à cause de la dérive de nombreux véhicules de débarquement due à la confusion des premières heures. Le 2nd Marine Battalion a par contre perdu son commandant, tué alors qu'il s'approchait de la plage à pied. Certains groupes continuent d'avancer dans les terres, et certaines patrouilles font plus de 70 mètres à travers les lignes ennemis.

Sur Red Beach 3, c'est à peu près la même situation. Plusieurs marines essayent de rejoindre Red Beach 2, mais s'égarant et se retrouvent à une centaine de mètres de la côte Sud. Abrisés dans des cratères de bombes, ils vont mener la vie dure aux soldats Japonais avant de se replier, suite à l'attaque d'un char ennemi. À 500 mètres des plages, les hommes débarqués se font aussi massacrer malgré les tirs de soutien des destroyers Ringgold et Dashiell. Les marines remarquent que les tirs les plus nourris proviennent d'un grand bunker caché sous le sable, celui-ci n'avait pas été remarqué par l'aviation et l'État-Major n'en avait pas tenu compte. Quand au commandement du bataillon, il a lui aussi du mal à rejoindre la plage à cause des tirs Japonais et de la confusion. 2 sections de la compagnie G sont envoyées vers 10h15 en direction de l'Est, mais elles se heurtent aux positions défensives du bunker de Shibazaki qui est très bien défendu.

Aux environs de midi, les Marines du 3^{ème} Bataillon sur Red 1 ont enfin pu recevoir le renfort des chars, mais 4 des leurs sont rapidement immobilisés dans des cratères, les deux restants (le China Gal et le Cobra) tentent de soutenir les fantassins. Quelques bunkers opposent une résistance, mais ils sont finalement nettoyés au lance-flammes ou à coup de 75mm. Un groupe d'hommes est envoyé à l'intérieur des terres, il arrive à s'enfoncer de 300 mètres, avant d'être arrêté par la résistance ennemie. À la fin de cette première journée, Red Beach 1 est prise, mais les marines ont peu avancé. Seul un groupe mixte commandé par le sous-lieutenant Fawcett a réussi à atteindre le fossé anti-char qui défend la batterie de 203mm du Sud-Ouest de l'île. Côté blindé, le Sherman China Gal a perdu l'usage de son canon suite à un accrochage avec un char Japonais et le Cobra a réussi à éteindre son incendie qui était dû lui aussi à un combat entre chars. Les effectifs sont assez réduits : 600 marines qui doivent tenir une position de 500 mètres de profondeur pour 100m de largeur, de plus, les hommes s'attendent à une contre-attaque pendant la nuit.

Sur Red Beach 2, les hommes ont reçu le soutien de 5 obusiers de 75mm arrivés en fin de journée. Le front n'avance guère, à part que Red Beach 2 et 3 sont reliées entre elles et que la situation reste stable jusqu'au soir.

Sur Red Beach 3, les chars arrivent aussi en soutien. Les Sherman Charlie et Cannonball vont d'ailleurs avancer jusqu'à la piste de roulage. Mais le premier est mis hors de combat par un Ha Go et le deuxième se coince dans un dépôt de munitions avant de prendre feu. Seul le Sherman Colorado reste opérationnel, mais il est rapidement touché par un obus et prend feu. Heureusement, un autre équipage d'un Sherman arrive à le remettre en état de marche. Le bataillon a aussi reçu 4 canons de 37mm, dont deux ont été portés à dos d'hommes. Ceux-ci vont d'ailleurs détruire un char Japonais et mettre en déroute un autre qui tentait d'attaquer par le côté Est de la plage. Les marines tentent désespérément de détruire le grand bunker enterré, mais

n'y arrivent pas, il est trop bien défendu et empêche toute approche.

Pendant ce temps, les Japonais perdent l'amiral Shibazaki en plein milieu de la bataille. En effet, celui-ci est tué alors qu'il était en train d'évacuer son poste de commandement, sa mort reste inexplicable et son corps ne fut jamais retrouvé. Mais les autres officiers sont peu informés et aucune contre-attaque ne pourra être organisée, pourtant, si ceux-ci l'avaient faite, les Américains auraient sûrement cédé.

Sur Red Beach 3, la compagnie F tente un nouvel assaut en partant de la jetée Burns-Philip, encore une fois repoussé. Les compagnies K et G tentent aussi des assauts pour stabiliser le front, mais rien ne se passe, la plage est toujours aussi étroite. A noter que pendant la nuit, 12 marines reçurent l'ordre de tenir le quai Burns-Philip, chose qu'ils réussirent à faire au prix de 2 tués pour 15 en face. En fin de journée, le bataillon reçoit de nouveaux obusiers de 75 mm appartenant au 1st/10th Marine.



Des marines lancent l'assaut pour sortir de Red Beach 3. (USMC)

Deuxième jour de combat :

Suite au carnage du 20 novembre, le commandement réagit vite et met en alerte les 6th et 8th Marine Regiments qui étaient en réserve. Leur but est de renforcer puis de remplacer les troupes sur place qui ont beaucoup souffert. Le 1st Battalion du 8th Regiment est envoyé sur Red Beach 2 en renfort dans la matinée. Sa compagnie A arrive vers 6h00 et rencontre peu de résistance, puis quand c'est au tour de la compagnie B, les Japonais l'accueillent par des tirs nourris. Arrivent les compagnies C et D qui se font totalement décimer, car les pauvres soldats devaient, comme les autres la veille, traverser les 500 mètres avec de l'eau jusqu'à la taille. Au final, on compte plus de 150 blessés et seulement 50% du bataillon est opérationnel. Mais rien ne change au plan,

les ordres d'attaquer vers l'Ouest arrivent et les hommes se mettent en route pour Red Beach 1.

Sur Red Beach 1, les marines se préparent à l'assaut contre l'extrémité Sud-Ouest de l'île. Leur objectif est de prendre la batterie nipponne avant la fin de la journée. Le bataillon, déjà fortement réduit, va devoir attaquer avec seulement 35% de ses effectifs, appuyés par deux Sherman dont un ne peut plus se servir de son canon. Grâce au rétablissement des communications, un destroyer est mis en face de la côte Ouest de l'île, il a pour but de soutenir l'assaut. Pour être plus précis, les marines dirigeront les tirs par radio grâce à des observateurs. Rajoutons que le bataillon a réussi à sauver quelques mortiers de 60mm et un de 81mm. L'assaut est donné à 11h20, après un bombardement naval, par les compagnies I et K. La première compagnie parvient finalement à conquérir les 2 canons de 203mm avec l'aide du Sherman encore en état de combattre, son canon de 75mm fut très souvent utile pour nettoyer de nombreux points de défense. La compagnie K, quant à elle, arrive jusqu'à la côte sud à la fin de la journée. Le bilan de cette deuxième journée de combat sur Red Beach 1 semble meilleur que le premier : les pertes sont minimales tout simplement grâce à la coordination entre les hommes, les chars et les navires.

Sur Red Beach 2, la situation est plus critique. Le groupe du lieutenant Hawkins est envoyé pour détruire plusieurs casemates bétonnées ; lors de l'assaut, son groupe va en détruire une dizaine à la TNT, mais au prix de lourdes pertes, et son chef est finalement tué lors de la destruction du dernier bunker. Il recevra pour ses actes héroïques la Médaille d'Honneur du Congrès. Les marines décident de dégager la situation, leur but : pousser vers l'Ouest en direction de Red Beach 1 et pousser vers le Sud en direction de l'aérodrome. Le groupe chargé de l'attaque vers le Sud avance péniblement, jusqu'à tomber sur la piste, où il n'y a plus beaucoup d'endroits pour se cacher, à part les cratères. Au final, les hommes du 1^{er} et du 2^{ème} bataillon traversent la piste, mais ils se retrouvent bloqués et ont du mal à garder un contact avec Red Beach 2 car les Japonais ont toujours la piste dans leur ligne de mire. Pendant tout le reste de la journée, le colonel Shoup enverra des LVT faire la liaison entre Red Beach 2 et ses hommes pour les ravitailler et prendre les blessés. Pour ce qui est du 1^{er} bataillon du 8^{ème} régiment, il pousse toujours vers l'Ouest, mais rencontre une résistance très acharnée, à la fin de la journée, il n'a avancé que d'une centaine de mètres à cause des nombreuses casemates présentes.

En fin de journée, le 1st/6th débarque sur Green Beach, qui se trouve sur la côte Ouest de l'île. Ils arrivent sur la plage dans leurs canots pneumatiques aux alentours de 19h00. Ils sont rejoints par des chars légers M3 Stuart appartenant au 3^{ème} escadron du 2nd Tank Battalion. Mais ils ne pourront attaquer au soir du 21 et devront attendre le lendemain pour le faire.

Troisième jour :



Un marine nettoie un bunker à l'aide d'un lance-flammes. (USMC)

Sur Green Beach, les hommes du 3th/6th débarquent vers 11h00 le 22 novembre sans gros problèmes. Leur objectif est de pousser vers l'aérodrome, en direction de l'Est. Les marines du 1st/6th qui ont débarqué la veille partent en direction de l'Est eux aussi, mais ils doivent longer la côte Sud et nettoyer toutes les défenses présentes, en passant, ils doivent aussi soutenir les gars du 1st/2nd qui sont encerclés au sud de la piste. Le 3th/2nd est toujours là malgré ses lourdes pertes, il doit avancer en direction de Red Beach 2 pour faire une liaison qui n'a toujours pas été faite. Vers 11h00, les hommes du 1st/6th, accompagnés par 3 chars M3, rencontrent les marines du 1st/2nd. En chemin, ils ont eu peu de pertes et ont tué près de 250 soldats Japonais. Maintenant que Red Beach 1 et 2 sont reliées, le bataillon continue sa route en longeant la côte Sud. En fin de journée, il se retrouvera au niveau du premier fossé anti-char qui protège la batterie du sud-est. Le 3th/6th quant à lui débarque vers 8h30, mais ne peut commencer son attaque que vers 11h. En fin de journée, le bataillon s'arrêtera au même niveau que le 1st/6th, après avoir rencontré quelques résistances de la part des Japonais. Le 3th/2nd va peu avancer dans la journée, car les Japonais encore présents entre Red Beach 1 et 2 ne comptent pas se rendre. Les nombreuses casemates à nettoyer rendent la tâche difficile et longue. À la fin de la journée, les marines n'ont fait qu'une centaine de mètres au mieux.

Sur Red Beach 2, le 1st/8th est envoyé lui aussi pour nettoyer la poche entre Red Beach 1 et 2, le plan prévoit la jonction entre lui et le 3th/2nd, qui ne se fera pas en fin de journée. Malgré le soutien de 3 chars légers M3 qui se révèlent peu efficaces, les hommes rencontrent eux aussi beaucoup de résistance et avancent d'une centaine de mètres au total. Les pertes sont moyennes et le groupe a perdu 1 char M3.

Sur Red Beach 3, les 2^{ème} et 3^{ème} bataillons du 8^{ème} régiment tentent de se dégager de leur situation. En effet, la plage est toujours sous le feu du bunker enterré sous le sable, plus du bunker de commandement qui n'est pas tombé. Vers 9h30, les hommes du 2nd/8th lancent l'assaut sur ces positions, ils arrivent à prendre plusieurs casemates à l'aide du soutien des mortiers et du Sherman Colorado. Ils arrivent à prendre finalement le grand bunker à l'aide d'explosifs et de lance-flammes, mais les Japonais ne tardent pas à charger à la baïonnette. Les combats finissent au corps à corps, mais grâce à l'action de plusieurs marines et du lieutenant Bonnyman, qui est tué et reçoit la médaille d'Honneur du Congrès, les Japonais abandonnent toute idée de reprendre la position. Les hommes du 2nd/8th et du 3th/8th avancent ensuite en direction de l'extrémité Est de la piste d'aviation. Sur leur chemin, de nombreux points de résistance sont pris, dont le bunker de commandement, après de lourdes pertes.

Au soir du 22, les marines du 1st/6th, du 3th/6th, du 2nd/8th et du 3th/8th se retrouvent à l'extrémité est de l'aérodrome. Seule la partie Sud est de l'île reste sous le contrôle ennemi, ainsi que la poche entre Red Beach 1 et 2. À la fin de ce 3^{ème} jour de combat, la situation est meilleure, l'arrivée de nombreux renforts permet d'augmenter les effectifs et de s'emparer de la totalité de l'aérodrome.

Mais les combats ne s'arrêtent pas là, vers 20h00, les soldats Japonais chargent contre les positions des 6^{ème} et 8^{ème} régiments, baïonnette au canon. Certains arrivent à s'infiltrer dans les lignes Américaines et à semer la pagaille. Mais la plupart se font massacrer par les mitrailleuses lourdes et les mortiers. Mais cet échec ne suffit pas, vers 23h00, une centaine de soldats repartent à l'attaque, encore une fois, les mitrailleuses de calibre 30 et les mortiers de 60mm repoussent les assauts des rikusentai. Vers 2-3h00, le 23 novembre, un bombardement naval est demandé sur l'extrémité sud est de l'île. Le but est de désorganiser l'ennemi pour empêcher une nouvelle contre attaque. Mais cela n'empêche rien du tout, car les Japonais sont déterminés à attaquer. Vers 4h00, ce ne sont pas moins de 300 soldats

nippons qui chargent les lignes ennemies, appuyés cette fois ci par quelques chars. Le résultat est encore plus désastreux, plus de 200 soldats Japonais sont morts contre une dizaine du côté Américain, les chars Ha Go on eux aussi été détruits.

Dernier jour

Dans la journée du 23 novembre, un seul objectif est visé : la conquête totale de l'île. Pour cela, il faut nettoyer la poche entre Red Beach 1 et 2, ainsi que l'extrémité Sud-Est. Pour la première tâche, on assigne le 3th/2nd et le 1st/8th et pour la seconde tâche, c'est le 3th/6th qui s'en voit chargé.

L'attaque sur la poche Japonaise est lancée en début de matinée, le 3th/2nd avance d'Ouest en Est et le 1st/8th attaque de l'est vers l'ouest, il est soutenu par plusieurs half-tracks M3 armés d'un canon de 75mm, assez efficace contre les bunkers en bois. Après un nettoyage long et fastidieux, les deux bataillons se rejoignent vers 13h00, les pertes sont peu élevées, mais les hommes sont fatigués.

L'assaut sur l'extrémité Est commence vers 8h, après que l'artillerie terrestre et navale, ainsi que l'aviation aient préparé le terrain. La compagnie I du 3th/6th avance sur le flanc gauche tandis que que la compagnie L sur le flanc droit, ils sont soutenus par deux chars M4 et sept chars légers M3, sans compter les lance-flammes, les mortiers et l'artillerie. Les hommes avancent prudemment car les 500 Japonais restants ne vont pas se laisser faire. Ils sont enterrés dans leurs bunkers et attendent l'arrivée des Américains. Mais finalement, il n'y a que peu de perte chez les Marines : 9 tués et 25 blessés pour 475 tués et 14 Japonais capturés. L'île de Betio est considérée comme prise ce 23 novembre vers 13h30.

Bilan d'un carnage



Le LVT n°44 détruit sur Red Beach 2. (USMC)

Au final, la bataille de Tarawa a duré 4 jours, pendant lesquels 990 Marines seront tués et 2400 blessés, ce qui représente 30% des forces engagées. Côté japonais, ce n'est pas loin de 2700 morts et 16 capturés. 4 Marines (le colonel Shoup, le seul encore vivant contrairement aux 3 autres qui sont tués au cours de la bataille) reçoivent la médaille



Des marines du 2nd/8th lancent l'assaut sur le grand bunker enterré. (USNA 127-N-63458)

d'Honneur du Congrès, plus 495 autres médailles ou citations sont données. Cela représente environ 5% de la 2^{ème} division de marine.

Ce carnage est dû à une multitude d'erreurs de la part des deux camps.

D'un côté, le Haut-commandement américain a négligé les récifs qui empêchaient les barges de débarquement d'aller plus loin, une grosse partie des pertes furent dues à cette erreur si fatale. De plus, les chars débarqués ont eux aussi dû faire ce parcours, non équipés de système deep wading (qui permet d'aller dans plus d'un mètre d'eau sans avoir le moteur inondé), certains se « noyèrent » et durent être abandonnés le premier jour. Au niveau du matériel utilisé, les radios non étanches furent aussi un gros problème, ce qui empêcha toute coordination de bombardements navals qui le premier jour, aurait pu débloquent la situation. Les LVT 1 engagés étaient peu nombreux et trop peu blindés face aux mitrailleuses japonaises; le jour du débarquement, 50% de ces engins seront perdus. Un autre problème lors de la bataille de Tarawa : le soutien. En effet, pendant les trois quarts de la bataille, les Marines ne sont appuyés que par des mitrailleuses et des mortiers de 60mm, peu efficaces contre des bunkers. Les M3 Stuart, pourtant engagés en grand nombre, furent inefficaces car leur canon de 37mm ne pouvait percer que peu de blindage; quant aux M4 Sherman, tous seront perdus sauf trois (le Colorado, le China Gal et un autre inconnu). Les half-tracks M3 armés d'un canon de 75mm étaient aussi efficaces, mais ils furent peu utilisés.

Au final, ce sont les Marines qui se sont sortis eux même de cet enfer... La bataille de Tarawa fut l'une des seules où ceux-ci se retrouvèrent sans grands supports aérien, naval ou blindé, ils durent se débrouiller seuls dans la plupart des cas. Le courage des Marines a donc triomphé, mais n'a pas empêché la mort de presque 1000 des leurs. Suite à cette action, la 2ème division de Marines est récompensée par une citation présidentielle et porte bien sa devise : « Keep Moving » (toujours progresser).

Du côté japonais, la bataille aurait pu être terminée le soir du 20 si ils avaient contre-attaqué, mais un problème de commandement suite à la mort de Shibasaki empêcha toute action de ce genre. Seules quelques contre-attaques relevant plus de la dizaine d'hommes que de la centaine ont pu être lancées, mais repoussées immédiatement. La seule grande contre-attaque, dans la nuit du 22 au 23, fut trop tardive, les forces Américaines étant organisées et plus puissantes. Sans compter que la tactique d'attaque Banzai était totalement dépassée, il suffit d'une mitrailleuse pour arrêter une vingtaine de soldats. De plus, l'artillerie

japonaise, quoique nombreuse, ne servit pas efficacement, à part quelques canons, ce sont surtout les mitrailleuses, mieux protégées, qui firent le plus de dégâts. Le fait que les Japonais croyaient plus à un débarquement au Sud joua aussi puisque la plupart des gros calibres étaient orientés vers le Sud. C'est donc le manque de coordination, de tactique et la négligence de la défense des côtes du Nord de l'île qui ont été fatals aux Japonais.

Sources

Champs de bataille seconde guerre mondiale n°6, mars 2010
Divers Internet

« Je suis en vie », un survivant de la bataille d'Iwojima

Article traduit du journal « Niigata Nippo » paru le 23 mars 2007. Des lettres de feu Yutaka OYANAGI qui est revenu en vie d'Iwojima. Une petite parenthèse, Monsieur Oyanagi était l'oncle de Monsieur Toshio Abe (le frère cadet de sa mère). Son épouse Masa est toujours en vie à l'heure actuelle et est maintenant âgée de 99 ans.

Aux derniers moments de la guerre du Pacifique, des lettres de Yutaka OYANAGI ont été retrouvées. Monsieur OYANAGI est né en 1911 et décédé en 1986. Il était le P.D.G. du journal « Niigata Nippo ». Les documents retrouvés appartiennent à son épouse Masa âgée à l'époque de 94 ans. Ces documents consistent en des lettres et des croquis, environ une centaine de pièces, envoyés à sa famille du camp où il avait été fait prisonnier par les Forces Américaines. Les lettres ont été envoyées par des camarades de camp après la guerre.

Après que sa mort eut été annoncée officiellement, la première phrase de sa lettre envoyée du camp était : « *Je suis en vie* ». Etant donné qu'il avait pu survivre à l'ordre « *de mourir héroïquement sur le champ de bataille* » et comme prisonnier, il a exprimé ses sentiments en mentionnant : « *J'ai mon propre avis mais je n'attends aucune compréhension positive de la nation* ». En même temps, comme journaliste, des commentaires réellement corrects devraient être attendus et doivent l'être dès lors, il a écrit sur sa résolution avec fougue. (Ms. Setsuko Kajii, département d'Art et de Sciences)

« Avant de se suicider et de risquer de vivre la reddition, voici mes nouvelles résolutions en tant que journaliste ».

Feu Yutaka Oyanagi était en 1944, le P.D.G. et le chef de la section d'édition du journal. En février de cette année, il a été mobilisé et peu de temps après a été envoyé à Iwojima comme membre de l'escadron de la défense. Parmi les lettres trouvées avant que la bataille n'ait commencé, il y avait aussi 12 lettres distribuées par l'Armée et qui étaient adressées à sa famille. Toutes les lettres étaient oblitérées « contrôlées » et pour garder le secret du lieu de l'expéditeur, ces lettres ont été envoyées au bureau de Yokosuka avec la mention « À l'attention de »

« Je me souviens tout à coup de la moisson du riz jaune et de l'automne sur l'île principale (Honshu) avec son ciel bleu après de sévères bombardements par les avions ennemis »... ..« Je me demande et je m'imagine si le saumon salé de cette année

a été fait ou non. Sur le champ de bataille, nous avons planté quelques graines de légumes, comme des radis japonais, des aubergines et des concombres. J'espère qu'elles grandiront vite ».

Sur un papier restreint, et ce afin d'exprimer le maximum de ses sentiments, sa nostalgie condensée en 2 feuilles manuscrites (800 caractères) a été écrite sur une carte postale dont les caractères étaient plus petits qu'un grain de riz. Le 24 août 1945, après la défaite est arrivée une annonce officielle de la mort de Monsieur Oyanagi et le 29 du même mois, sa mort a été annoncée dans le journal du matin.

Après la cérémonie des funérailles, sa lettre est arrivée

Sa lettre a été remise la même année (1945) aux environs de septembre à son beau-frère aîné par un soldat américain. C'était environ une semaine après la cérémonie des funérailles. « *Je suis en vie. C'est le premier rapport. Les détails vous seront envoyés après mon retour au pays (le Japon). Pas d'autres possibilités de toute manière* ». « *Quand les troupes américaines ont débarqué sur l'île d'Iwojima, j'avais le typhus et me trouvais à 20 mètres de la surface dans les tunnels. Je délirais à cause de la fièvre. Suite à cela, ma vie a été prolongée et je suis devenu un prisonnier de guerre* ». L'endroit d'où la lettre avait été postée était à Hawaï, le camp des soldats japonais capturés. C'était la lettre que Monsieur Oyanagi avait remise à Ostis CARY¹ (précédemment professeur des études américaines à l'université de Doshisha à Kyoto), lieutenant de vaisseau dans lequel il avait entièrement confiance. Cette lettre était datée du 11 septembre. Les détails de la capture de Monsieur Oyanagi comme prisonnier de guerre sont mentionnés dans le livre « Survivors from Pacific » de Junichiro UE-

MAE et « Young men of Japan » de Ostis Cary. Selon les deux livres, les troupes américaines se rapprochaient des tunnels proches de l'hôpital. Le danger d'être brûlé par les lance-flammes augmentait et Monsieur Oyanagi avait décidé de se suicider en appuyant la détente de son revolver sur sa jambe. À ce moment-là, de l'extérieur des tunnels, des soldats japonais capturés précédemment ont lancé un



Yutaka OYANAGI

1:
 Ostis CARY
 était missionnaire
 Américain né
 à Hokkaido

appel en demandant à leurs camarades de se rendre. Extrait du livre « Young men of Japan ». « *Au moment où vous vous rendez, vous allez être tués par les soldats américains* ». Ce genre d'opinion était échangé parmi eux et Monsieur Oyanagi s'est décidé. « *Vivre et quiconque qui veut vivre sa vie comme il l'entend doit sortir d'ici.* » (Ib.)

Pour abandonner la vision optimiste

Pendant la guerre au Japon,

« *Ne pas être humilié comme prisonnier après avoir survécu. (précepte du champ de bataille)* »

« *La mort est plus légère que le poids d'une plume. (L'ordre au soldat)* »

Ces phrases interdisaient donc d'être prisonnier et le devenir était une décision aux risques de sa vie.

« *À propos de mon mode de vie, dès maintenant, je n'ai aucune intention d'y songer de manière indulgente* ». (Commentaires de sa première lettre). « *À l'image des opinions des déclarés morts à la guerre par erreur, et retournant en vie chez eux, je pense qu'il y aura certaines confusions ou beaucoup de choses difficiles* ». (Estimation de la date de la lettre, le 30 mai 1946).

Il y a eu un enregistrement récemment retrouvé, estimé au 3 avril 1950 où les anciens prisonniers de guerre se réunissaient et discutaient ensemble. La façon de penser de Monsieur Oyanagi peut y être retrouvée de manière très claire. « *Si vous ressentez un certain danger pour votre vie, devenir prisonnier est considéré comme normal, penser de cette manière aussi simplement, n'est pas la réalité. Je ne désire plus être un prisonnier, je ne désire plus être un soldat* ».

Esperant la fin de la guerre

Dans les camps des prisonniers de guerre, les nouvelles des bombardements sur le Japon arrivaient les unes après les autres. Monsieur Oyanagi et certains de ses camarades ont coopéré avec les Forces Américaines et ce en espérant que la guerre finisse le plus tôt possible. Ensemble avec d'autres journalistes expérimentés, ils ont fait des tracts qui ont été largués par des avions américains au peuple japonais afin de faire connaître la vérité à propos de la situation des batailles et ce à la place des annonces faites par le Grand Quartier Général Imperial. « *Durant le milieu de la guerre, tout le monde a participé à des choses qui étaient considérées comme un crime de lèse-majesté. Chacun devait avoir différentes raisons bien que moi, j'ai mes propres raisons* ». Ce sérieux était rare d'être retrouvé dans ce monde présent. (Enregistrement de la discussion de la réunion de 1950).

Afin de connaître la pensée occidentale

Pendant sa captivité, Monsieur Oyanagi a étudié la démocratie occidentale et l'humanitarisme. Il écrivait à sa famille,

de temps en temps avec impatience, à propos de son état d'esprit pour construire un nouveau pays après la guerre. « *La liberté d'expression, la liberté de la presse, les problèmes alimentaires. L'incertitude de ce pays à propos des problèmes de carburant et les problèmes de logement pour le moment. Ceux-ci sont surtout mes préoccupations ces jours-ci.* (Daté du 14 septembre 1945) ».

« *Pendant cette période troublée au Japon, j'y suis retourné comme un prisonnier de guerre. Je pense à beaucoup de choses. Cependant chaque jour, une irritation et des illusions comme prisonnier de guerre me poursuivent sans fin. J'essaie de bâtir mes opinions bien qu'elles se brisent en vain encore et encore plus facilement que les « Legos » pour les enfants* ».

Monsieur Oyanagi est retourné dans sa ville natale en novembre 1946 et n'a pas parlé de son expérience comme prisonnier de guerre. Il est décédé en 1986 mais son amitié avec ses camarades de captivité a continué sa vie durant.

Quelques articles relatés du journal « Niigata Nippo » :

Il avait été annoncé que tous les soldats étaient morts.

Les morts et les blessés étaient au nombre de 50.000 pour les deux camps, le Japon et les Etats-Unis. La bataille d'Iwojima est devenue célèbre suite au film « *Une lettre d'Iwojima* ». Le 21 mars 1945, le Grand Quartier Général Impérial avait annoncé « *mort héroïque* ». Ce qui voulait dire que tous les soldats japonais de la force de défense étaient morts. Le 26 mars, la bataille entre le Japon et les Etats-Unis s'est terminée. Environ 21.900 morts du côté japonais et à peu près 1.000 soldats ont été capturés et faits prisonniers de guerre. Du côté américain, il y a eu environ 6.800 morts et plus de 21.000 soldats ont été blessés (les statistiques officielles du gouvernement américain sont de 6 821 morts et 19 189 blessés). Le nombre de morts et de blessés du côté des forces américaines était supérieur à celui des forces japonaises ce qui nous montre que la bataille était une des plus sévères.

Iwojima, localisée à environ 1.250 km au sud de Tokyo, était un point stratégique, idéalement situé entre Saipan et le Japon. Les forces japonaises s'étaient préparées à un débarquement des forces américaines en faisant de l'île qui possédait un terrain d'aviation une forteresse.

Iwojima a été rendue par les Etats-Unis au Japon en 1968.

Encore de nos jours, le public n'y est pas admis. La Marine Japonaise utilise l'île comme base militaire.

Ni-go et F-go, les programmes nucléaires Showa

Par
Paul-Yanic
Laquerre

Maitre d'œuvre de plusieurs opérations impliquant des armes bactériologiques et utilisateur récurrent d'armes chimiques, l'empire du Japon est plutôt passé à la postérité comme une victime de l'arme atomique. On ignore généralement qu'à l'image de son allié nazi, le régime Showa s'est aussi intéressé à cette arme de destruction massive.

Les recherches préliminaires

Le milieu scientifique nippon aborde assez tôt la chimie et la physique nucléaire. Ainsi, dès 1903, le physicien Hantarō Nagaoka propose un modèle de structure atomique similaire à celui qui sera démontré par Rutherford en 1911. Concrétisant une volonté politique de former une élite dans ce domaine, le gouvernement autorise en 1917 la création du Rikagaku Kenkyujo (Riken), l'Institut de recherche physique et chimique, auquel s'ajoute en décembre 1932, la Société pour la Promotion de la Recherche Scientifique.

Ces établissements produisent effectivement une nouvelle génération de chercheurs, qui s'illustrent par la qualité de leurs travaux théoriques, mais aussi par leur peu d'affinité avec le militarisme. Hideki Yukawa de l'Université impériale d'Osaka, se distingue ainsi en 1934 en proposant le concept de « meson », une particule ayant une masse intermédiaire entre le proton et l'électron. Il est aidé dans ses recherches par Mitsuo Taketani et Shoichi Sakata, deux physiciens qui n'hésitent pas à afficher leurs sympathies à l'endroit des mouvements marxistes et leur opposition à l'impérialisme. Taketani est même emprisonné à deux reprises par la Tokko pour « opinions subversives ».

En 1935, le physicien Yoshio Nishina, un élève de Rutherford et Bohr, crée une division en recherche nucléaire au sein de son laboratoire de physique établi quatre ans plus tôt au Riken. Il y installe deux cyclotrons en 1936 et 1937. À l'aube de la « guerre sainte » avec la Chine, cette division ne figure toutefois pas dans les plans de l'état-major militaire. Elle doit conjuguer avec le peu de ressources techniques et matérielles disponibles au Japon et se cantonne dans des travaux théoriques, sans grande portée pratique.

Ce n'est qu'en 1940 que l'Armée montre finalement de l'intérêt pour le potentiel destructeur du nucléaire. En avril, le lieutenant-général Takeo Yasuda, directeur de l'Institut de Recherche Technologique du Service aérien de l'Armée, demande au lieutenant-colonel Tatsusaburo Suzuki un rapport sur la faisabilité d'une arme atomique. Ce rapport remis en décembre est favorable. Contacté par Yasuda, le recteur du Riken réfère le dossier au professeur Nishina, qui ne montre aucun enthousiasme.

Ce dernier n'a toujours pas répondu à la requête de l'Armée, lorsqu'en novembre 1941, la Marine approche de son côté les professeurs Sagane et Hino, par le biais du capitaine Yōji Itō de l'Institut de recherche technologique de la



Yoshio Nishina

Marine. Ces chercheurs se mettent en lien avec Nishina et conviennent de créer, pour le compte de la Marine, un comité de recherche sur les applications de la physique nucléaire. Ce comité de onze scientifiques débute finalement ses travaux en juillet 1942 et rend un rapport en mars 1943. Le rapport confirme la faisabilité théorique de l'arme atomique, mais insiste sur le fait qu'il paraît peu probable que les États-Unis ou la Grande-Bretagne puissent développer une telle arme avant la fin de la guerre, que le sol nippon est dépourvu de minerai radioactif et que le territoire au meilleur potentiel en gisements au sein de l'Empire serait la Birmanie.

Ni-gō

Parallèlement à ce rapport, Nishina donne finalement suite à la requête de l'Armée et recrute en octobre et décembre 1942 deux jeunes physiciens du Riken, Kunihiko Kigoshi et Takeuchi Masa, pour mener le gros des travaux pratiques. Sous l'impulsion du lieutenant-général Yasuda, l'équipe de Nishina met en branle en mai 1943 le projet Ni-gō, nommé d'après la première syllabe du nom de son directeur. L'objectif de l'opération est essentiellement d'opérer la fission de l'Uranium 235 par diffusion thermique. Cette méthode vise à séparer les isotopes de l'uranium en chauffant une

fine couche de liquide ou de gaz de façon à ce que les molécules comportant de l'Uranium 235 soient diffusées vers les surfaces plus chaudes et celles de l'Uranium 238 vers les surfaces plus froides.

L'équipe de Nishina est localisée dans les locaux de l'édifice 49 du Riken, à côté du laboratoire principal, qui compte une centaine d'employés. Le rez-de-chaussée est assigné à Takeuchi, qui se consacre à la conception d'un séparateur d'isotopes, pendant qu'au premier étage, Kigoshi tente de produire de l'hexafluorure d'uranium. En mars 1944, alors que Takeuchi termine son séparateur, Kigoshi parvient à produire un cristal d'hexafluorure d'uranium de la taille d'un grain de riz. L'équipe se voit à ce moment accorder par l'Armée le support d'une dizaine de gradués en physique. En février 1945, les travaux ont finalement permis d'isoler un petit volume d'élément radioactif, qui se révèle toutefois ne pas être de l'Uranium 235 lorsqu'il est testé dans un des cyclotrons du Riken. Le résultat des recherches est anéanti deux mois plus tard par les bombardements américains sur Tokyo. Les cyclotrons de Nishina seront quant à eux détruits le 10 novembre 1945 par la force d'occupation de MacArthur.

F-gō

Parallèlement à Ni-gō, la Marine subventionne son propre projet d'arme atomique en mai 1943, deux mois après le dépôt du rapport mitigé du Comité de recherche sur les applications de la physique nucléaire. Le capitaine Kitagawa, directeur de la section chimique de l'Institut de Recherche de la Marine, confie ainsi au physicien Bunsaku Arakatsu de l'Université impériale de Tokyo, le mandat de mener à bien le projet F-gō, (« F » pour « fission »).

Arakatsu décide également d'isoler de l'uranium 235, mais choisit plutôt de concevoir pour ce faire une ultracentrifugeuse capable d'au moins 150 000 révolutions par minute, alors que celles existantes au Japon n'atteignent que le quart de cette capacité. Il recrute une équipe d'une vingtaine de personnes, dont cinq sont véritablement actifs. Ces derniers se voient respectivement confier la charge d'élaborer le design de la centrifugeuse, de déterminer la masse critique d'Uranium 235 nécessaire pour produire une réaction en chaîne et de solutionner les problèmes chimiques liés aux gaz. Un de ces cinq chercheurs, Takuzō Okada, qui



Bunsaku Arakatsu

a pour tâche de produire de l'uranium métallique, parvient au printemps 1945 à créer un échantillon stable de la taille d'un timbre. Les plans de l'ultracentrifugeuse sont quant à eux présentés en juillet aux responsables de la Marine, vingt-cinq jours avant la reddition.

Conclusion

Par ses lacunes économiques, technologiques et matérielles, l'empire du Japon ne pouvait permettre à des équipes scientifiques de mener à bien la réalisation d'une arme atomique, ni même de mettre en branle un programme comparable à

celui des Américains ou des Allemands.

Contrairement aux principaux travaux de Shirō Ishii et de ses sbires, ceux menés dans le cadre des projets Ni-gō et F-gō ne dépassèrent jamais le stade du laboratoire. Ces initiatives, victimes de la concurrence traditionnelle entre l'Armée et la Marine, demeurèrent fragmentaires et la grande part de leur budget respectif fut attribuée à une quête stérile d'uranium sur le territoire de l'empire, de Fukushima à la Birmanie, en passant par la Corée, le Mandchoukouo, et la Chine orientale.

Conscient de la disparité entre leurs expertises théoriques et techniques, les physiciens nippons ne se firent d'ailleurs aucune illusion quant à leur capacité de relever le défi. En octobre 1944, le vénérable Hantarō Nagaoka, alors président de la Teikoku Gakushii, l'Académie impériale, demanda ainsi publiquement l'abandon de la recherche atomique et le transfert des ressources qui y étaient attribuées vers d'autres projets militaires plus réalistes en enjoignant les tenants du nucléaire à cesser de chercher à « agripper les nuages ».

Pour en savoir plus

- Per F. Dahl, *Heavy Water and the Wartime Race for Nuclear Energy*, CRC Press, 1999, pp.279-285
- John W. Dower, *Japan in War and Peace, Selected Essays*, New Press, 1993, pp.55-100
- Walter E. Grunden, *Secret Weapons & World War II : Japan in the Shadow of Big Science*, University Press of Kansas, 2005
- Deborah Shapley, *Nuclear Weapons History : Japan's Wartime Bomb Projects Revealed*, Science #199, 1978, pp.152-157

Les victimes de la bataille de Hong Kong (18-25 décembre 1941)

Par
Pierre
Vennat

Personne au Canada n'aurait pu prévoir que les premiers soldats canadiens à affronter la mitraille durant la Deuxième Guerre mondiale seraient non pas les soldats qui depuis plusieurs mois, certains depuis deux années, attendaient de se battre sur le sol britannique, mais bien deux régiments canadiens, les Winnipeg Grenadiers, régiment manitobain, et les Royal Rifles of Canada, régiment officiellement anglophone de la Vieille capitale, deux semaines seulement après leur arrivée à Hong Kong, enclave britannique en territoire chinois.

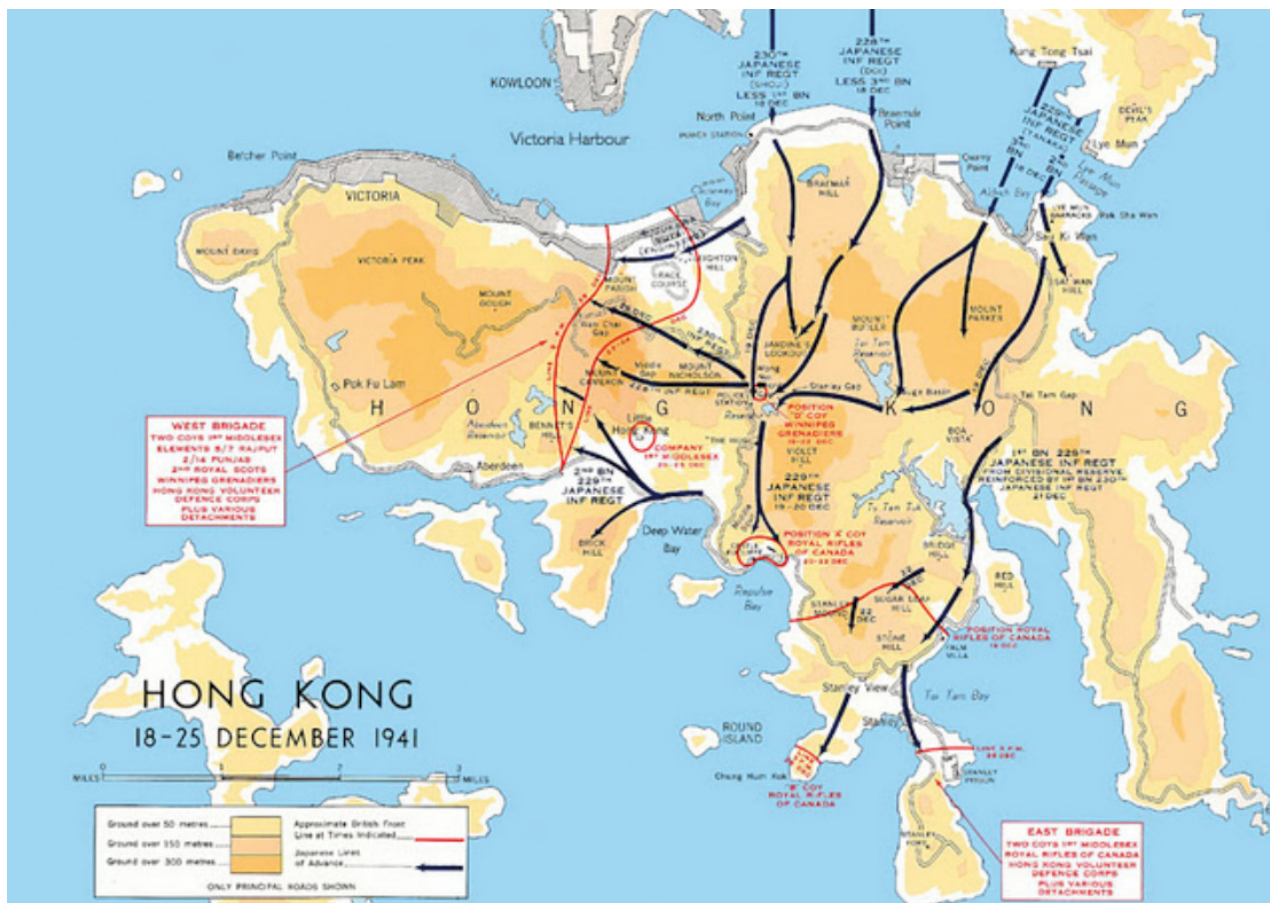
Personne au Canada n'aurait pu prévoir que les premiers soldats canadiens à affronter la mitraille durant la Deuxième Guerre mondiale seraient non pas les soldats qui depuis plusieurs mois, certains depuis deux années, attendaient de se battre sur le sol britannique, mais bien deux régiments canadiens, les Winnipeg Grenadiers, régiment manitobain, et les Royal Rifles of Canada, régiment officiellement anglophone de la Vieille capitale, deux semaines seulement après leur arrivée à Hong Kong, enclave britannique en territoire chinois.

Bon nombre des soldats des Royal Rifles of Canada étaient, en fait, des Canadiens français, originaires de la Gaspésie. Ce sont eux qui, en décembre 1941, au moment où ils n'étaient même pas adéquatement entraînés et que leur matériel n'avait pas été livré, ont été les premiers soldats canadiens-français à affronter le feu ennemi, les blessures, la captivité et la mort.

Les Royal Rifles of Canada s'étaient entraînés à Québec et en Nouvelle-Écosse avant d'aller en garnison à Terre-Neuve, d'où on décida de les dépêcher à Hong Kong. Le régiment était composé tout autant d'anciens combattants de la Première Guerre mondiale que de jeunes recrues venant tout juste d'avoir l'âge réglementaire pour être admises dans l'armée.

À l'époque, la nouvelle de leur départ du Canada et leur arrivée à Hong Kong n'avait pour ainsi dire pas retenu l'attention qui se concentrait alors sur l'Europe et sur l'ennemi nazi. Personne ne prévoyait alors au pays que les Japonais seraient un ennemi, personne n'avait prévu que c'est en Extrême-Orient que le Québec déplorerait la mort de ses premiers fils soldats de l'armée canadienne, tués par l'ennemi.

Préfacier du «Journal d'un prisonnier de guerre au Japon» de Georges Verreault, jeune signaleur francophone de Mon-



tréal qui fut fait prisonnier par les Japonais à la suite de l'attaque de ceux-ci contre Hong Kong, le directeur de la Direction Histoire et Patrimoine de la Défense nationale, Serge Bernier, se demande comment les autorités canadiennes ont pu engager près de deux mille Canadiens dans cette cause perdue d'avance? Cela demeure encore un mystère.

« Notre histoire militaire, depuis 1867, est constellée de victoires et de bons coups. Le raid contre Dieppe reste une des exceptions dont on parle le plus souvent. La bataille des Canadiens à Hong Kong est très rarement mise à l'avant-plan. Comment a-t-on pu croire, à l'automne 1941, que ces soldats, dont la vaste majorité avait servi en garnison en Jamaïque et à Terre-Neuve, iraient remplir le même rôle en Chine, alors que les tensions avec le Japon augmentaient de jour en jour? ».



*Hong Kong, le 16 novembre 1941
Des soldats de la Compagnie C, Royal Rifles of Canada,
débarquent du NCSM Prince Robert.
Source: Bibliothèque et Archives Canada*

Durant les mois qui avaient précédé l'invasion japonaise, la tension était montée dans le Pacifique et la vulnérabilité du poste de Hong Kong devenait de plus en plus apparente. On était d'accord pour reconnaître que, dans le cas d'une guerre avec le Japon, on ne pourrait réussir ni à

garder la colonie ni à la secourir. Hong Kong, peut-on lire dans un document du Ministère des Anciens Combattants du Canada rédigé en 1995, était donc considérée comme un avant-poste à protéger le plus longtemps possible, mais sans qu'on puisse fournir aucun renfort.

Cette décision fut annulée à la fin de 1941 alors qu'on soutint que la situation en Orient avait changé, que la défense de la Malaisie avait été renforcée et que le Japon montrait une certaine faiblesse en face des États-Unis et de la Grande-Bretagne. On crut donc que les renforts envoyés à Hong Kong serviraient à décourager des actions hostiles du Japon et qu'ils auraient également un effet moral important partout en Extrême-Orient en rassurant les Chinois sous les ordres de Chiang Kai-Shek (1887-1975) sur les intentions de garder la colonie.

D'après la brochure Les Canadiens en Asie 1945-1995, préparée en 1995 par le Ministère des Anciens Combattants à l'occasion du 50^{ème} anniversaire de la capitulation japonaise, les Canadiens, sous la direction du brigadier général John Kelburne Lawson (1887-1941), quittèrent le port de Vancouver le 27 octobre 1941 à bord de l'Awatea accompagné du navire d'escorte de la Royal Canadian Navy, le Prince Robert. L'effectif de la formation comptait 96 officiers (plus deux directeurs des services auxiliaires) et 1 877 gradés et hommes de troupe.

Le 19 novembre 1941, une dépêche de la Presse Canadienne précisait que les Canadiens français constituaient environ 20% des effectifs. La plupart de ces troupiers étaient d'anciens cultivateurs, pêcheurs ou bûcherons qui considéraient leur mission en Extrême-Orient comme une aventure.

En arrivant à Hong Kong, les soldats canadiens ne se considéraient pas en vacances, mais ils se trouvaient dans un lieu exotique, où ils croyaient qu'ils auraient tout le temps de voir l'ennemi, fort probablement ailleurs et sous d'autres cieux. On prévoyait donc qu'ils profiteraient de leur séjour dans cette colonie pour parfaire leur formation militaire.

La meilleure preuve que la situation n'était pas considérée comme urgente, c'est que leur matériel n'avait même pas été acheminé en même temps que les troupes et ne devait arriver que plus tard. Ce sont donc des troupes canadiennes sous-équipées qui arrivèrent en garnison à Hong Kong, le 17 novembre 1941, trois semaines avant d'être sournoisement attaquées par des Japonais qu'elles n'avaient pas vu venir.

On sait maintenant que les 212 véhicules dont les troupes canadiennes avaient besoin pour leurs déplacements dans la colonie quittèrent le port quelques jours plus tard à bord du cargo Don José. Ces véhicules ne devaient jamais atteindre Hong Kong et les troupes canadiennes en furent privées lors de la terrible bataille qu'ils livrèrent aux Japonais.

Le Don José avait en effet à peine rejoint Manille lorsque les États-Unis déclarèrent la guerre au Japon au lendemain de l'attaque sur Pearl Harbor (7 décembre 1941) et l'équipement canadien, avec l'autorisation d'Ottawa, fut utilisé par les Américains pour défendre les Philippines.

Le 23 janvier 1942, dans une causerie prononcée devant la Chambre de Commerce de Kingston, le ministre de la Marine, Angus L. Macdonald (1890-1954), fit des aveux pour le moins surprenants de la part d'un membre du cabinet. Parlant de la bataille de Hong Kong, il déclara en effet :

« Il me semble que l'on peut y distinguer les trois points que voici :

- aurait-on dû envoyer des troupes à Hong Kong? Il ne saurait y avoir qu'une réponse à cette question, c'est « oui ». Le gouvernement britannique avait demandé au gouvernement canadien, par la voie régulière du temps de guerre, d'envoyer deux bataillons en renfort à la garnison de Hong Kong. Connaissant toute l'étendue de l'effort de guerre britannique, et croyant que le peuple du Canada nous encouragerait dans notre décision, nous nous rendîmes à la demande britannique.
- certains de nos soldats envoyés à Hong Kong n'étaient-ils pas suffisamment entraînés? La réponse à cette question doit encore être « oui ». Quelques-uns des soldats, un très petit nombre proportionnellement à l'ensemble, n'étaient pas entraînés. Il y avait 140 hommes sur environ 2 000 qui n'avaient pas subi un entraînement complet.

Il faut déclarer franchement qu'il y avait au Canada des hommes entraînés qui auraient pu être envoyés. Mais tout se fit rapidement, et c'est la hâte qui fit passer des soldats insuffisamment entraînés avec les autres. Mais il n'y eut aucune tentative délibérée de faire partir des hommes non entraînés. Ce fut par inadvertance. Pour tout dire, il semble que quelqu'un ait commis une erreur...

- Les troupes envoyées à Hong Kong avaient-elles tout l'équipement suffisant?
« La réponse, c'est que le transport n'est pas arrivé à temps. Il faut se rappeler que les navires transportant du matériel sont ordinairement plus lents que les navires qui portent des troupes. Avant que le navire transportant le matériel mécanisé puisse atteindre Hong Kong, la situation causée par les Japonais obligea à détourner le bateau sur Manille. De fait, il ne put jamais atteindre Hong Kong ».

« Il est plus facile d'être sage après les événements. Mais lorsque ces soldats sont partis pour Hong Kong, personne ne prévoyait que nous serions en guerre avec le Japon au début de décembre. Bon nombre de gens pensaient que ces deux bataillons canadiens resteraient à Hong Kong, peut-être durant des années, sans combattre. La tricherie du Japon, qui déclara la guerre alors que ses envoyés discutaient la paix à Washington, a indubitablement surpris le conti-

nant nord-américain qui ne s'y attendait pas. »

Au début de 1942, une commission royale d'enquête, présidée par le juge Lyman Duff, juge en chef de la Cour suprême du Canada, fut formée pour enquêter sur l'envoi de troupes canadiennes à Hong Kong. Le rapport révéla qu'environ 138 à 148 soldats du contingent n'avaient pas subi le minimum d'entraînement requis de 16 semaines. De plus, il confirma que l'équipement destiné aux troupes canadiennes n'était jamais arrivé à Hong Kong.

Les Royal Rifles of Canada furent le premier bataillon canadien à se battre contre l'ennemi au cours de la Deuxième Guerre mondiale, à la suite de l'attaque des Japonais sur Pearl Harbor suivie simultanément d'une attaque aérienne sur Hong Kong. Et contrairement à la croyance générale, cet ennemi n'était pas constitué d'Allemands, mais bien de Japonais qui débarquèrent à Hong Kong dans la nuit du 18 décembre 1941 et rencontrèrent alors des éléments des Royal Rifles, les premiers à faire feu sur l'ennemi et à en affronter le feu directement, autrement que par bombardement.



Soldats japonais défilant à Hong Kong

À la tombée de la nuit le 19 décembre, les hommes de ce régiment québécois étaient déjà épuisés. Privés de repas chauds depuis plusieurs jours, ils dormaient dans les trous de tirailleurs quand ils le pouvaient, puisqu'ils devaient combattre sans relâche. Pourtant, au cours des trois jours suivants, ces soldats de chez nous tentèrent vaillamment d'avancer vers le Nord à travers un relief rude et accidenté pour rejoindre leurs camarades des Winnipeg Grenadiers, dont ils étaient coupés ou pour déloger les Japonais des hauteurs.

Effectivement, les hommes des Royal Rifles of Canada réussirent à déloger l'ennemi d'une zone près de la baie Repulse. Cependant, ils ne purent chasser les Japonais de leurs positions dans les collines avoisinantes et durent se replier. Une compagnie fut laissée sur place pour occuper la zone et, le 21 décembre, elle tenta de nouveau de pénétrer la ligne ennemie. Malgré l'opposition violente de l'ennemi, les soldats québécois réussirent à déloger les Japonais de certaines de leurs positions et à détruire un groupe de soldats nippons.

Une fois de plus, malheureusement, l'attaque ne put être poursuivie. Les compagnies avaient dû se séparer et n'avaient plus de munitions pour les mortiers de huit centimètres. Et après le 21 décembre, aucune tentative ne fut faite pour avancer vers le nord, car les troupes étaient décimées et épuisées, et les Japonais, qui avaient obtenu des renforts, attaquaient sans interruption.

Le 22 décembre, à midi, les Japonais se sont emparés de la colline dite du « Pain de sucre », mais des volontaires des Royal Rifles reprirent la position avant la nuit. Toutefois une autre compagnie fut délogée de la Butte Stanley. Le 23 décembre au soir, on ordonna aux troupes canadiennes de se replier au fort Stanley, pour tenter de se reposer. Bien qu'épuisés, les hommes furent bientôt rappelés au combat et célébrèrent Noël en retournant au front. Ils tentèrent une contre-attaque pour regagner le terrain perdu le soir précédent, y réussirent mais après de lourdes pertes.

Au moment où une autre compagnie avançait sous le feu de l'ennemi, une voiture portant pavillon blanc arriva et annonça que le gouverneur avait cédé la colonie. Le major général Maltby avait prévenu, un peu passé 15 heures, qu'il était inutile de poursuivre la lutte. On hissa le drapeau blanc et après 17 jours et demi de combat, la bataille de Hong Kong se termina.

Ceux des Royal Rifles of Canada qui étaient encore vivants furent faits prisonniers. Il s'agissait du premier groupe de soldats québécois à tomber ainsi entre les mains de l'ennemi durant la Deuxième Guerre mondiale.

En tout, 550 des 1 975 Canadiens qui étaient partis de Vancouver en octobre 1941 à destination de Hong Kong ne revinrent jamais et la majorité des autres revint, à la fin de 1945, après quatre ans de captivité, bien mal en point.

Le 24 décembre 1941, les autorités du district militaire de Québec, d'où venaient les Royal Rifles of Canada, en publiant une liste partielle des membres du régiment alors à Hong Kong, avaient déclaré que parmi les défenseurs de Hong Kong, environ 175 étaient d'origine canadienne-française.

Quelques Français se sont aussi battus à leurs côtés.

Les premiers Français Libres de Hong Kong

Par Daniel Laurent

Dès le 20 juin 1940, le Consul général de France à Hong Kong, Louis Reynaud, en avise Londres : la communauté française du territoire refuse l'armistice et la paix séparée.

Le Comité de la France Libre est constitué le 19 septembre 1940 et, en 1941, sur les 120 membres de la communauté française, 40 adhèrent au Comité. Tous, en décembre 1941, prennent part à la défense de Hong Kong, comme volontaires dans des unités combattantes ou dans la défense passive et trois y laisseront la vie. Neuf Français libres sont prisonniers de guerre. Plusieurs décéderont en captivité, dont Paul de Roux, directeur de la Banque de l'Indochine.

Une tombe, inaugurée en 1948 au cimetière militaire de Stanley, rappelle le sacrifice des Français Libres de Hong Kong :



- « Lieutenant Frédéric Marie Jocosta, né le 12 juin 1908, engagé volontaire le 8 décembre 1941, tué à North Point le 19 décembre 1941 » :

Officier de liaison et chef du service de renseignement de la France Libre à Singapour, Frédéric Jocosta est de passage à Hong Kong en octobre 1941. Il rejoint le Corps des Volontaires dès le premier jour de l'invasion japonaise, lancée le lendemain de l'attaque de Pearl Harbour. Frédéric Jocosta est tué dans les combats des premières semaines, sur l'un des points d'appui britanniques de la défense de l'île de Hong Kong.

- « Soldat Armand Delcourt, A.S.C. né à Tournai le 4 mai 1899, engagé volontaire en juillet 1940, tué à Repulse Bay le 21 décembre 1941 » :



Pierre tombale du brigadier J.K. Lawson, tué à Hong Kong le 19 décembre 1941.

Les archives précisent que «Monsieur Armand Delcourt, d'origine française mais belge de nationalité a trouvé la mort à Hong Kong dans des conditions particulièrement dramatiques ». Le soldat Delcourt est en effet grièvement blessé de deux coups de baïonnette à l'abdomen le 21 décembre. Deux jours plus tard, alors qu'il cherche un poste de secours pour se faire soigner, il est capturé par des soldats japonais à Repulse Bay, en même temps qu'une dizaine de soldats britanniques. Tous sont exécutés une demi-heure après leur capture d'une balle dans la nuque. Le consul de France, dans un mémoire de proposition pour décoration à titre posthume en date du 23 février 1947, précise au sujet d'Armand Delcourt : «faisant partie lui aussi malgré sa nationalité du mouvement de la France Libre et à ce titre s'était engagé dans le Corps des Volontaires».

- « *Canonier Pierre Mathieu*, 2nd BTY, né à Marseille le 5 juillet 1911, engagé volontaire en juillet 1940, décédé à Sham Shui Po le 27 août 1943 »:

Agent de la compagnie Optorg de Hong Kong, Pierre Mathieu rejoint la France Libre en 1941 et devient secrétaire de la section de Hong Kong. Incorporé dans le Corps des Volontaires, affecté à la Deuxième Batterie d'artillerie, il est fait prisonnier le 25 décembre 1941, dernier jour des combats, et se trouve interné à North Point puis à Stanley. C'est dans ce dernier camp, Sham Shui Po, qu'il meurt « électrocuté sur les fils de fer barbelés ».

- « *Captain J.B.E.R. Egal*, H.K.V.D.C., né à Montclar d'Agenais le 6 mars 1892, décédé le 29 décembre 1947 à Hong Kong »:

René Egal est l'ancien responsable de la France Libre à Shanghai et se trouve en transit à Hong Kong à l'ouverture des hostilités. Il rejoint le Corps des Volontaires de Hong Kong, comme capitaine, et fait partie du détachement chargé de la protection de l'usine électrique de l'île de Hong Kong. René Egal est fait prisonnier dans les premiers jours des combats et est interné au camp des officiers de Sam Shui Ho, à Kowloon. Un officier britannique, échappé de ce camp en 1944, fournit alors des nouvelles sur René Egal pendant sa période de captivité. En juillet 1944, Egal est « en bonne santé et a conservé un excellent moral. [...] Il est assez convenablement traité et peut se procurer des vivres de l'extérieur. Il lui est permis de correspondre avec sa femme qui est professeur au collège municipal français de Shanghai ». Libéré en 1945, René Egal reste à Hong Kong et ses années de captivité semblent l'avoir affaibli. Il décède en 1947 à l'âge de 54 ans.

- « *Henri Belle*, décédé à Narume, près de Nagoya le 3 novembre 1944 » :

Marin de la marine marchande, Henri Belle est en transit à Hong Kong lors de l'invasion japonaise, alors qu'il s'est porté volontaire pour rejoindre la France Libre. Il s'engage

alors lui aussi dans le Corps des Volontaires et est fait prisonnier à l'issue des combats. Comme d'autres prisonniers occidentaux, Henri Belle est transféré vers un camp d'internement au Japon où il décède en 1944, sans que les causes du décès soient connues.

- « *Paul de Roux*, victime de la Kempetai, décédé à Hong Kong le 19 février 1944 » :

Directeur de la Banque d'Indochine à Hong Kong, Paul de Roux prend part à la résistance contre les forces d'occupation japonaises. Arrêté et torturé par la police secrète japonaise, la Kempetai, il meurt le 19 février 1944. L'acte de décès dressé auprès des autorités britanniques le 13 avril 1950, sur témoignage de « M. Kwok Chan, compadore de la Banque de l'Indochine », mentionne « Unknown » pour la cause de la mort, indication « inconnue » reprise dans la transcription de cet acte de décès, inscrite au Consulat de France le 17 avril 1950.

Sources

Archives du ministère des Affaires étrangères, Paris, fonds Londres ; Archives du Consulat général de France à Hong Kong ; Evan Stewart, Hong Kong Volunteers in Battle, Ye Olde Printerie, Hong Kong, 1953.

Par
Daniel
Laurent

Les compromissions du Royaume de Siam

Le Royaume de Siam, qui ne devint la Thaïlande qu'à partir de 1939, eut pendant la Seconde Guerre Mondiale une attitude compromettante, s'alliant à l'Empire Japonais. Le principal acteur en fut Plaek Khittasangkha, né dans une famille de fermiers d'ascendance chinoise et thaïlandaise. Il étudia dans divers temples-écoles, puis entra à l'Académie militaire royale de Chulachomklao et intégra le corps d'artillerie en 1914. Après des études supérieures en France, le titre nobiliaire honorifique de Luang Pibulsonggram lui fut décerné par le roi Prajadhipok en 1928. Il adopta plus tard Pibulsonggram comme nom de famille.



Plaek Khittasangkha

Révolution de 1932

Devenu lieutenant – colonel, il fit partie des chefs de l'aile militaire du « Parti du peuple », qui organisa le coup d'État de 1932, aboutissant au renversement sans effusion de sang de la monarchie absolue en Thaïlande.

Pibulsonggram assit sa popularité en écrasant l'année suivante la révolte monarchiste menée par le prince Borowadet. Le roi Prajadhipok (Rama VII), bien que n'ayant pas de lien avec la

rébellion, se trouva politiquement en porte-à-faux, et finit par abdiquer le 2 mars 1935. Le nouveau roi, Ananda Mahidol (Rama VIII), était encore un enfant et suivait sa scolarité en Suisse.

Premier ministre

En 1938, Pibulsonggram remplaça Phraya Phahol en tant que premier ministre, et consolida sa position en nommant plusieurs membres de factions militaires à des postes gouvernementaux importants.

Il fit arrêter 40 opposants politiques, monarchistes comme démocrates, en 1939. Après une parodie de procès, 18 d'entre eux furent exécutés.

Pibulsonggram mit sur pied un régime inspiré du fascisme européen, basé sur une propagande ultranationaliste. Avec l'aide de son ministre de la propagande Luang Wichitwathakan, il diffusa dès 1939 son propre culte de la personnalité. Les portraits de Pibulsonggram étaient présents partout, tandis que ceux de l'ancien roi Prajadhipok étaient interdits, et que la presse et la radio de Thaïlande diffusaient en boucle des propos et slogans du premier ministre.

La propagande du régime visait à « élever l'esprit national et la moralité de la nation ». Le gouvernement imposa comme langue nationale la langue parlée à Bangkok, par

opposition aux dialectes locaux. La population fut incitée à adopter le vêtement occidental.

En 1939, Pibulsonggram changea le nom de pays qui, de Siam, devient Prathet Thai (« pays des Libres ») ou Thaïlande. En 1941, le 1^{er} janvier fut adopté comme jour officiel de la nouvelle année, en lieu et place du 1^{er} avril traditionnel.



En visite au QG
de l'armée thaïlandaise

Le régime adopta également une position nationaliste en matière économique, en menant une politique de quotas visant à réduire la place des produits chinois en Thaïlande, et à favoriser les produits locaux. Dans un discours de 1938, Luang Wichitwathakan compara les Chinois du Siam aux Juifs d'Allemagne.

Le 5 août 1941, la Thaïlande reconnut le Mandchoukouo, dans le cadre de son rapprochement avec l'Empire Shōwa.

Attaque de l'Indochine française

En septembre 1940, le gouvernement de Pibulsonggram constata que les Japonais avaient pu sans grandes difficultés envahir l'Indochine française. La Thaïlande attaqua à son tour l'Indochine en octobre 1940 et, en mai 1941, obtint l'annexion de quelques provinces. L'Empire du Japon, soucieux de se ménager un allié en Extrême-Orient, se posa en médiateur entre la France et la Thaïlande.

Alliance avec le Japon

Pibulsonggram fit aux Japonais la promesse orale de leur laisser le passage sur le sol Thaïlandais lors de leur invasion de la Malaisie britannique. D'abord fortement pro-Japonais, le régime thaïlandais s'inquiéta ensuite des conséquences que pourrait avoir le déclenchement du conflit sur l'intégrité territoriale de la Thaïlande, qui ne pourrait avoir aucun allié du fait des rapports diplomatiques désastreux avec les pouvoirs occidentaux dans le secteur.



Réunion du "Parti du Sang"

Il n'en demeure pas moins qu'un parti fasciste thaïlandais, le « Parti du Sang » connu à l'époque un certain succès avec le soutien de Pibulsonggram.

En décembre 1941, la Thaïlande, hésitante, n'avait toujours pas répondu officiellement aux demandes des Japonais, qui réclamaient le passage sur son territoire pour envahir la Malaisie. Le 8 décembre, les Japonais décidèrent de passer outre et pénétrèrent sur le sol thaïlandais. Des heurts se produisirent entre les troupes thaïlandaises et japonaises, avant que Pibulsonggram ne décrète le cessez-le-feu général. Mais constatant l'avance foudroyante des Japonais en Malaisie, le gouvernement thaïlandais oublia ses hésitations. Les troupes britanniques, qui tentaient de passer par le sol thaïlandais pour prendre les Japonais à revers, durent essuyer les tirs de la Police Royale Thaïlandaise et rebroussèrent chemin. Le 21 décembre, un traité fut signé avec le Japon. Pibulsonggram chassa du gouvernement les ministres opposés à l'alliance.

Le Royaume complice de crimes de guerre

Les troupes japonaises furent autorisées à stationner en Thaïlande, et à y créer des camps pour y parquer des prisonniers Alliés.

Ces prisonniers devinrent en fait des travailleurs esclaves durant la construction de la voie ferrée devant relier Bangkok à la Birmanie, via le pont de la rivière Kwai et la vallée de la mort où périrent environ 16 000 prisonniers alliés et environ 50 000 asiatiques qui avaient le malheur de ne pas être considérés comme des « vrais Thaïs ».

Le Seri Thai

Une opposition se fit néanmoins jour face à la politique de Plaek Pibulsonggram. Seni Pramoj, ambassadeur de la Thaïlande aux États-Unis, refusa de remettre la déclaration de guerre, et fonda à Washington les Forces Thaïlandaises



Cimetière militaire de Kanchanaburi

Libres, (Khabuankarn Seri Thai) soutenu par Ramphaiphanni, veuve de l'ancien roi, qui militait dans le même sens au Royaume-Uni. Le régent Pridi Banomyong anima secrètement des mouvements anti-japonais.



Officiers Seri Thai, Chicago, 1943

Les officiers sont principalement formés aux États-Unis par l'OSS. De fait, la résistance armée thaïlandaise souffrira de la rivalité politique entre Américains et Britanniques, ces derniers ayant intégré des Thaïlandais dans leur Force 136. En effet, les Américains suspectent les Britanniques,

au travers de leurs clauses de capitulation très sévères, de vouloir imposer un statut de type colonial à la Thaïlande d'après guerre.

Le Docteur Puey Ungpakorn (1916-1999, MBE) est le chef du courant pro-britannique des étudiants thaïs libres. Commandant à titre temporaire (General List) dans l'armée britannique (Force 136), il est promu Membre de l'Ordre de l'Empire britannique (MBE) à titre militaire le 29 août 1946.

Après la guerre, économiste renommé, il est directeur de la Banque de Thaïlande de 1959 à 1971. Recteur de l'université Thammasat de Bangkok, il trouve refuge en Angleterre en 1976 à la suite d'un coup d'État de droite.

Le Prince Subha Chin Svasti Svastivat (OBE) appartient aussi au courant pro-britannique. Ancien officier de l'ar-

mée thaïlandaise, il accompagne la famille royale qui s'exile en Angleterre en 1935, sa sœur étant la femme du roi de Thaïlande. Après une formation complémentaire à l'Académie militaire royale de Woolwich, il est nommé sous-lieutenant de la General List (officier sans spécialité) le 28 décembre 1942.

Chargé dans un premier temps de fonctions administratives, il se porte volontaire pour opérer dans son pays quand Anthony Eden autorise l'envoi de volontaires thaïs. Lieutenant-colonel à titre temporaire à la fin de la guerre, il est nommé Officier de l'Empire Britannique (OBE) à titre militaire le 29 août 1946.



Tokyo, avril 42, officiels thaïlandais et le premier ministre japonais Hideki Tojo



Fraternisations

Sources

Le Chemin de fer de la mort,
Smitjint, compte d'auteur, Bangkok, 2004
Thailand and the Second World War,
P. Klykoom, Klemen L., Akira Takizawa, et Nowfel Leulliot.
Compte d'auteur, Bangkok, 2006

Crédit photographique

P. Klykoom (Noir et blanc) et Daniel Laurent (couleur)

La chute

L'économie de la Thaïlande souffrit fortement de sa participation au conflit mondial. En tant qu'allié du Japon, le pays subit des bombardements.

En août 1944, alors que la situation militaire du Japon s'aggravait de jour en jour, Pibulsonggram se trouva mis en minorité par l'Assemblée Nationale, qui rejeta notamment son projet ruineux de déplacer la capitale de Bangkok vers Phetchabun. Ayant également perdu le soutien d'une partie de l'armée, Pibulsonggram dut démissionner et fut remplacé comme premier ministre par Khuang Abhaiwongse qui maintint en apparence l'alliance avec le Japon, tout en liant contact avec les mouvements anti-japonais.

À la fin de la guerre, Pibulsonggram fut arrêté par les Alliés et inculpé de crimes de guerre. Il fut finalement acquitté sous la pression populaire, une majorité de thaïlandais considérant qu'il n'avait fait que servir les intérêts du pays et son indépendance.



Un Vickers de l'armée thaïlandaise, 1941

Des cicatrices qui me restent de mon enfance

Traduit du japonais par Chantal Nakata

Par
Keiko
Oshima

Je suis née en 1937 (l'an 12 de l'ère Showa) au moment du commencement de la guerre entre le Japon et la Chine. Quand la guerre du Pacifique a commencé, je vivais à Urayasu, le chef-lieu de la Préfecture de Saitama. Suite aux bombardements de Tokyo en mars 1945 (l'an 20 de l'ère Showa), la sécurité aux alentours de Tokyo était devenue douteuse donc ma famille et moi sommes allés habiter chez mes grands-parents maternels à Kumagawa, une ville voisine située aussi dans la Préfecture de Saitama.

La maison de mes grands-parents était un hôpital et nous y vivions dans les chambres inoccupées avec mon arrière-grand-mère, mes grands-parents, mon oncle, ma tante et aussi d'autres personnes qui avaient été évacuées. Mon oncle était élève officier de la Marine. Il était élégant dans son uniforme blanc quand il rentrait de temps en temps à la maison. Il faisait l'admiration de mon frère aîné et d'autres garçons. Ma tante était étudiante et travaillait comme « travail obligatoire » dans une usine localisée à Kumagawa. Cette usine fabriquait des pièces pour les avions. A l'époque, j'étais à l'école primaire en deuxième année. Cette école s'appelait « Fukiage » et quand j'y suis allée pour la première fois après avoir changé d'école, j'ai entendu dans une classe une chanson qui disait que le père et la mère devaient enseigner à leurs enfants qu'il fallait mourir pour l'Empereur. Ces paroles résonnent encore aujourd'hui à mes oreilles. A l'âge de sept ans, je ne comprenais pas la signification de la guerre, même si dans l'esprit des enfants, leurs parents leur disaient de « mourir » cela me semblait très étrange, je ne pouvais comprendre et cela me rendait perplexe. Maintenant je l'analyse et je comprends que c'était l'éducation japonaise qui développait la conscience du sacrifice. Sa propre vie pour le pays dès l'âge de l'école primaire.

A la campagne, il y avait une pénurie de nourriture pour les « évacués ». Ma famille a coupé les cèdres qui se trouvaient sur le flanc de la montagne derrière notre maison afin de pouvoir cultiver la terre. Nous y avons planté des graines de soja, des légumes évidemment et même du sésame. Les fermiers préféraient faire du troc. Ma mère a troqué ses vêtements contre des potirons pour notre nourriture de base. Dans la maison de mon grand-père, on gardait un lapin, j'allais ramasser du mouron que le lapin adorait et j'avais l'habitude d'observer ce lapin si mignon mais un jour le lapin a disparu et est devenu la nourriture pour un souper. Je n'ai aucun souvenir que j'en ai mangé. Probablement, je n'en ai pas mangé car c'était si triste pour le lapin.

Dans la nuit du 14 août 1945, après notre déménagement, la sirène a retenti. C'était assez rare. J'ai en vitesse pris mon sac à dos déjà prêt à côté de mon oreiller et j'ai couru vers l'abri anti-aérien qui se trouvait derrière un talus. Mon père n'était pas encore rentré à la maison de son bureau à Tokyo. Les hommes et ma mère tout d'abord voulaient voir la situation à l'extérieur dès lors les personnes âgées et les enfants sont entrés dans

l'abri. Au moment où l'on a entendu le bruit des bombes tomber des B29 et le bruit des explosions, l'intérieur de l'abri est devenu comme une mer de feu. Mon frère en est sorti immédiatement et n'a pas été blessé et m'a dit après : « Je suis désolé de ne pas t'avoir emmenée dehors, désolé. » Il s'est excusé mais je ne pouvais comprendre ce qui s'était passé. Je suis restée un moment dans l'incendie et enfin ai pu trouver la sortie et me suis échappée. Plus tard, j'ai entendu dire que c'était le feu d'une bombe qui avait explosé entre deux grosses branches situées près du tronc d'un grand arbre du talus et que le feu était entré par la porte de l'abri anti-aérien. S'il avait heurté directement l'abri, tout le monde aurait perdu la vie. Nous avons eu de la chance bien qu'une femme qui a pu s'échapper de l'abri ait été gravement brûlée et qu'un bébé soit mort. Mon visage, mes mains et mes pieds n'étant pas protégés par mes vêtements ont été brûlés. Il me semblait qu'il y avait quelque chose sur ma cheville qui y collait et qui y brûlait. Ma peau était devenue noire, ma main gauche avait des ampoules et une partie de la peau était pelée. On m'a mis une crème blanche sur le visage excepté mes yeux, mon nez et ma bouche.

Au milieu de l'été il fait très chaud et je me souviens que je pleurais de douleur sous une moustiquaire qui avait été installée afin d'empêcher les mouches d'aller sur mes blessures. Je pense que c'est au-delà de notre imagination les souffrances qu'ont endurées les victimes de la bombe atomique. Heureusement, j'ai pu recevoir immédiatement des soins de mon grand-père et également des médicaments appropriés. Mes problèmes ne sont pas devenus sérieux mais les cicatrices de mes brûlures encore de nos jours ne sont pas disparues. Ce jour-là, la ville de Kumagaya est devenue un « terrain brûlé » et j'ai entendu de ma tante que cela pourrait être la dernière attaque aérienne sur le Japon parce que le jour suivant, le 15 août 1945, la Guerre du Pacifique était terminée.

Chaque année au mois d'août, je me rappelle l'abri anti-aérien brûlé de couleur rouge associé à la chaleur de l'été, mes cicatrices d'il y a 65 ans, la douleur de mes brûlures et ma peau noire et cloquée.

Les stigmates de la guerre ne disparaissent jamais et ce jusqu'à la fin de vos jours. Maintenant, je participe activement à la protection des Droits Humains. Les Droits Humains signifient : « Pour tous les peuples, la vie et la liberté sont protégées. Chaque personne a le droit de trouver son bonheur, de vivre humainement et chacun possède ce droit à la naissance. » La guerre prive de la vie, de la liberté et du bonheur les peuples et c'est le pire des cas de la violation des droits humains. Si la société n'est pas pacifique, les gens ne peuvent vivre heureux. Les cicatrices de mon enfance n'ont pas disparu et c'est l'origine de mon activité, la protection des droits humains.

Par
Paul-Yanic
Laquerre

Le heitai de l'Armée Impériale Japonaise, porte-étendard de la terreur en Extrême-Orient

Extraits d'un article publié dans la revue 2^{ème} Guerre Mondiale thématique n° 18.

À l'été 1942, la Sphère de prospérité de la Grande Asie Orientale s'étend de la Mandchourie à l'île de Java. Ayant tout d'abord submergé la partie orientale de la Chine, le tsunami nippon a déferlé sur l'Asie du Sud-Est et englouti en six mois la quasi-totalité des colonies occidentales. Son passage n'amène que désolations. Contrairement à ses ancêtres des ères Meiji et Taishō, qui s'étaient illustrés par leur magnanimité, le soldat de l'ère Shōwa laisse en effet sa marque à coup de baïonnette. Afin de justifier l'expansion de l'empire dans son « espace vital », les penseurs du régime ont ainsi réactualisé à leur façon la doctrine du *hakkō ichi'u* qui consacre le droit divin de l'empereur Shōwa (Hirohito) à unifier les « huit coins du monde sous un seul toit » et à établir un « nouvel ordre en Asie orientale ».

« Une justification de la politique raciste appliquée par la Nation des dieux »

« Considérer ceux qui sont par essence inégaux comme s'ils étaient égaux est en soi inéquitable. Traiter ceux qui sont inégaux inégalement est accomplir l'égalité ».

Yamato Minzoku o Chūkaku to suru Sekai Seisaku no Kentō (Une Étude Préparatoire en Vue d'une Politique Globale avec la Race Yamato pour Noyau), Centre de Recherche sur les Problèmes de Population du Ministère de la Santé, du Travail et du Bien-être, 1943.

Une famille adoptive vouée au sacrifice

Pour mener à bien dès 1937 sa « guerre sainte » (*seisen*) contre la Chine et appeler chaque famille nipponne à fournir à la nation un guerrier qui l'aidera à accomplir sa destinée, le régime Shōwa peut compter sur un système de conscription (*chohei seido*) implanté depuis 1873. De 1931 à 1936, l'armée impériale compte 17 divisions, ce nombre augmente à 24 en 1937, à 34 en 1938, à 51 en 1941 et à 107 en 1945, indépendamment de la modification de la taille des unités à compter de 1944. Pour ce qui est de l'effectif, l'armée comprend 300 000 individus en 1936, 1,7 millions en 1942, et jusqu'à 5 millions en janvier 1945.

« Les premières instructions au soldat Shōwa »

« Le champ de bataille est l'endroit où l'Armée impériale, obéissant au Commandement impérial,

La rédaction d'Histomag'44 désire avertir nos lecteurs que cet article contient des descriptions de violences parfois à la limite du supportable. Nous en déconseillons la lecture aux moins de 15 ans et aux personnes sensibles.

démontre sa vraie nature, conquérant lorsqu'elle attaque, remportant la victoire lorsqu'elle engage le combat, afin de mener la Voie impériale (*Kōdō*) aussi loin que possible, de façon à ce que l'ennemi contemple avec admiration les augustes vertus

de Sa Majesté. (...) En défense, gardez toujours votre esprit d'attaque et maintenez votre liberté d'action; ne cédez jamais une position mais mourez plutôt sur place ».

Senjinkun (Code d'instructions pour le champ de bataille). Ministère de la Guerre, janvier 1941.



Élaborée lors de la restauration Meiji, l'armée impériale se divise en trois branches. La *Heika*, inclut l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, le génie, l'aviation et le service de transport pendant que la *Kabuku* regroupe les services administratifs et que la *Kempeitai* se charge de la police.

La vie au sein de l'armée se veut la continuité de la vie sociale. Le *Gunjin Chokuyū* (Édit impérial de 1882), qui gouverne la conduite du heitai (soldat), constitue le prolongement du *Kyōiku ni Kansuru Chokugo* (Édit impérial sur l'Éducation) et l'unité devient une famille élargie, avec le commandant pour père adoptif et les vétérans comme grands frères. Comme le devoir du père et de l'aîné est de punir le fils ou le cadet lorsqu'il est dans l'erreur, il appartient au commandant ou à l'ancien de châtier les fautes de

la recrue. Les brimades et les punitions physiques, souvent d'une rare violence, sont donc monnaie courante. La maladie est quant à elle considérée comme une faute personnelle et comme le veut l'adage : « Les malades n'ont pas besoin de nourriture; s'ils ne peuvent travailler ou combattre, ils ne devraient pas manger. »

« Le credo de la supériorité nippone expliqué par un des professeurs de l'empereur Shōwa »

«Le fondateur de notre maison impériale et les ancêtres de l'empereur sont ceux qui, au sein de cette nation, ont accumulé l'énergie durant cette longue période de temps. Ils étaient révéérés comme des dieux par le passé et, parce qu'il existe une lignée continue de descendance jusqu'à nos jours, du point de vue du principe de la conservation de l'énergie, nous pouvons conclure qu'au Japon, ce sont certainement eux qui possèdent le plus d'énergie. Considérant le monde entier, personne n'a accumulé de façon continue de l'énergie sur une aussi longue période de temps. (...) Nous pouvons en déduire par les principes de la physique qu'aucune autre nation n'a accumulé plus de puissance. (...) Si cette énergie continue à s'accumuler à compter de maintenant, nous pouvons anticiper que cette puissance s'étendra de plus en plus à travers le monde ».

Shigetake Sugiura, chimiste et professeur d'éthique.

Essentiellement axée sur l'offensive, la formation du *heitai* dure au minimum un an. Dès son arrivée, la recrue est initiée aux rudiments du tir au fusil et du combat à la baïonnette, tenus en haute estime par les autorités et jugés propres à mettre en valeur les « qualités viriles » de la race Yamato en engagement rapproché. L'entraînement individuel durant quatre mois, le conscrit est ensuite incorporé successivement à une escouade et une compagnie où il subit jusqu'à juillet un entraînement basé sur l'endurance physique. Ces unités d'entraînement, composées de troupiers originaires de la même région, sont généralement conservées sur le front, accentuant le lien familial entre les hommes.

Un exercice typique se déroule de nuit, de 21h00 à 7h00, au cours duquel un peloton doit parcourir une quarantaine de kilomètres sous la pluie et en terrain accidenté. En fait, le quart du temps dévolu à l'entraînement a lieu la nuit, moment jugé le plus propice par l'état-major pour surprendre l'ennemi et le vaincre en combat rapproché. Après un premier stage de six mois, la recrue peut être promue au rang de soldat de première classe (*ittohei*) et les derniers mois sont consacrés à l'entraînement au sein d'un bataillon puis d'un régiment, le tout culminant avec les grandes manoeuvres de novembre auxquelles assiste en personne l'empereur.

Si le simple fantassin est perçu comme le pendant de l'*ashigaru* de l'ère féodale, l'officier en est le *samurai*. Ce der-

nier provient principalement du programme de cinq ans de l'Académie militaire impériale. L'officier de réserve est quant à lui assigné au sein d'une unité pour un entraînement de six mois avant de suivre un programme de onze mois. Dans tous les cas, l'officier doit pratiquer le *kendō* et s'exercer au *shin guntō*, ce sabre inspiré des *tachi* de la période (1185-1332) et introduit dans l'armée impériale à compter de 1934.

« Une hiérarchie inspirée de l'Occident »

Les grades et unités correspondantes, avec leur équivalent occidental, sont les suivants :

Grade	Unité de commandement
<i>Gensui</i> (Maréchal)	Groupe d'armées
<i>Taishō</i> (Général)	Armée (<i>Gun</i>) ou Corps
<i>Chūjo</i> (Lieutenant-général)	Armée, Corps ou Division (<i>Shidan</i>)
<i>Shōshō</i> (Major-général)	Brigade (<i>Ryodan</i>)
<i>Taisa</i> (Colonel)	Régiment (<i>Rentai</i>)
<i>Chūsa</i> (Lieutenant-colonel)	Régiment (<i>Rentai</i>)
<i>Shōsha</i> (Major)	Bataillon (<i>Daitai</i>)
<i>Taii</i> (Capitaine)	Compagnie (<i>Chutai</i>)
<i>Chūi</i> (1 ^{er} lieutenant)	Peloton (<i>Shotai</i>)
<i>Shōi</i> (2 ^{ème} lieutenant)	Peloton (<i>Shotai</i>)
<i>Juni</i> (Sergent-major)	Régiment (<i>Rentai</i>)
<i>Socho</i> (Sergent-major)	Compagnie (<i>Chutai</i>)
<i>Gunsō</i> (Sergent)	Peloton (<i>Shotai</i>)
<i>Gochō</i> (Caporal)	Chef de section
<i>Heicho</i>	(Vice-caporal) (Troupe)
<i>Jōtohei</i> (Vétéran)	(Troupe)
<i>Ittohei</i> (Première classe)	(Troupe)
<i>Nitōhei</i> (Seconde classe)	(Troupe)

L'armement du fantassin Shōwa, en grande partie similaire à celui adopté dès le début du vingtième siècle, est certainement le plus désuet des grandes nations belligérantes, hormis celui de la Chine et de l'Italie. Deux raisons expliquent cet état de fait, d'une part la relative faiblesse de l'industrie impériale déjà mobilisée pleinement par la marine, mais surtout la conviction de l'état-major de l'armée que la valeur du guerrier nippon réside avant tout dans la puissance indomptable de la *seishin*, la force de caractère nippone. Pour nombre de généraux, un armement trop sophistiqué ne ferait que corrompre cette force naturelle léguée par les dieux et amènerait le *heitai* à devenir trop dépendant de la technologie.

L'équipement de l'infanterie est conçu pour les déplacements rapides. Pour tout soldat, la pièce la plus importante est le *sen'inbari*, une ceinture, le plus souvent blanche parsemée de points de couleur, tissée par les femmes de sa famille et censée lui accorder la protection des *kami*. À cet ar-

tefact porté sous les vêtements, s'ajoute un casque d'acier, un ceinturon avec une sacoche à munitions, une gourde, une gamelle avec ration de riz, de fèves ou de poisson séché, un sac à dos léger, une pelle à main, une baïonnette de 40 cm et une arme à feu marquée du chrysanthème impérial. Cette arme est le fusil *arisaka*, du nom du président de la commission chargée en 1905 de moderniser l'armement impérial.

Nom	Année	Calibre	Vélocité	Longueur	Poids	Capacité
Fusils						
Type 38	1905	6.5 mm	765m/s	128 cm	3,95 kg	5 car.
Type 44	1911	6.5 mm	685m/s	96 cm	3,30 kg	5 car.
Type 97	1937	6.5 mm	762m/s	128 cm	3,95 kg	5 car.
Type 99	1939	7.7 mm	730m/s	112 cm	3,70 kg	5 car.
Pistolets et revolvers						
Type 26	1893	9 mm	192m/s	23 cm	0,92 kg	6 car.
Type 14	1925	8 mm	290m/s	23 cm	0,90 kg	8 car.
Type 94	1934	8 mm	290m/s	18 cm	0,72 kg	6 car.
Mitrailleuses						
Type 11	1922	6.5 mm	730m/s	110 cm	10,2 kg	6 x 5 car.
Type 92	1932	7.7 mm	732m/s	115 cm	55,3 kg	30 car.
Type 96	1936	6.5 mm	735m/s	107 cm	9,06 kg	30 car.
Type 99	1939	7.7 mm	715m/s	118 cm	11,4 kg	30 car.
Nom	Année	Poids		Durée de décharge		
Lances-flammes (de 22 à 27 m de portée)						
Type 93	1933	26+4.5 Kg		10 à 12 sec.		
Type 100	1940	26+3.9 Kg		10 à 12 sec.		

Note : Les armes sont traditionnellement nommées selon l'année de règne de l'empereur correspondant à leur mise en service. Ainsi le pistolet « type 14 » est mis en fonction en 1925, à la quatorzième année du règne de l'empereur Taishō. Pour les armes de l'ère Shōwa, l'armée adopte plutôt la référence à la fondation mythique de l'empire par l'empereur Jimmu dont le 2600^{ème} anniversaire correspond à 1940.

Les carences de l'armement shōwa ne se révèlent prépondérantes qu'à long terme. À court terme, la faiblesse encore plus criante de l'équipement chinois permet aux troupes de pousser toujours plus loin leur conquête, en subissant peu de pertes. Ainsi, alors qu'elle extermine plus de 1 300 000 soldats chinois en huit ans, l'armée impériale ne compte environ que 480 000 morts au combat. Sur le front Pacifique, les combats rapprochés en zone tropicale favorisant les petites unités mobiles atténuent des carences qui se révèlent désastreuses dans des périmètres ouverts comme la frontière du Manshūkoku, où l'armée fait piètre figure contre les Soviétiques.

«Hommage au commandant suprême»

«En six ans depuis que le *Daihonei* a été installé au sein du palais impérial (*Kyūjo*), il n'y a pas eu de différence entre la nuit et le jour, et nous sommes plongés dans une admiration extrême en songeant que la révision des stratégies secrètes effectuée par Sa Majesté s'y prolonge parfois tard dans la nuit.

Nous tous, des officiers aux troupes sur les lignes de combat, en passant par les sujets du front domestique, sommes émus aux larmes par la grande considération (*omikokoro*) dont fait preuve Sa Majesté, et nous prions pour que dure son règne, pour la prospérité de la famille impériale ainsi que pour que l'esprit de l'empereur soit allégé par notre tentative d'obtenir la victoire complète dans la guerre de la Grande Asie Orientale.»

Texte accompagnant une photo de l'empereur et du haut commandement impérial, *Shashin shūhō*, #271, 12 mai 1943, p.4-5

Une structure collégiale

À la différence des unités de combat occidentales où le commandant, après avoir écouté les rapports de ses subordonnés, décide unilatéralement de la suite à y donner, l'unité impériale fonctionne de façon beaucoup plus collégiale. Ainsi, le commandant est bien sûr un intermédiaire entre le *Daihonei* (Quartier général impérial) et ses hommes, mais plus encore un arbitre, portant sur ses épaules la responsabilité spirituelle des succès ou des échecs de son unité.

L'exemple ultime se veut ici l'empereur Shōwa. Désigné comme « commandant suprême de l'Armée et de la Marine » par la Constitution, et de la sorte commandant du *Daihonei*, Hirohito préside les réunions de la conférence de liaison au *Kyūden*, le pavillon principal du palais impérial. Lors de ces réunions hebdomadaires, l'empereur ordonne rarement la marche à suivre, se contentant généralement de questionner ses chefs d'état-major et ses ministres en insistant sur l'importance de coordonner les actions de l'Armée et de la Marine. Plus arbitre que stratège, il cherche avant tout à obtenir le consensus entre ses officiers. À quelques reprises, le monarque initie lui-même des mouvements ou des attaques, par exemple lors des batailles de Bataan ou d'Okinawa, mais de façon générale, il se contente de cautionner la position de la majorité pour ensuite demander des comptes, exigeant le respect des échéanciers convenus au préalable, comme celui de la pacification de la Chine, ou encore en questionnant la pertinence d'un repli, comme à Saipan.

De la même façon, le commandant de l'unité impériale délègue généralement les tâches opérationnelles à son chef d'état-major alors que l'élaboration stratégique relève d'un officier senior, versé en la matière. À l'image de celles menées au *Kyūden*, les réunions de l'état-major prennent une

importance considérable, car le chef d'état-major attend des officiers qu'ils commentent et cautionnent tour à tour l'orientation à prendre. Une fois celle-ci choisie par consensus, elle sera approuvée par le commandant à moins qu'elle ne lui apparaisse déraisonnable.

On trouve une illustration parfaite de ce processus décisionnel lors de la défense d'Okinawa, où le *chūjo* Ushijima agit essentiellement comme arbitre, cherchant à répondre aux attentes du *Daihonei* et à aplanir les divergences de vue qui opposent souvent le chef d'état-major Chō au responsable des opérations Yahara.

De façon générale, les subordonnés sont non seulement consultés mais plus encore encouragés dans leurs initiatives personnelles si ces dernières sont en harmonie avec la *seishin*. Ainsi, un officier d'escadron qui lance un assaut

contre l'ennemi, en contravention des ordres de son supérieur, sera rarement réprimandé s'il survit à la manœuvre.

Priorité à la Chine

Une fois formées et équipées, les troupes *shōwa* sont déployées pour la quasi-totalité d'entre elles sur le front continental. Ainsi, en septembre 1943, en plein reflux causé par la poussée anglo-saxonne en Océanie, l'armée impériale n'a envoyé que 5 des ses 70 divisions dans les îles du Pacifique. Les 65 autres sont cantonnées au *Manshūkoku*, dans l'expectative d'une invasion soviétique, en Chine ou en Birmanie, avec une poignée dans la péninsule indochinoise et au Japon.

Jusqu'à 1944, les divisions d'infanterie (*saidan*), formées selon un concept modulaire, ont un effectif d'environ

Répartition des 51 divisions opérationnelles de l'armée impériale en janvier 1942

Unité d'occupation	Territoire de divisions (Shidan)	Nombre
1 Commandement général de défense (Bōei Soshireibu) – (QG Tokyo)	Japon	4
	Corée	2
<i>Armées territoriales (Hōmengun) :</i>		
2 Groupe d'armées de Chine (Shina hakengun) - (QG Nanjing)	Chine	22
Armée de Chine du nord	Chine septentrionale	3
1 ^{ère} armée	Chine septentrionale	3
11 ^{ème} armée	Chine centrale	6
12 ^{ème} armée	Chine septentrionale	2
13 ^{ème} armée	Chine orientale	3
23 ^{ème} armée	Chine méridionale, Hong Kong, Hainan	4
Armée de Mongolie		1
<i>Armées territoriales (Hōmengun) :</i>		
3 Groupe d'armées du Kantō (Kantōgun) – (QG Xijjing)	Manshūkoku	13
3 ^{ème} armée	Manshūkoku	2
4 ^{ème} armée	Manshūkoku	3
5 ^{ème} armée	Manshūkoku	2
6 ^{ème} armée	Manshūkoku	1
20 ^{ème} armée	Manshūkoku	2
Divisions indépendantes (excluant les unités de recherche bactériologiques)	Manshūkoku	3
<i>Principales armées territoriales (Hōmengun) :</i>		
4 Groupe d'armées méridional (Nanpōgun) – (QG Saigon)	Asie du sud-est, Taiwan, Océanie	10
14 ^{ème} armée	Philippines	2
15 ^{ème} armée	Birmanie et Thaïlande	2
16 ^{ème} armée	Indes néerlandaises	1
25 ^{ème} armée	Malaisie	3
Divisions indépendantes	Indochine	2

Division d'infanterie Shōwa de type A (de 1937 à 1944)

Effectifs :

29 408 hommes et 9 906 chevaux
 3 régiments d'infanterie de 5 687 fantassins
 1 régiment d'artillerie de 2 379 à 3 400 hommes et 1 400 chevaux
 1 régiment d'artillerie de taille moyenne de 951 individus
 1 régiment de reconnaissance de 730 individus ou 1 régiment de cavalerie de 950 hommes et 1 100 chevaux
 1 régiment de génie de 1 012 individus
 1 régiment de transport de 2 729 individus
 1 unité blindée de 717 soldats

Équipement :

10 000 fusils, 112 mitrailleuses lourdes, 405 mitrailleuses légères, 72 fusils anti-char, 475 lance-grenades de 50 mm, 40 canons anti-char de 37 mm, 12 obusiers de 150 mm, 24 canons de 105 mm, 25 canons de 75 mm, 36 canons de 70 mm, 48 chars moyens, 20 chars légers, 13 autos blindées.

Division d'infanterie Shōwa de type B (de 1941 à 1944)

Effectifs :

20 000 hommes et 7 500 chevaux
 3 régiments d'infanterie de 3 845 individus
 1 régiment d'artillerie de 2 480 hommes et 1 400 chevaux
 1 régiment de reconnaissance de 730 individus
 1 régiment de génie de 900 individus
 1 régiment de transport de 2 480 individus
 1 unité de chenillettes de 100 soldats (exceptionnellement)

À compter de 1944, la taille du type B diminue de 20 000 à 16 000 mais la formation demeure de type « triangulaire »

Équipement :

9 000 fusils, 112 mitrailleuses lourdes, 382 mitrailleuses légères, 340 lance-grenades de 50 mm, 22 canons anti-char de 37 mm, 48 canons de 75 mm, 18 canons de 70 mm, 7 autos blindées et, exceptionnellement, de 10 à 17 chenillettes.

Division d'infanterie Shōwa de type A ou B (de 1944 à 1945)

Effectifs :

16 000 hommes et 3 466 chevaux
 3 régiments d'infanterie de 2 850 fantassins
 1 régiment d'artillerie de 2 360 individus
 1 régiment de reconnaissance de 440 individus
 1 régiment de génie de 900 individus
 1 régiment de transport de 750 individus

Équipement :

6 867 fusils, 78 mitrailleuses lourdes, 273 mitrailleuses légères, 264 lance-grenades de 50 mm, 14 canons anti-char de 37 mm, 12 canons de 75 mm, 18 canons de 70 mm, 36 obusiers de 75 à 150 mm, 16 autos blindées.

29 400 hommes dans leur version continentale, telle que déployée en Chine et en Sibérie, ou de 20 000 dans leur version « allégée », déployée notamment sur le front Pacifique. En plus des régiments de fantassins (*heитай rentai*), elles disposent d'un régiment d'artillerie, d'un régiment de génie (*kohei rentai*), et d'un régiment de transport autonome (*schicho rentai*). La version continentale dispose en plus d'un régiment de cavalerie (*kihei rentai*), parfois remplacé par un régiment de reconnaissance semi-mécanisé. Un troisième type de division, constitué de deux brigades d'infanterie sans artillerie, et comportant 13 000 hommes et 2 600 chevaux, est employé sur le front chinois pour lutter contre la guérilla de résistance.

Aux divisions sont régulièrement adjointes des brigades indépendantes formées selon les besoins spécifiques d'une opération donnée. Leur effectif varie de 3 000 à 6 000 individus. Une brigade indépendante classique de 5 580 hommes est composée de 5 bataillons de 931 fantassins, une unité d'artillerie de 360 hommes, une compagnie de génie de 180 soldats et une compagnie de reconnaissance de 178 individus.

Les *heитай* les plus hardis sont invités à rejoindre la *Teishin Shudan*. Cette unité de parachutistes, déployée pour la première fois en 1942 pendant la bataille de Palembang, ainsi qu'à Koepang et Manado, joue un rôle notable à Sumatra, en Birmanie et aux Philippines. Elle comporte 700 hommes en 1942, puis atteint 5 575 membres en 1943 et environ 12 000 en 1944.

Le bataillon est quant à lui généralement commandé par un *Shōsha*, secondé par un *Taii*, responsable notamment des armes chimiques, fréquemment utilisées contre les Chinois. Un bataillon d'infanterie typique de 1 620 à 1 895 individus, est composé de quatre compagnies de fusiliers, d'une compagnie de mitrailleurs, d'une compagnie d'artillerie et d'une compagnie anti-char. Le bataillon « allégé » du front Pacifique, comprend de 1 100 à 1 281 individus, une artillerie réduite et est dépourvu de compagnie anti-char. À ces divisions de base sont généralement adjointes des sous-unités particulières comme des bataillons d'artillerie supplémentaires.

Toutes ces unités types sont toutefois repensées avec l'implantation du plan de mobilisation de 1944 qui vise à réformer la structure

Composition d'un bataillon d'infanterie Shōwa de type A

Quartier-général	3 officiers, 87 hommes
Train du bataillon	4 officiers, 191 individus
4 compagnies de fusiliers	6 officiers, 254 hommes (x 4)
QG	1 officier, 28 hommes (x 4)
Peloton de mitrailleurs	1 officier, 23 hommes (x 4)
Peloton de canoniers	1 officier, 23 hommes (x 4)
Peloton de munitions	16 hommes (x 4)
3 pelotons de fusiliers	
QG	1 officier, 1 soldat (x 12)
1 escadron de lance-grenade	15 hommes (x 12)
3 escadrons de fusiliers	13 hommes (x 3)
Compagnie de mitrailleurs	1 officier, 74 hommes
QG	1 officier, 14 hommes
4 sections	15 hommes (x 4)
Compagnie d'artillerie	1 officier, 29 hommes
QG	1 officier, 29 hommes
4 sections	15 individus (x 4)
1 section de munitions	30 individus
Compagnie anti-char	1 officier, 99 hommes
QG	1 officier, 9 hommes
4 sections	19 individus (x 4)
1 section de munitions	30 individus

Composition d'un bataillon d'infanterie Shōwa de type B

Quartier-général	3 officiers, 34 hommes
Train du bataillon	4 officiers, 106 individus
4 compagnies de fusiliers	4 officiers, 177 hommes (x 4)
QG	1 officier, 18 hommes (x 4)
3 pelotons de fusiliers	
QG	1 officier, 1 soldat (x 12)
1 escadron de lance-grenade	13 hommes (x 12)
3 escadrons de fusiliers	13 hommes (x 3)
Peloton de canoniers	1 officier, 54 hommes
Compagnie de mitrailleurs	4 officiers, 170 hommes
QG	1 officier, 13 hommes
3 pelotons de mitrailleurs	1 officier, 45 hommes (x 3)
1 peloton de munitions	22 hommes

des unités de combat pour tenir compte d'une stratégie de défense visant à économiser les effectifs, tout en couvrant le maximum de territoire possible. Cette réorganisation s'illustre notamment par une réduction générale de l'effectif de la division et une répartition de l'artillerie lourde au sein de chaque unité.

Dans les faits, cette réorganisation ne contribue en rien à augmenter la puissance de feu ou la mobilité des divisions. Elle ne fait que disperser les forces au lieu de les concentrer en des points stratégiques et ne règle évidemment pas le problème de la rivalité entre l'Armée et la Marine. En conséquence, l'état-major doit systématiquement recourir à des tactiques désespérées comme le *fukkaku* (guerre d'embuscade) qui n'ont pour effet que de prolonger la guerre.

Un noble guerrier

Alors qu'il devient apparent en février 1938 que « l'incident chinois » se prolongera bien au-delà des trois mois initialement prévus, le *Naikaku Jōhōbu*, l'organisme responsable de la coordination et de la dissémination de la propagande Shōwa (renommé *Naikaku Jōhōkyoku* en 1940) qui publie déjà une revue hebdomadaire de nouvelles (*Shūhō*), entreprend d'orienter de façon directe l'image de la guerre et du *heitai* par la publication de son propre magazine illustré, le *Shashin shūhō*.

Ce magazine, inspiré dans sa forme des publications du *Asahi* et du *Mainichi shimbun*, est alimenté par la multitude d'agences de presse gouvernementales et la division de l'information du *Daihōnei*, la *Daihōnei Hōdōbu*, qui délèguent des journalistes sur le front, ainsi que par un « peloton de crayons » regroupant des écrivains mobilisés pour la guerre, comme le célèbre Ashihei Hino. Il présente le *heitai* comme l'héritier des nobles vertus du *bushidō* et l'archétype du sujet nippon modèle. Déjà tenus par les directives sur la presse de ne pas publier de photos montrant des « atrocités », ou simplement défavorables aux forces militaires impériales, les médias privés, qui vantaient déjà les « exploits héroïques » des troupes, adoptent avec enthousiasme l'image du « noble guerrier » (*bushi*) voué à la « guerre sainte ».

Incarnant les plus hauts idéaux de la nation, le soldat Shōwa est donc non seulement montré comme un combattant viril et courageux, mais aussi comme un être de compassion (*nasake*). Fidèle protecteur de la Terre des dieux, le *bushi* est aussi plein de commisération envers l'ennemi. On le retrouve tour à tour dans des re-

portages où il accorde les derniers honneurs funéraires à ses compagnons d'armes (*sen'yū*) morts aux combats, joue avec des enfants chinois, serre dans ses bras des bébés abandonnés ou dépose des fleurs sur la tombe d'un soldat chinois inconnu.

« L'angoisse précédant le combat »

« Cela ne sert à rien de se rappeler que nous avons donné nos vies à notre patrie et que le fait que nous vivrions ou mourrions quand nous débarquerons (en Chine) n'a maintenant plus aucune conséquence. Personne ne peut renoncer facilement à sa vie. Nous ne sommes pas tout-puissants. Personne d'entre nous n'est un géant. Il n'y a aucune façon d'entraîner un homme à penser, sans peur, au dernier moment de sa vie. Chaque jour, le même sujet s'insinue dans nos conversations et nous savons, plus que jamais auparavant, que la réponse est cachée dans une boîte à surprise. »

Extrait de *Mugi to heitai* (Blé et soldat), chronique à succès écrite en 1938 par Ashihei Hino, officier (*Gochō*) de l'Armée impériale japonaise.

Avec l'expansion du front, suite au déclenchement de la guerre de la Grande Asie Orientale, l'ennemi change de visage. D'un être anonyme plutôt inférieur (*tekihei*) ou d'un bandit communiste (*hizoku*), il devient une bête démoniaque (*kichiku*, *akuma*), rendant de la sorte la lutte encore plus héroïque. Si le *bushi* de la propagande conserve sa compassion à l'égard des populations de la Sphère de coprosperité de la Grande Asie Orientale, il devient en plus le porteur flambeau de la libération contre l'oppression occidentale. Le slogan *uchiteshi yamamu* (« continuons le combat »), adopté en 1943 et inspiré des paroles attribué par le *Kojiki* à l'empereur Jimmu, symbolise parfaitement la mission du porteur du fusil au chrysanthème et de toute la nation derrière lui. À l'image des héros qui ont fondé la nation, les *bushi* de l'empereur Shōwa doivent établir la Sphère de coprosperité, mais cette fois dans l'intérêt de toutes les populations d'Extrême-Orient.

Dans ce combat sacré pour aider l'empereur à « réunir les huit coins du monde » (*hakkō ichi'u*), le plus noble des guerriers est bien sûr celui qui sacrifie sa vie pour la cause. Déjà glorifiées depuis les « Trois bombes humaines » de l'incident de Shanghai de 1932 et les « Neuf piliers de loyauté » de l'attaque de Pearl Harbor, les attaques suicides deviennent, avec le *gyokusai* (charge suicide) d'Attu, le destin ultime de tout soldat. Le *bushi* est dès lors présenté comme un suicidé en sursis qui aspire à mourir pour se transformer en « dieu-protecteur » (*gokokushin*).

« La torture, une pratique courante »

« Lors de l'interrogatoire des prisonniers la torture était une nécessité inévitable. Les tuer et les enterrer suivaient ensuite tout naturellement. Vous faites cela afin que personne ne découvre vos actions. J'ai pensé

de cette façon et j'ai agi ainsi car j'étais convaincu de la justesse de ce que je faisais. Nous accomplissions notre devoir tel qu'il nous était dicté par nos maîtres. Nous faisons cela au nom de notre nation; de par notre obligation filiale envers nos ancêtres. Sur le champ de bataille, nous n'avons jamais vraiment considéré les Chinois comme des humains. Lorsque vous êtes les vainqueurs, les perdants vous semblent vraiment minables. Nous en concluons que le peuple Yamato était la race supérieure. »

Shintarō Uno, officier vétéran (*Chūi*) de l'Armée Impériale.

Une traînée sanglante

Sur le champ de bataille, le *heitai* est emporté dans une course effrénée vers l'avant. Les délais impartis pour la réalisation de la Sphère de coprosperité de la Grande Asie Orientale ne lui permettent pas de s'encombrer de fardeaux inutiles comme des prisonniers à nourrir. Ces derniers sont exécutés par dizaines de milliers à Nanjing et Singapour, enrôlés par millions dans des travaux forcés au *Manshūkoku* ou condamnés à déperir dans des conditions de détention atroces en Thaïlande et aux Indes néerlandaises. À ces massacres de civils et de prisonniers, s'ajoutent les viols en série et le cannibalisme. En fait, la route parcourue de 1937 à 1945 par le soldat shōwa est jonchée d'atrocités.



Viols à profusion en Chine

« Les femmes pleuraient mais cela n'avait aucune importance pour nous qu'elles vivent ou meurent. Nous étions les soldats de l'empereur. Que ce soit dans les bordels militaires ou les villages, nous violions sans aucune réticence ».

Yasuji Kaneko, vétéran de l'Armée Impériale Japonaise.

Outre les impératifs d'une conquête éclair, la raison principale de ce comportement réside en l'attitude du régime Shōwa, prompt à prêcher la supériorité de la race Yamato et son droit divin à dominer ses voisins. Ainsi, si les occidentaux sont couramment qualifiés de *kichiku*, les prisonniers de toutes origines et surtout les habitants des territoires conquis n'ont pas droit au statut d'humain. Cette propagande insidieuse se manifeste de façon éloquente dans les directives de l'état-major. Dès 1937, Hirohito passe outre les traités internationaux auxquels avait adhéré l'empire sous son grand-père et son père et cautionne la décision de suspendre l'application des règles du droit international à l'égard des prisonniers chinois. Il sanctionne (cautionne?) de plus personnellement l'emploi d'armes chimiques et bactériologiques contre les troupes ennemies et les civils en Chine.

« Les Philippins étaient des mouches »



« Au début (aux Philippines), nous ne pouvions même pas tuer un homme. Mais nous sommes parvenus à en tuer. Puis, nous hésitions à tuer une femme. Mais nous y sommes parvenus aussi. Puis, nous pouvions tuer des enfants. (...) Nous en sommes venus à penser que nous éliminions des insectes. Nos sentiments avaient évolués au point où nous écrasions des mouches avec une tapette. (...)

Je ne peux oublier les pleurs et les gémissements des femmes et des enfants avant qu'ils soient jetés dans un puits. Ils résonnent encore à mes oreilles. Nous les transpercions d'un coup de baïonnette et les lancions dans le puits. Parce que les puits aux Philippines étaient larges à leur base, nous pouvions y jeter facilement plus de 300 à 400 personnes. À la fin, nous les projetions sans les transpercer. (...)

En ce temps là, la règle de l'armée était de tuer même les femmes, les enfants et les vieillards. (...) Je ne sens pas le besoin de m'excuser envers eux. Ces gestes ont été commis pendant la guerre; je n'ai pas aimé les tuer. J'étais forcé de le faire par les ordres. Je me sens plutôt désolé pour mes subordonnés qui sont morts à la guerre ».

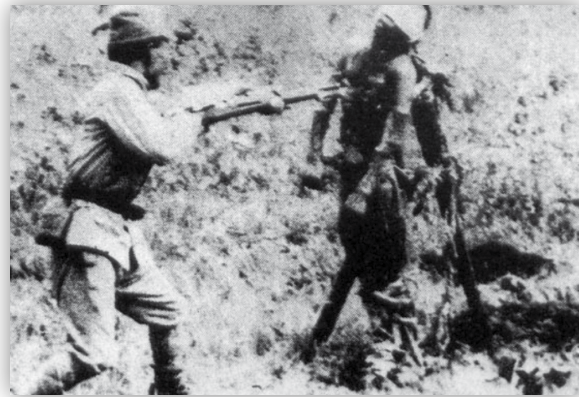
Kenji Oda, officier vétérinaire (*Gunsō*) de l'Armée Impériale.

Dédouanés par cet exemple venu de haut, l'officier et le soldat se sentent parfaitement autorisés à user et abuser

de leur droit de vie et de mort sur les prisonniers. Comme le rappelle une analyse gouvernementale sur la gestion de la Sphère de coprosperité de la Grande Asie Orientale complétée en juillet 1943, comme toute famille atteint son équilibre par l'application d'une stricte hiérarchie, le peuple nippon est « de toute éternité » destiné à gouverner l'Asie à titre de chef de clan des nations orientales.

Dans le meilleur des cas, le soldat shōwa considère les populations étrangères comme des « cadets » à corriger. Ayant été morigéné à maintes reprises par les supérieurs de sa « famille adoptive », il se voit donc tout à fait justifié de châtier à son tour les membres des populations « inférieures ». Dans le pire des cas, le captif devient un objet utilisé pour tracer la Voie impériale (*Kōdō*). Ainsi, en Chine, les prisonniers servent souvent de cibles vivantes pour les entraînements à la baïonnette des recrues.

« Un entraînement sur des cibles vivantes »



« Un nouveau conscrit devenait un soldat à part entière en trois mois en zone de combat. Nous planifions des exercices pour ces hommes. Au dernier stade de leur entraînement, nous leur faisons frapper à la baïonnette un humain vivant. Lorsque j'étais commandant de compagnie, c'était utilisé comme touche finale pour entraîner les hommes et comme test de courage pour les officiers. Les prisonniers se faisaient nouer un bandeau sur les yeux et étaient attachés à des poteaux. Au commandement de « chargez! », les soldats frappaient en avant avec leur baïonnette pour la faire pénétrer dans leur cible. Certains s'arrêtaient en chemin. Nous les battions et les forçons à le faire. Après cela, un homme pouvait faire n'importe quoi sans problème (...).

De bons fils, de bons papas, de bons grands frères à la maison étaient assignés au front pour tuer. Des humains étaient transformés en démons. Tout le monde devenait un démon en trois mois. Les hommes ne pouvaient combattre courageusement qu'à partir du moment où leurs caractéristiques humaines étaient éradiquées. C'était ce que nous croyions. Il s'agissait d'un prolongement naturel de notre entraînement au

Japon. C'était l'armée de l'Empereur ». Shozo Tominaga, officier vétéran (*Shōi*) de la 39^{ème} division de l'Armée Impériale.



Cette normalisation de la violence à l'égard des autres peuples orientaux trouve également écho au tout début de la guerre dans la presse ou la publicité locale, glorifiant de façon grossièrement exagérée les exploits guerriers des héros de la nation. Par exemple, du 30 novembre au 14 décembre 1937, le *Tokyo Nichi Nichi shimbun*, le *Osaka Mainichi shimbun* et le *Japan Advertiser* rapportent ainsi en feuilleton les faits d'armes de deux sous-lieutenants de l'unité Katagari à Kuyung qui auraient entrepris « un concours amical pour vérifier lequel pourrait tuer cent Chinois à la pointe du sabre avant que les forces japonaises n'occupent Nanjing ». La banalisation touche également les enfants, comme le montre une bande dessinée illustrant en 1938 les publicités pour les caramels Meiji et racontant les aventures d'un garçon qui, après avoir revêtu un masque à gaz lors d'une attaque chimique menée par les troupes impériales, se moque d'un soldat chinois effrayé par ce masque.

« Un concours pour tuer le premier cent chinois »

« Le gagnant de la compétition entre les sous-lieutenants Mukai et Noda pour déterminer qui sera le premier à tuer 100 Chinois avec son sabre Yamato, n'a pas été déterminé. Mukai a un pointage de 106 et son rival a disposé de 105 victimes, mais les deux compétiteurs ont été incapables de déterminer qui a atteint le premier la marque de 100. Au lieu de discuter indéfiniment, ils ont convenu de repousser l'objectif à 50 de plus.

La lame de Mukai a été légèrement endommagée lors

de la compétition. Il a expliqué que c'était arrivé alors qu'il avait tranché un soldat chinois en deux, casque compris. La compétition était «distrayante » a-t-il déclaré. Il pense que c'est une bonne chose que les deux hommes aient dépassé la marque de 100 sans savoir que l'autre l'ait fait ». *Japan Advertiser*, 14 décembre 1937 ».

« Des prisonniers dévorés vivants en Nouvelle Guinée »

« ... (Lorsque j'étais prisonnier) les Japonais commencent à trier les captifs et chaque jour un prisonnier était sélectionné, tué et mangé par les soldats. J'ai personnellement vu cela et environ cent prisonniers ont été mangés à cet endroit par les Japonais. Le reste d'entre nous a été conduit à un autre endroit 80 kilomètres plus loin où 10 captifs sont morts de maladie. À cet endroit, les Japonais ont encore commencé à sélectionner des prisonniers pour les manger. Ceux choisis ont été amenés dans une cabane où leur chair fut coupée de leur corps alors qu'ils étaient vivants puis, ils ont été jetés dans un fossé où ils finirent par mourir ».

Hatam Ali, officier (*Lance Naik*) de l'Armée Britannique des Indes.

« Des cobayes pour la recherche bactériologiques »

« La première fois (à vingt ans), mes jambes tremblaient tellement que je pouvais à peine tenir debout. J'avais vu (le cobaye) quelques fois avant. Il avait l'air d'un intellectuel. Il n'avait même pas trente ans. Au moment où il a été amené dans la salle de dissection, il était si noir à cause de la peste qu'il ressemblait à une autre personne. Il en était clairement à ses derniers moments. (...) Je crois que l'opération dura environ quatre heures. (...)

Nous nommions les victimes « *maruta* » (billots). Nous ne voulions pas penser à elles comme à des humains. Nous ne voulions pas admettre que nous prenions des vies. Alors, nous nous convainquions que ce que nous faisons était comme couper un arbre (...) Nous nous demandions entre nous : Combien de billots as-tu coupé? Les gens répondait (par exemple): Deux billots ont été coupés dans ma section... »

Yoshio Shinozuka, Officier vétéran (*Heichō*) de l'unité 731, enrôlé à 15 ans

« Chaque jour, un camion couvert venait de Harbin avec trois ou quatre *maruta*. Notre instructeur nous confia que, dans les blocs pénitentiaires, les *maruta* étaient contaminés avec la peste, le choléra, le typhus et la syphilis. Il déclara qu'un des tests consistait à injecter les germes de la typhoïde dans les côtes d'un individu. (...)

Au matin de 9 août, un officier sur un cheval blanc surgit au galop et nous avertit que les Soviétiques avaient

attaqué et que nous devons porter une attention particulière aux ordres à partir de ce moment. On nous demanda de détruire toute preuve sur nous qui était liée à l'unité 731. Le jour suivant, trois d'entre nous furent assignés aux blocs pénitentiaires. On m'avait interdit l'entrée de cette zone jusqu'alors. La plupart des *maruta* avaient déjà été amenés à l'extérieur mais, dans un des blocs, trois d'entre eux étaient couchés sur le sol. Nous avons creusé un trou et empilé plusieurs couches de *maruta*, une par dessus l'autre. (...) ».

Tsuruo Shinohara, vétéran de l'unité 731.

Conclusion

Handicapée par un armement désuet, l'infanterie Shōwa compense cette faiblesse par un entraînement rigoureux et une détermination inébranlable. Afin de faciliter sa progression, le *Daihonei* cautionne l'abandon des règles sur la protection des prisonniers, l'emploi extensif des travaux forcés et l'usage en Chine d'armes chimiques et biologiques. La technique du *tsunami* offensif, profitable à court terme contre des forces mal équipées ou mal préparées, se révèle toutefois inefficace à long terme face à l'immensité du territoire chinois, à la supériorité technique anglo-saxonne et à un problème croissant d'approvisionnement.

Pour en savoir plus :

- Leo Daugherty, *Fighting Techniques of a Japanese Infantryman*, Spellmount, 2002
- David C. Earhart, *Certain Victory: Images of World War II in the Japanese Media*, 2007
- Hal Gold, *Unit 731: Testimony*, Charles E Tuttle Co., 1996
- Ashihei Hino, *Wheat and Soldiers*, Fabri press, 2007
- Philip Jowett, Stephen Andrew, *The Japanese Army 1931-45* (Volume 1 1931-1942, Volume 2, 1942-45) Osprey Publishing, 2002
- David M. Rosenfeld, *Unhappy soldier: Hino Ashihei and Japanese World War II Literature*, Lexington books, 2002
- Victor Madej, *Japanese Armed Forces Order of Battle, 1937-1945*, Game Publishing Company, 1981
- Ben-Ami Shillony, *Politics and Culture in Wartime Japan*, Clarendon press, 1999
- Gordon Rottman, Michael Welply, *Japanese Infantryman 1937-1945: Sword of the Empire*, Osprey Publishing, 2005
- G. Rottman, D. Anderson, *Japanese Army in World War II, conquest of the Pacific 1941-1942*, Osprey Publishing, 2005
- G. Rottman, A. Takizawa, M. Chappell, A. Hook, *Japanese Paratroop Forces of World War II*, Osprey Publishing, 2005
- Philip Warner, Michael Youens, *Japanese Army of World War II*, Osprey Publishing, 2005



Photos :
Marc
Taffoureau

Cette rubrique sera consacrée aux photos réalisées lors des meetings et reconstitutions diverses. Pour l'inaugurer, voici quelques clichés réalisés par Marc Taffoureau lors de différents meetings...



Spitfire PR.XIX

Appartenant à Mr Christophe Jacquard, il est décoré aux couleurs de la RAF en Malaisie/Singapour



Réplique de Zero

C'est en fait une réplique volante, construite sur la base d'un T-6, qui vole à l'aérodrome de Cerny/La Ferté-Alais.



P-40B s/n 41-13297

du 73rd Pursuit Squadron

basé à Oahu lors de l'attaque de Pearl Harbour, mais n'ayant pas pu décoller lors du raid.



La Traction Avant, extraordinaire symbole de la libération de Paris

Par
Frédéric
Bonnus

La robustesse de la Traction Avant de Citroën, sa fiabilité et sa capacité d'adaptation la font apparaître fréquemment sur le théâtre des opérations durant la Seconde Guerre Mondiale, aux mains de l'occupant comme celles des résistants.

La 11 légère (11 BL) avec le marquage F.F.I. est une figure symbolique de la libération de la France en 1944. C'est une de ces valeureuses Traction Avant de la Résistance sous l'étendard F.F.I. Elle arborait généralement l'émblématique croix de Lorraine inscrite dans le V de la victoire.

En 1934, l'industrie automobile a deux visages. D'un côté, les grands constructeurs avec des méthodes de production de plus en plus standardisées et mécanisées, de l'autre, des artisans qui fabriquent des voitures en petite série.

Bien qu'infiniment plus nombreux, ces derniers n'en sont pas moins très largement minoritaires au plan quantitatif. En revanche, industriels comme artisans ont en commun de fabriquer des automobiles sur les mêmes bases techniques. Des principes qui, finalement, n'ont que peu évolué depuis le début du siècle. Si certains modèles sont assemblés sur des chaînes en grande quantité et d'autres à la main, le principe de construction est toujours identique : tout repose sur un châssis, moteur et éléments de carrosserie sont boulonnés directement sur cette structure. Autre preuve que l'industrie automobile n'a pas encore fait sa révolution : le bois, qui est encore très présent, bien qu'il soit invisible puisque recouvert d'une tôle d'acier.

Changement d'époque

Ainsi va donc cette industrie qui, un jour de 1934, découvre la nouvelle Citroën. En une journée, la donne a changé, un virage vient d'être pris et plus rien ne sera jamais comme avant : la Traction est une borne, une ouverture vers la modernité. Parmi les multiples innovations qui font d'elle un phénomène, la carrosserie monocoque est majeure. Des précédents existent

mais ils sont demeurés confidentiels au plan de la

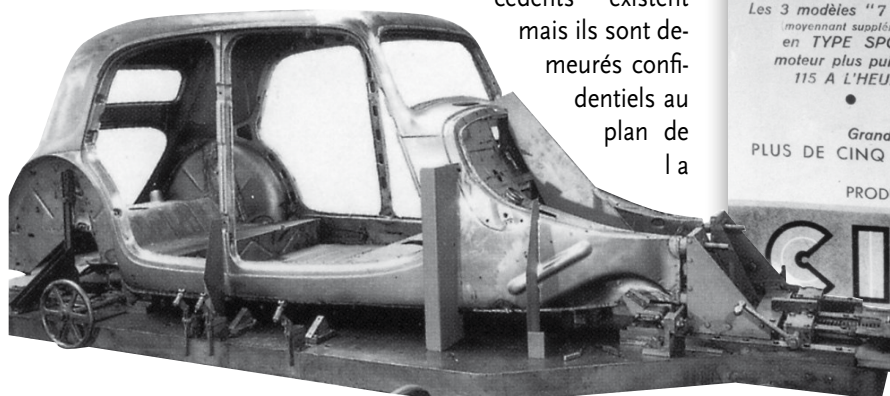


diffusion et bien moins élaborés.

Le précédent Lancia

Il s'agit de la Lancia Lambda conçue en 1921 et commercialisée à partir de 1923, suivie de la Dilambda en 1929. Ces italiennes

de haut de gamme ont certes inauguré le principe d'un ensemble homogène châssis-carrosserie, mais il est beaucoup moins élaboré que celui de la française, qui revendique des



LA

7

A TRACTION AVANT
résout les grands problèmes de l'automobile

L'ÉCONOMIE...
d'achat et de consommation (9 litres aux 100 kilomètres).

LA SÉCURITÉ...
par l'abaissement du centre de gravité et l'emploi de la carrosserie "Monocoque" sans châssis.

LA VITESSE...
100 kilomètres à l'heure.

L'AGRÈMENT DE CONDUITE...
par une tenue de route impeccable, même dans les virages pris à grande vitesse.

LA DOUCEUR DE SUSPENSION...
par la suppression des ressorts à lames et leur remplacement par des barres de torsion plus souples et plus solides.

LA BEAUTÉ DES LIGNES...
par l'aérodynamisme intégral de la carrosserie.

Les 3 modèles "7" se font moyennant supplément en TYPE SPORT moteur plus puissant 115 A L'HEURE

BERLINE : 17.700 Frs

ROADSTER : 18.700 Frs

FAUX-CABRIOLET : 18.700 Frs

Grand Prix au Concours d'Élégance de Paris (15 Juin 1934)
PLUS DE CINQ MILLE "7" ROULENT DÉJÀ, RAPIDES, CONFORTABLES,
SUR TOUTES LES ROUTES DU MONDE
PRODUCTION ACTUELLE : 250 VOITURES "7" PAR JOUR

CITROËN

formes aérodynamiques très en avance sur leur temps. Par ailleurs, cette monocoque autoporteuse est tout en acier. Cette solution permet de gagner en légèreté ainsi qu'en rigidité, malgré une mise au point un peu difficile au début.

Les avantages

Les avantages présumés de la carrosserie monocoque apparaissent d'emblée aux concepteurs de la Traction. Cependant à cette époque, les méthodes d'expérimentation étaient encore rudimentaires et pragmatiques. Citroën eut l'idée de démontrer la solidité de sa coque en précipitant une Traction du haut d'une falaise.

En effet, André Citroën, en plus d'être un ingénieur de talent, fut un extraordinaire communicant. Ainsi, son illumination de la Tour Eiffel est restée légendaire. L'une des premières promotions de sa nouvelle création, la 7, ou Traction, fut tout aussi spectaculaire et inédite. À l'époque, les « crash-tests » n'existaient pas et les démonstrations de résistance aux chocs en cas d'accident étaient pour le moins approximatives. N'empêche, pour montrer que la Traction était la plus sûre, elle fut projetée du haut d'une falaise de huit mètres en compagnie d'une Peugeot et d'une Renault. Alors que ces deux dernières arrivèrent en bas disloquées, la Citroën s'en sortit relativement bien, ce qui permit à Citroën d'éditer une réclame illustrée par des dessins de la chute avec le texte suivant : « Terrible chute imposée à une 7 Citroën lancée à 30km à l'heure. Hauteur de chute verticale huit mètres », ainsi que l'explique ce schéma, la voiture, après un double saut périlleux, était encore en état de rouler. C'est la preuve éloquent de l'extraordinaire résistance de sa carrosserie monocoque tout acier sans châssis.

Les résultats relativement satisfaisants de la voiture au « crash-test » pouvaient paraître d'autant plus convainquants que les concurrentes, dotées d'une carrosserie à châssis séparé, s'étaient disloquées lors du même exercice.

Sur ce point, pas de doute donc, la monocoque était plus résistante : elle pouvait se déformer sans se désintégrer, pour la bonne et simple raison qu'elle ne formait qu'un tout uniformément soudé.

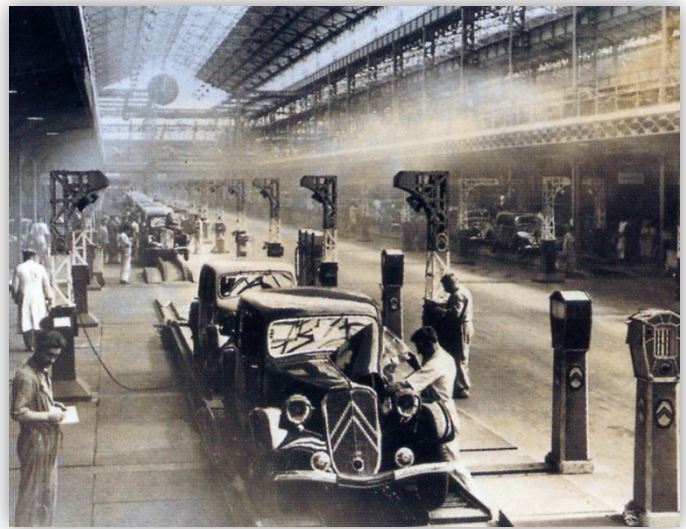


Difficile à mettre au point

La rigidité ne s'obtient pas d'un coup de baguette magique et les coques des premières 7 de 1934 avaient parfois tendance à se déformer ce qui, évidemment, ne manqua pas de causer de vrais désagréments, notamment au niveau des portes qui risquaient de s'ouvrir en marche ou qui ne fermaient pas très bien. Si la mise au point de la Citroën 7 « Traction » n'a peut-être pas été aussi minutieuse qu'elle aurait dû l'être, en raison de problèmes financiers auxquels était sujette l'entreprise, il n'en demeure pas moins vrai que le problème de la rigidité des coques restait un problème difficile à résoudre. La teneur en acier et les différents renforts dans des points névralgiques, comme les sections verticales ou centrales, apportèrent la solution à cette homogénéité de la monocoque qui demeurait la meilleure option. En cela, la Traction fut une pionnière exemplaire.

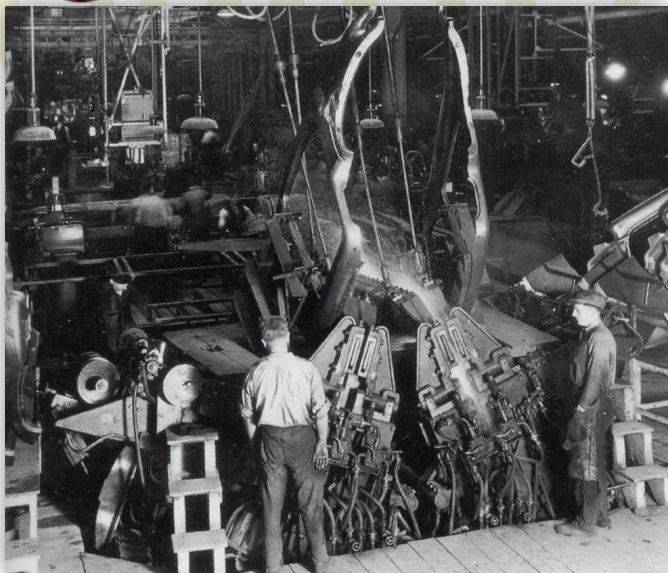
Tout à Paris

Qui dit voiture moderne, dit obligatoirement usine moderne. Pas question, car cela est impossible, d'imaginer produire un modèle aussi novateur qu'est la Traction, selon les méthodes jusqu'alors en vigueur. Aussi, dès 1933, André



Citroën modernise-t-il complètement ses installations du Quai de Javel, dans le quinzième arrondissement de Paris, afin de procéder à des opérations d'assemblage et de montage comme il les a attentivement observées lors de son voyage aux Etats-Unis, chez Ford, à Détroit. La chaîne de Javel, longue de plus de 250 mètres, est réservée à l'assemblage et au montage.

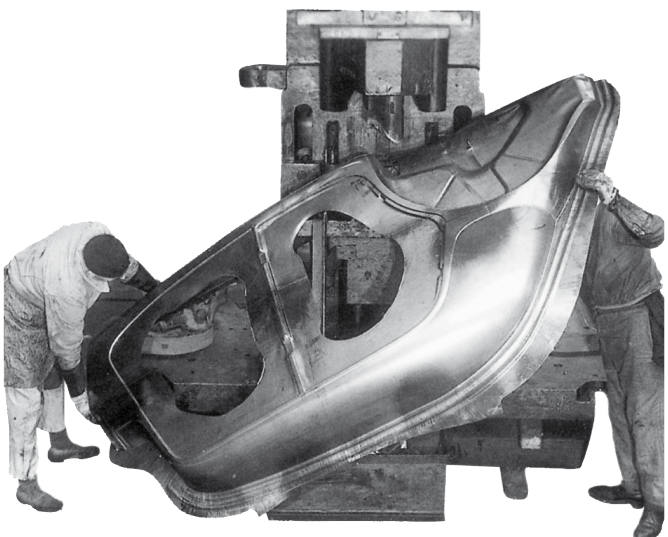
Toute la phase fonderie et emboutissage est effectuée à Clichy, en proche banlieue, alors que les composants mécaniques et de transmission sont faits en amont de l'usine de Javel, dans diverses unités situées à l'emplacement de l'actuel quartier de Beaugrenelle et du Front de Seine. À cette époque, les deux tiers de l'industrie automobile française sont concentrés en quelques kilomètres puisque Renault



Le vice technique automobile français exigeait des véhicules dotés d'un châssis, ce qui n'est évidemment pas le cas de la Traction.

De plus, les militaires doutaient de ses capacités de franchissement, compte tenu de la faible garde au sol de la Citroën. Cependant, dès 1938, des Traction 7 et 11 vont commencer à apparaître comme voitures de liaison dans certains corps d'armée, et dans les premiers jours de la mobilisation, beaucoup d'entre elles seront réquisitionnées.

Mais la Traction va surtout s'illustrer dans le cadre d'armées parallèles dès la naissance de la Résistance en 1940, dans le maquis, tandis que l'occupant lui aussi convaincu des qualités de la voiture, en réquisitionne en grande quantité.



est implanté à Boulogne-Billancourt, en aval, avec un cœur de production sur l'île Seguin.

André Citroën ayant eu la clairvoyance de reprendre les méthodes de production à l'américaine, a évidemment utilisé les mêmes machines que Ford pour y parvenir. Ainsi, toutes les machines-outils dont il avait besoin pour fabriquer sa très novatrice carrosserie monocoque en acier venaient d'Amérique. On en dénombrait alors environ quinze mille, ce qui représentait un investissement colossal, tant en achat qu'en maintenance et condamnait donc la Traction au succès commercial. C'est cela aussi le prix de l'innovation.

L'Armée et la Traction

Malgré la démonstration de solidité monocoque, dans ses premières années de production, la Traction fut boudée par l'armée. En effet, le cahier des charges du ser-



**TRACTION 11 LÉGÈRE
GAZOGÈNE - 1941**

Au cœur du maquis

Toutes sortes de légendes vont naître du maquis, dont les 7 et 11 seront les vedettes. Dans le centre de la France, on se souvient du « Maquis Alice », une troupe se réclamant déjà des F.F.I., menée par une commerçante de la région qui s'était trouvée une nouvelle vocation dans l'action au volant de sa 11 normale. Les « Diables rouges » du Forez connurent, eux aussi leur heure de gloire, équipés d'une brigade de Citroën pour exécuter leurs opérations de sabotage et de renseignement.

La voiture de la victoire

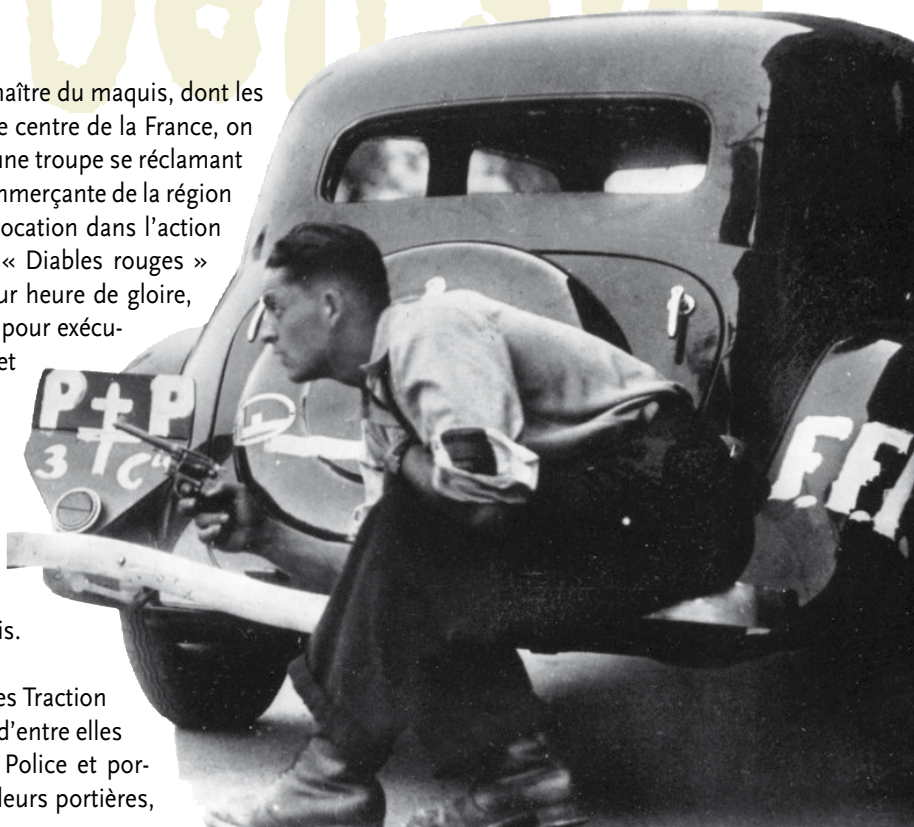
Grâce aux photographies ou aux extraits de films d'époque, on réalise l'omniprésence de la Traction dans la Libération de Paris.

Des scènes célèbres montrent des Traction dans le feu de l'action. Beaucoup d'entre elles appartenaient à la Préfecture de Police et portaient l'inscription « Police » sur leurs portières, en plus des marquages F.F.I.

On vit aussi des voitures exhiber simplement l'étoile blanche américaine. Toutes les Traction n'étaient pas noires au moment de la Libération; certaines d'entre elles avaient revêtu les couleurs claires de l'armée allemande; les F.F.I. s'empressèrent de les récupérer.

Les voitures arborent de manière bien visible les marques de leur appartenance aux réseaux des Forces Françaises de l'Intérieur. Tracé au blanc d'Espagne, ce sigle volontaire s'inscrit sur les ailes avant et sur les portes, sans qu'il n'y ait forcément de règle générale, comme ce pourrait être le cas des marquages d'une armée régulière. Les trois lettres blanches apparaîtront souvent sur le capot, sur la housse de roue de secours, au dessus du pare-brise et même sur le toit. Les résistants déployaient parfois un drapeau bleu-banc-rouge afin d'être visibles et reconnaissables des avions alliés lors des attaques aériennes.

Enfin, le sigle F.F.I. s'accompagne bientôt de la croix de Lorraine inscrite dans le V de la victoire, affichant par là son appartenance au mouvement



gaulliste. On voit souvent la célèbre croix sur les portes des Traction de même que sur les ailes avant.

Et puis, ce seront des défilés de la victoire, les Traction souvent en tête transportant les officiels, remontant les Champs-Élysées; puis les autres, chargées de grappes humaines enthousiastes ou d'amoureux s'embrassant, bien calés sur le panneau arrière de la voiture.

Un clin d'oeil pour clore cet article.

En mai 1968, alors que la Traction n'est pas encore sortie de son purgatoire, elle est devenue une voiture d'étudiants qui se négocie pour quelques billets de 10 francs. Des Parisiens se souviendront en avoir vu filer dans les rues du Quartier Latin, un drapeau français flottant au vent, leurs occupants semblant revivre une page d'histoire, pendant que cette vision faisait naître une vocation de collectionneur chez certains jeunes témoins.



La tête de pont de Dornot, Septembre 1944

Par
Marc
Blindauer

Marc, qui est membre de l'équipe du site et forum Histoquiz, nous offre ici son premier article pour Histomag'44. Nous espérons que d'autres suivront et nous l'en remercions par avance.

Vincent Dupont

1 - Situation initiale

Fin Août, la 3^{ème} Armée américaine sort d'un grave problème de pénurie de carburant et d'approvisionnement suite à la destruction par l'aviation des voies ferrées françaises. La quantité d'essence en ravitaillement passe de 400.000 gallons à 32.000 gallons/ jour.

Ses ordres sont de franchir le Rhin à hauteur de Francfort au plus vite, la prise de Metz n'étant considérée que comme une formalité. Patton s'exprime ainsi selon Cornelius Ryan : « Il ya peut-être 5.000, peut-être 10.000 bâtards nazis dans leurs trous bétonnés devant la Third Army. Maintenant, si Ike arrête de soutenir Monty et me donne le ravitaillement, je traverserai la ligne Siegfried comme de la merde traverse une voie (ferrée ?) ». Ayant une âme de cavalier, Patton se contente de ses cartes au 1/100000^{ème} et des reconnaissances aériennes du XIXth Tactical Air Command pour organiser la progression de son armée.

Le XIIth Army Corps (80th Infantry Division et 4th Armored Division) est envoyé dans la région de Nancy et occupe une bonne partie des forces allemandes. Il doit passer la Moselle à Toul, prendre Nancy et envelopper Metz par le Sud et l'Ouest. Le XXth A.C. de Walker doit se charger de la libération de Metz et Thionville puis foncer vers le nord du département jusqu'au Rhin.

Jusqu'au 05/09/1944, aucune estimation réaliste n'est faite sur les forces ennemies en présence, et seuls les bilans très optimistes des quelques unités de reconnaissance envoyées dans le secteur sont disponibles. À cette date, le G-2 de la 3rd Army avance le chiffre de 38.000 hommes et 160 blindés et canons d'assaut. Les carences en cartes précises vont jeter les troupes américaines dans la gueule du loup qui, heureusement pour elles, est fortement malade.

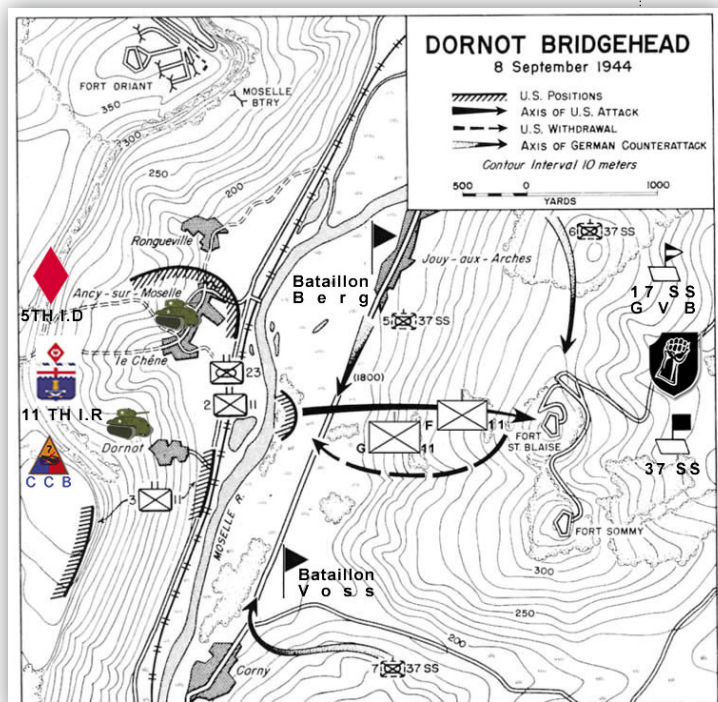
Dès le 06/09/1944, quatre puissantes colonnes parallèles se mettent en marche depuis la tête de pont sur la Meuse vers Metz et la Moselle avec la 90th I.D et le Combat Command A de la 7th A.D. au Nord et la 5th I.D. et le CCB de la 7th A.D. au Sud, le CCR reste en réserve derrière le 23th Armored Infantry Battalion. Les premiers contacts avec les Allemands ont lieu près de Mars la Tour (Axe Verdun-Metz) mais les premières oppositions sérieuses se font près de Gravelotte lorsque le CCB est accroché par le Fahnenjunker Regiment. Alors que la progression est rendue difficile par l'absence de réseau routier, une météo déplorable et une configuration géographique très défavorable aux blindés, le CCB oblique

finalement vers le Sud-est en direction de Gorze au travers de bois et de ravines étroites pour tomber sur des mines et des canons antichars. Seul le 23th A.I.B va réussir à atteindre la rive occidentale de la Moselle mais la progression a mis en alerte les Allemands qui se sont retranchés en grande partie sur la rive orientale. Trois jours plus tôt, il n'y avait à pratiquement aucune défense organisée.

Dans la nuit, le 23th A.I.B, guidé par des volontaires mosellans, passe par le bois des Oignons et contourne par le Sud le Groupe Fortifié Driant (Feste Kronprinz). À 4h00, ils atteignent Dornot mais sont finalement découverts lors de leur progression à flanc de coteaux vinicoles et obligés de battre en retraite devant la quasi absence de moyens et la riposte allemande.

2 - La tête de pont de Dornot : L'Omaha Beach Lorrain

a. Le 7 Septembre



Le 7 Septembre, n'ayant aucun moyen rapide de traverser, le CCB est dans l'incapacité de manœuvrer et se trouve étiré en colonne depuis Gorze jusqu'à l'entrée de Dornot. La 5thI.D. est complètement dispersée dans cette zone puisqu'il n y a pas de front digne de ce nom. Seul le 11thI.R. est concerné, le 10thI.R. étant en réserve et le 2thI.R. plus au nord avec le CCA de la 7thA.D.

1:
Anthony
Kemp, Metz
1944 page 72

Bien que le Fort Driant et le GF Verdun (qui est un des objectifs) soient connus, leurs capacités de nuisances sont royalement ignorées. Aucun document sur les défenses de Metz n'est disponible.

Dès la levée du jour, les Allemands pilonnent les positions américaines avec des mortiers, des mitrailleuses, des canons automoteurs mais aussi avec les canons sous tourelles du Driant. Rappelons que les combats pour ce GF qui viennent de commencer ne s'arrêteront que le 11/12/1944.



Stafford LeRoy Irwin

obstruent les routes. De plus, les champs environnants ont été transformés en bourbiers par les pluies torrentielles qui tombent depuis plusieurs jours.

Représentons-nous les lieux : Dornot est un petit village viticole ne comptant qu'une seule rue à flanc de colline (surnommée plus tard par les GI's la descente aux enfers) à environ 500m de la Moselle. Entre la fin du village et la rivière, il y a une route, une voie ferrée et un marécage à moitié occupé par un étang, le tout à découvert. De l'autre côté il y a le bois du « fer à cheval », renommé ainsi par les Américains, puis une route orientée Nord-Sud. Ensuite le terrain grimpe jusqu'au sommet de deux collines où est implanté le GF Verdun (Feste Graf Von Haesseler). Ces deux positions offrent d'excellents postes d'observation sur le point de franchissement choisi par les Américains.

Pourquoi avoir choisi cet endroit ? Parce que pour un cavalier, l'absence de forêts denses de l'autre côté permet un déploiement rapide des blindés en soutien de l'infanterie, qui tiendra ainsi une solide tête de pont. Ne connaissant toujours pas l'état des défenses, cela se tient. En face, il faut compter sur les fanatiques du Fahnenjunker Regiment au Nord et, sur l'autre rive, sur le bataillon Voss (assez faible avec des hommes âgés et malades) et le bataillon Berg comprenant des membres SS de l'école de transmis-



Generalmajor von Siegroth

Dornot et Ancy/Moselle sont en proie à une série de contre-attaques et seule l'arrivée de la Cie A du 31^{ème} bataillon de chars moyens va permettre de freiner les Allemands. L'ancrage sur la rive occidentale de la Moselle a permis de couper la ligne de défense Novéant-Gorze-Rezonville du colonel Von Siegroth commandant le Kampfgruppe du même nom qui comprend entre autres le régiment formé à partir des « Junkers » de Metz. Il est à noter qu'à cet instant, la 7thA.D. a déjà perdu dans la zone 25 blindés, beaucoup de morts et blessés et 150 prisonniers.

Vers midi le major-general Irwin, qui commande la 5th I.D., donne l'ordre au colonel Yuill (11th I.R.) de forcer le passage à Dornot. Un embouteillage monstre entre la division blindée et la division d'infanterie se produit alors dans les petites rues en pente de Dornot, rendant la progression très difficile. Aucune des deux unités ne s'attendait à trouver l'autre à cet endroit. Le 1^{er} bataillon se trouve au Sud de la localité et est quasi ignoré des Allemands mais, malgré les protestations de Yuill, c'est le 2^{ème} Bataillon du Lt-colonel Lemmon sur les ordres d'Irwin qui est choisi pour traverser dès le lendemain matin avec l'aide du 23thA.I.B



sions de Metz. Mais ces derniers sont soutenus par une unité incontournable de la défense de la ville qui est ici pour réorganisation et montera en puissance au cours des jours suivants, la 17^{ème} SS-Panzergranadier division Götz Von Berlichingen.

b. Le 8 Septembre

Au matin du 8 Septembre, Dornot et le Hameau du Chêne un peu plus au nord sont toujours tenus par le 23thA/I.B, la Cie A du 31^{ème} bataillon de chars moyens ainsi que la Cie B du 33^{ème} bataillon de Génie d'assaut blindé. Le fort Driant est pilonné par le 434^{ème} bataillon blindé d'artillerie de campagne qui sert de soutien d'artillerie. On trouve également des parties du 19^{ème} bataillon d'artillerie de campagne avec des howitzers du 818^{ème} bataillon d'artillerie antichars, du 735^{ème} bataillon de chars Sherman et des services sanitaires, sans oublier les compagnies d'assaut du 11th I.R. La mise en



D'après Lemmon et son S-3 à la conférence inter-officiers du soir, la situation est sans espoir car le feu ennemi balaye Dornot ainsi que le point de franchissement. Les Allemands occupent la rive occidentale au nord et des blindés détruits

place de la force d'assaut est fortement contrariée par les différents éléments cités plus haut.

A l'aube, la situation est extrêmement chaotique : le temps se dégrade avec une pluie violente et de la neige fondue, les rues sont très encombrées entre les véhicules immobilisés et ceux détruits, et le commandement est très instable. Irwin s'est vu attribuer verbalement le commandement de l'opération mais le brigadier-général Thompson, commandant le CCB, l'ignore ce qui va occasionner une grosse confusion dans la chaîne de commandement. Une série d'explications verbales et houleuses va avoir lieu vu que chacun veut traverser le premier mais pas au même moment, le tout sans hiérarchie clairement définie. Suivant cette affaire et la tentative de traversée nocturne du 23thA.I.B., Thompson sera limogé dans la journée pour abandon de tête de pont. Il ne sera amnistié et réintégré dans son grade qu'en 1948.

Les objectifs du jour, fixés vers 6h00, sont d'établir une tête de pont de l'autre côté de la Moselle. Le 2^{ème} bataillon (11th I.R.) doit attaquer le fort St Blaise, le 23th A.I.B. doit obliquer vers le nord et attaquer Jouy-aux-Arches et le 3^{ème} bataillon doit traverser plus tard et s'occuper du fort Sommy.

Faute d'embarcations, l'attaque est repoussée jusqu'à leur arrivée vers 8h00, le 7th Combat Engineer Battalion étant bloqué à l'arrière dans les embouteillages. Les véhicules ayant des plaques d'immatriculations rouges sont des cibles parfaites pour les Allemands ce qui ne fait qu'aggraver la confusion dans la « descente aux enfers ».

Vers 10h45, trois compagnies d'infanterie, plus des sapeurs, tentent de rejoindre la berge à découvert. A 11h15, la Cie F du 1st lieutenant Nathan Drake embarque la 1^{ère} sous une grêle de projectiles divers (mortiers, mitrailleuses, snipers) qui rendent la traversée à haut risque.



Walther Krause

En début d'après-midi, les Cie F, G, une section de mitrailleuses lourdes plus des mortiers de 81mm ont réussi à traverser non sans pertes importantes. Ce qui reste du 23thA.I.B. (Cie B et C) sous les ordres du colonel Allison ne rassemble plus que 48 hommes mais ils sont également de l'autre côté. Puis vient la Cie E et en dernier la K. Il faut noter que, malgré les difficultés, l'effet de surprise donne un léger avantage aux assaillants. Les renseignements donnés par la résistance mosellane sont globalement exacts. Le GF Verdun est muet et, malgré les tirs, les défenses sont tournées. Metz n'est plus qu'à une dizaine de km et le soutien d'artillerie et de mortiers est assez efficace. La suite sera une autre histoire.

L'établissement d'un pont pour traverser la Moselle est sous la conduite du 1103^{ème} groupe de combat du Génie fort de 8 bataillons spécialisés. Il était prévu d'avoir un franchissement à hauteur de Dornot composé d'un pont



« Tradeway » pour l'infanterie et un « Heavy Pontoon » 800m plus au Sud pour faire traverser les véhicules. Mais une difficulté imprévue apparaît : il faut rajouter 200m de pont « Tradeway » pour franchir en ligne droite l'étang à hauteur de Dornot avant d'atteindre la rive opposée. Dès que les Cie du Génie entament la section entre l'étang et la berge, elles sont prises sous un tir intense des pièces allemandes, causant un carnage. De violentes contre-attaques sur le hameau du Chêne amènent le colonel Yuill à abandonner le projet et à le remplacer par un passage de bacs. Le 3^{ème} bataillon doit se charger de l'autre traversée mais devant les difficultés rencontrées, le manque de matériel et l'opposition assez vive, celle-ci est annulée vers 16h00.

Du côté allemand, la situation pour le Général Krause, commandant la défense de la forteresse, est quasi intenable. Ses unités n'ont pas ou peu de moyens de communications et tous les messages sont transmis par courrier. Les Américains ont attaqué à la jonction des bataillons Voss et Berg ce qui crée un début de panique et laisse penser que la ligne de défense s'écroule. Il faut dire que la qualité des troupes présentes laisse à désirer. Une patrouille du 37^{ème} SS-Panzer Grenadier Regiment est envoyée sur place et rassure le commandement.

Pour rappel, le Bataillon Berg est composé des élèves chefs de groupe des transmissions. Le bataillon Voss du 282^{ème} bataillon d'instruction de la 462^{ème} D.I. est quant à lui constitué de malades de l'estomac et manque d'armement lourd. Quant au 37^{ème} SS, seul le II^{ème} bataillon est sur place mais il possède des Halfrack SdKfz 251, 7 chars de DCA Flakpanzer SdKfz 6 avec canon de 50mm (modèle non confirmé), 2 canons d'assaut Stug III de 105mm et un canon autopropulsé Sdkfz 1938 de 75mm avec ses troupes de soutien spécialisées ².

En fin d'après-midi, le 23thA.I.B. étant en sous-effectif, sa progression vers le Nord est annulée. Il doit se maintenir en position défensive dans le bois du « fer à cheval ». Les compagnies F et G du 11thI.R. se mettent en mouvement vers le Fort St Blaise et progressent assez facilement sans réelle opposition. Le Lieutenant Drake, commandant la Cie

²: René Caboz, La bataille de Metz page 199

3:
René Caboz,
La bataille de
Metz page
209

F, est tué par un sniper en interrogeant un blessé. La compagnie atteint les extérieurs du fort sans tirer un seul coup de feu mais se trouve devant des herses de 4m de haut et un fossé de 10m de large et de 5m de profondeur environ. A ce moment là, le fort est vide, comme indiqué par la résistance, et ses canons hors d'état de marche mais un prisonnier le dit occupé par 1.500 Waffen SS.



ville où il a son poste de commandement, il écrit dans son journal : « c'est la fin » ». Un courrier du bataillon Berg lui indique même que le Fort St Blaise à été capturé. La VII^{ème} Cie du 37^{ème} SS est envoyée pour le reprendre mais subit les bombardements américains et ne le récupérera que vers 22h00 sans rencontrer d'opposition. Le GF à trompé tout le monde en cette journée du 8.

Le capitaine Church qui commande les deux compagnies est surpris par le silence et demande un barrage d'artillerie sur les superstructures. Plusieurs de ses hommes sont tués et blessés par les premières salves qui déclenchent la riposte allemande composée de mortiers et d'artillerie (dont celle sous tourelle de certains forts). Dans le même temps, le bataillon Voss remonte vers le Nord depuis Corny et le bataillon Berg vers le Sud depuis Jouy-aux-Arches afin de couper la tête de pont de sa base de ravitaillement.

Dans cette situation, seul le repli en catastrophe est envisageable mais un tir croisé de mitrailleuses et de mortiers empêche la Cie G de combler le vide entre la tête de pont et la Cie F. Aucun soutien de l'arrière n'est envisageable vu les positions entremêlées des différentes forces. Le repli se fait difficilement avec des combats à la baïonnette, gêné par les vignes et les bosquets. Beaucoup d'hommes sont tués ou blessés (et abandonnés là) par une technique de combat SS : tirer des balles traçantes à hauteur de tête, ce qui par réflexe fait couper l'effort et se jeter à terre. Suit alors un tir rasant le sol pour décimer l'adversaire. Les GI's appelèrent cette technique le « tir aux lapins ». Pour parcourir les 2.000m jusqu'à la tête de pont, il faut aux deux compagnies plus de 3 heures.



Kelly B. Lemmon

Dans la soirée, la 17^{ème} SS est renforcée par 2 Cie du 209^{ème} bataillon de réserve que par le 1^{er} bataillon du 37^{ème} SS et un bataillon de transmission de la Luftwaffe transformé en infanterie. Voulant raser la tête de pont, le 37^{ème} SS envoie une patrouille de 3 Panzers sur la route Metz-Nancy en provenance de Jouy-aux-Arches qui arrose le bois d'obus et de mitraille afin de tester les défenses.

Dès la nuit tombée, les SS lancent une contre-attaque par heure au cri de « Yankees Kaput » mais ce mode d'assaut se révèle suicidaire et les nombreux actes d'héroïsme des GI's causent de nombreuses pertes qui éclaircissent les rangs des assaillants.

Lors d'une accalmie, le capitaine Church donne le commandement du bois au capitaine Gerrie et traverse la Moselle pour faire son rapport au lieutenant-colonel Lemmon commandant le 2^{ème} bataillon. Ce dernier demande à la division d'évacuer son bataillon mais ordre de tenir à tout prix lui est donné, le temps d'établir une autre tête de pont. Le 2^{ème} bataillon est sacrifié. Aucun soutien n'est disponible et le ravitaillement et les évacuations sanitaires ne se font qu'en bateaux sous les tirs allemands.

c. Le 9 Septembre

Se trouvent alors dans la tête de pont les 4 Cie (E, F, G, K) plus ce qui reste du 23thA.I.B. Tous se mettent à creuser un périmètre défensif, d'environ 2ha afin de tenir le bois du « fer à cheval ». Dans la nuit, des médecins et des infirmiers sont envoyés pour secourir les blessés restés en arrière mais beaucoup sont abattus par les Allemands.

Dans la nuit, de maigres ravitaillements sont acheminés par les rares barques et zodiacs non détruits. En effet les GI's sont partis bourrés de munitions et avec une gourde d'eau mais sans nourriture. Or, après les durs combats de la veille, les soldats dans la tête de pont manquent de tout. Profitant de ces bateaux, les blessés sont également évacués vers le poste médical de Dornot.

Du côté allemand, le général Krause ne sait plus où il est. La contre-attaque est lancée vers 15h30 avec la V^{ème} Cie du 37^{ème} SS à Jouy-aux-Arches et la VII^{ème} à Corny. Des rapports alarmants arrivent des bataillons Berg et Voss qui se sentent débordés par la situation. De plus, les tirs de barrage américains causent de gros dégâts et de lourdes pertes. Vers 18h00, le Général Krause arrive à Augny pour prendre la direction des opérations et, du fort de Plappe-

Dans la matinée, le QG de la division estime que même si la tête de pont ne peut plus progresser, elle joue un rôle d'abcès dans les défenses allemandes et pourrait permettre la réussite de la traversée (alors en préparation) plus au Sud à Arnaville. Un SS prisonnier affirme que le GF Verdun est réoccupé par plus de 1.000 sol-



Charles W. Yuill

tats ce qui provoque un mouvement de panique. Le colonel Yuill demande vers 9h au général Irwin un appui aérien d'urgence alors que les défenseurs subissent toujours les bombardements et autres contre-attaques (plus de 10 pendant la nuit). Irwin téléphone à Walker qui promet de faire son possible mais à 10h45, les avions prévus sont envoyés sur Brest pour des objectifs prioritaires. Le 2^{ème} bataillon doit subir un sacrifice total.

Dans l'après-midi, les Allemands solidement retranchés sur les hauteurs et invisibles aux yeux des avions de reconnaissance réoccupent effectivement le GF avec le 1^{er} bataillon du 37^{ème} SS. Le Général Krause met également sur le terrain le 208^{ème} bataillon de réserve de la 17^{ème} SS, le III^{ème} bataillon et dans la soirée le IV^{ème} bataillon. Le 37^{ème} SS est alors au complet face à la tête de pont. Krause décide d'éradiquer le point de résistance par une attaque massive de nuit à 22h45. Le choc initial est à l'avantage des Allemands qui enfoncent les avant-postes américains mais sont stoppés par la 2^{ème} ligne. L'engagement est total et d'une grande violence, causant un carnage des deux côtés. Pourtant les Allemands font le maximum, donnant même des ordres de cessez-le-feu en anglais mais la supercherie ne fonctionne qu'une fois.

Extrait du journal de marche du 37^{ème} SS : « 9 Septembre 1944. Malgré l'attaque enveloppante organisée contre la tête de pont de Dornot, l'appui feu reçu de nos positions de soutien et l'aide apportée par les Panzer d'assaut, il ne fut pas possible de rejeter à l'Ouest les Américains bien enterrés dans une position défensive en demi cercle sur la rive, leur moral intact malgré le pilonnement de notre artillerie et nos assauts répétés. Nous avons de lourdes pertes tant dans notre régiment que dans les bataillons d'appui nous aidant. **La tête de pont ennemie se renforce de troupes fraîches en permanence. Il faut interdire par tous moyens feux ce ravitaillement avant que la tête de pont ne prenne de l'importance** »».

d. Le 10 Septembre

Le 10 Septembre dans la matinée, le franchissement à Arnaville est en bonne voie et la tête de pont de Dornot n'a plus lieu d'être. L'évacuation est fixée à la nuit tombante mais vu que le silence radio est de rigueur, le Capitaine Gerrie est prévenu par deux nageurs qui l'informent que l'opération doit débuter à 21h15.

Le Génie utilise les rares barques et zodiacs disponibles,

dont certains prennent l'eau, pour le transport des blessés et des cordes tendues d'un bout à l'autre servent à évacuer les valides qui se débarrassent de leur équipement pour ne pas se noyer en raison du surpoids et du courant.

L'artillerie allemande contrarie un peu les plans car une attaque massive est prévue pour 23h00. Les derniers à partir doivent lancer une fusée verte pour déclencher un barrage d'artillerie apocalyptique sur le bois du « fer à cheval » et prendre au piège un maximum d'ennemis. Alors que l'évacuation est quasiment terminée, deux blindés sortent du bois et tirent sur les dernières embarcations, l'une explose rajoutant des victimes. Les Allemands tirent alors une fusée verte et déclenchent involontairement le barrage d'artillerie américain.

3 - Bilan

Pendant ces 60 heures de combats quasi ininterrompus dans des conditions météorologiques épouvantables, sans préparation digne de ce nom et avec des renseignements sur les forces ennemies assez aléatoires, la traversée de la Moselle à été un épisode très sanglant dans la bataille pour libérer Metz.

Du côté allemand, le bilan est impossible à dresser même si les attaques « suicides », la médiocrité de certaines unités et le manque de matériel plus la combativité du 2^{ème} bataillon ont probablement coûté plusieurs centaines de morts et au moins autant de blessés, éclaircissant beaucoup les rangs des forces en présence pour la suite de la bataille.

Du côté américain, la compagnie K du 3^{ème} bataillon ne compte plus que 50 hommes sans officier. Le 2^{ème} bataillon qui a engagé 3 compagnies n'a plus que 2 officiers valides et comptabilise environs 200 pertes (50% de l'effectif initial). Le 23th A.I.B. a perdu lui aussi plus de 200 hommes en 4 jours de combats et, après l'évacuation, beaucoup d'hommes sont retirés du front pour stress. Le décompte officiel fait état de 945 tués, blessés ou disparus ce qui a donné comme surnom à ce lieu, l'OMAHA BEACH LORRAIN.

4 - Annexes

Organigramme du XX^{ème} A.C US devant Dornot et Arnaville

- QG de la division
- QG des troupes spéciales
- 705^{ème} compagnie de renseignements et d'éclairage (Signal Corps)
- V^{ème} compagnie de QG
- V^{ème} peloton de police militaire
- V^{ème} musique divisionnaire
- V^{ème} troupe de reconnaissance de cavalerie blindée
- VII^{ème} bataillon de combat de Génie
- V^{ème} QG d'artillerie divisionnaire

4:
 René Caboz,
 La bataille de
 Metz page
 223

V^{ème} hôpital chirurgical de combat

II^{ème} Combat Team : Colonel A.Worrel Roffe

II^{ème} I.R.

50^{ème} bataillon d'artillerie de campagne

Cie A du V^{ème} bataillon médical

Cie A du VII^{ème} bataillon de Génie de combat

X^{ème} Combat Team : Colonel Robert P.Bell

X^{ème} I.R.

46^{ème} bataillon d'artillerie de campagne

Cie B du V^{ème} bataillon médical

Cie B du VII^{ème} bataillon de Génie de combat

XI^{ème} Combat Team : Colonel Charles W.Yuill

XI^{ème} I.R.

19^{ème} bataillon d'artillerie de campagne

Cie C du V^{ème} bataillon médical

Cie C du VII^{ème} bataillon de Génie de combat

Escadron C du III^{ème} groupe de cavalerie

21^{ème} bataillon d'artillerie de campagne

284^{ème} bataillon d'artillerie divisionnaire 155mm

735^{ème} bataillon de chars moyens

818^{ème} bataillon tanks destroyers

449^{ème} bataillon anti-aérien

Major général S. Leroy Irwin, Commander

Brigadier général Alan D.Warnock, assistant

Chef d'état-major Colonel Paul O. Franson

Artillerie du XX^{ème} A.C US devant Dornot et Arnville

Etat-major du XX^{ème} corps d'artillerie

Brigadier général Julius E.Slack

5^{ème} groupe d'artillerie de campagne

695^{ème} bataillon d'artillerie blindée de 105mm

558^{ème} bataillon d'artillerie de 155mm automouvant

274^{ème} bataillon d'artillerie blindée de 105mm

204^{ème} groupe d'artillerie de campagne

177^{ème} bataillon d'artillerie lourde de 155mm

773^{ème} bataillon d'artillerie antiaérienne

943^{ème} bataillon d'artillerie lourde de 155mm

33^{ème} brigade d'artillerie de position

Etat-major du 203^{ème} groupe d'artillerie lourde

739^{ème} bataillon obusiers de 205mm

989^{ème} bataillon d'artillerie de 155mm automouvant

999^{ème} bataillon obusiers de 205mm

270^{ème} bataillon obusiers de 240mm

277^{ème} bataillon obusiers de 240mm

Génie du XX^{ème} A.C US devant Dornot et Arnville

Commander: Colonel Walker

Adjoint : lieutenant-colonel Robert L.Lathan

1103^{ème} groupe de combat du Génie composé des :

150^{ème} bataillon de Génie de combat

160^{ème} bataillon de Génie de combat

204^{ème} bataillon de Génie de combat

551^{ème} bataillon de ponts lourds

989^{ème} bataillon de ponts légers

537^{ème} bataillon d'éclairage de ponts

623^{ème} bataillon d'équipements lourds

84^{ème} bataillon de générateurs de brouillards

161^{ème} compagnie Chemical Engineer

7th Armored Division devant Dornot et Arnville

Général Major Lindsey H.Sylvester

Combat command B : Brigadier Général John

B.Thompson / John M.Divine

Task Force I: Lieutenant-colonel James C.Dubuisson

Task Force II: Lieutenant-colonel Robert C.Erlenbusch

31^{ème} bataillon de chars moyens Sherman

814^{ème} bataillon tanks destroyers

23^{ème} bataillon d'infanterie blindée (Armored Infantry Battalion)

33^{ème} bataillon de Génie de combat (Armored Engineer Battalion)

434^{ème} bataillon d'artillerie blindée (Artillery Armored Battalion)

Sources

Metz 1944 d'Anthony Kemp, Éditions Heimdal

La bataille de Metz de René Caboz, Éditions Pierron

La bataille de la Moselle de René Caboz, Éditions Pierron

60 heures en enfer de l'association Thanks GI's

La libération de la Moselle du Général Pierre Denis, Éditions Serpenoise

Le coin lecteur

Par
Philippe
Massé

Un début d'année assez morose en matière de livres sur la Seconde Guerre Mondiale, mais même si la quantité n'y est pas, la qualité elle, est au rendez-vous. Nous allons encore énormément voyager, des sujets lourds et parfois sensibles comme le livre de Martial Le Hir et Hervé Grall sur Mers el-Kebir, mais aussi un livre de Jean-Pierre Azéma sur le passage de la mémoire au profit des générations futures. Nous nous souviendrons aussi de diverses opérations qui ont marqué le cours de ce conflit (l'opération Mincemeat, l'opération Frankton, l'opération Chariot)... Je vous souhaite donc une bonne lecture. Tous les commentaires nous proviennent des éditeurs.

Opération Mincemeat -

Ben Macintyre - Ixelle éditions - Prix 23 €.



Un matin d'avril 1943, un pêcheur de sardines espagnol repère un cadavre flottant sur la mer, au large des côtes andalouses. C'est la dépouille d'un soldat britannique.

Hissé à bord de l'esquif, une mallette en cuir attachée à son poignet, revêtu d'un uniforme de sa Majesté, tout laisse à penser que la mission spéciale de ce militaire a tourné court. Pourtant, bien au contraire, elle ne fait que commencer ! Et sa découverte va entraîner une suite d'événements qui

changeront le cours de la guerre.

Ainsi commence l'Opération Mincemeat (Opération « Chair à pâté » en français), la plus grande mystification militaire réussie parmi toutes celles entreprises. Et certainement la plus étonnante. Celle qui permit de berner les espions nazis, de détourner les troupes de la Wehrmacht vers les Balkans et la Sardaigne pour permettre aux Alliés de débarquer tranquillement en Sicile, et de sauver ainsi des milliers de vies.

Tout ceci grâce au Major William Martin ...

Mais le Major Martin n'a jamais existé ! Le corps repêché est en fait celui d'un clochard gallois déguisé et tous les documents qu'il transporte sont bidons. Ils font partie de l'extraordinaire plan conçu par les services de renseignements britanniques pour distiller de fausses informations aux Allemands.

Voilà pourquoi l'homme étendu dans les dunes de Punta Umbria est un imposteur. Les mensonges qu'il colporte seront acheminés de Londres à Berlin en passant par Madrid, transitant par un loch glacé en Écosse jusqu'aux côtes de Sicile, de la salle 13 de l'Amirauté britannique jusqu'au bureau d'Hitler.

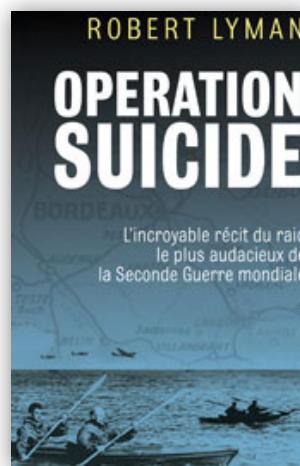
Une enquête minutieuse de journaliste et d'historien servie par une mise en scène digne des meilleurs romans d'espionnage ...

Des personnages irrésistibles, des situations hallucinantes (au point que les conspirateurs de l'opération croient presque à leurs propres mensonges), l'enthousiasme de l'auteur pour l'histoire et tous ses protagonistes, y compris le cadavre, font de ce document historique un formidable livre d'action.

A l'aide de documents privés inédits, de photographies, de souvenirs, de lettres et de journaux, ainsi que d'archives du MI5 récemment ouvertes au public, Ben Macintyre retrace brillamment l'histoire vraie et, paradoxalement, totalement fictive de la plus grande supercherie de la Seconde Guerre Mondiale.

Opération Suicide -

Robert Lyman - Ixelle éditions - Prix 23 € - à paraître début mars 2012.



Début 1942 : les forces de l'Axe sont à leur apogée. Presque toute l'Europe vit sous la botte nazie et la France occupée est sous le contrôle, y compris économique, de l'Allemagne. L'Angleterre, qui a étendu le blocus maritime à la France, s'inquiète du nombre croissant de navires allemands forceurs de blocus, particulièrement en Gironde où le port de Bordeaux est la plaque tournante des échanges d'armes et de matières premières entre l'Allemagne et le Japon. En mai, Lord Selborne, ministre de la guerre économique du gouvernement de Churchill demande que des mesures soient prises pour attaquer les navires de l'Axe basés à Bordeaux.

7 décembre 1942 : au large de Montalivet-Soulac (département de la Gironde), le sous-marin britannique HMS Tuna

met à l'eau cinq canots : à leur bord dix commandos du Corps des Royal Marines. Leur mission : atteindre l'estuaire de la Gironde, puis remonter, de nuit, la rivière jusqu'au port de Bordeaux et enfin poser des mines magnétiques sur les navires de l'Axe.

L'homme qui a donné le feu vert à la préparation de cette opération nommée Frankton est Lord Louis Mountbatten, chef des opérations combinées. Il se doutait que tous ces hommes allaient mourir. Il n'avait pas tort : deux canoéistes se noient, six sont capturés par les Allemands puis exécutés. Seuls le Major Hasler dit « Blondie » et le Marine Williams Sparks en réchapperont avec l'aide de la Résistance française.

Opération Suicide est le récit de ce raid passionnant, extraordinaire dans sa conception, totalement fou dans son exécution. L'auteur revient sur les circonstances et les conditions de la mise au point de l'opération et décrit, avec force détails et au plus près de l'action, l'épopée de ces commandos à travers la France, puis dans les Pyrénées et en Espagne, jusqu'à Gibraltar.

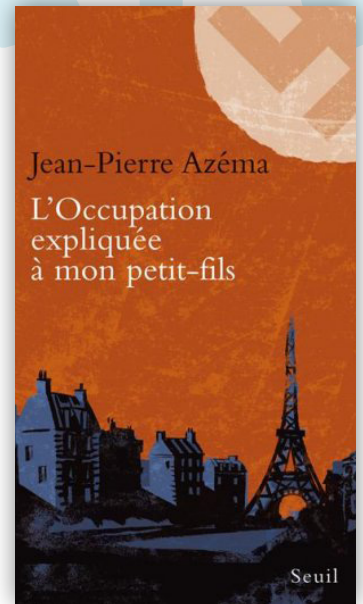
Le 31 mars 2011, un mémorial dédié à l'Opération Frankton a été inauguré par les autorités britanniques et françaises à la pointe de Grave, en Gironde.

La mémoire de Mers el-Kébir de 1940 à nos jours - Martial Le Hir et Hervé Grall - Marine Editions - Prix 35 €.

L'Occupation expliquée à mon petit-fils - Jean-Pierre Azéma - Editions Seuil - Prix 8 €.

Pendant la Seconde Guerre Mondiale, les Français furent « occupés », la majorité d'entre eux pendant quatre ans, les autres pendant près de deux ans. Ils furent exploités, opprimés, réprimés par les Italiens et surtout les Allemands. Et ceux que le Reich tenait pour ses ennemis politiques ou raciaux furent traqués, exécutés, déportés.

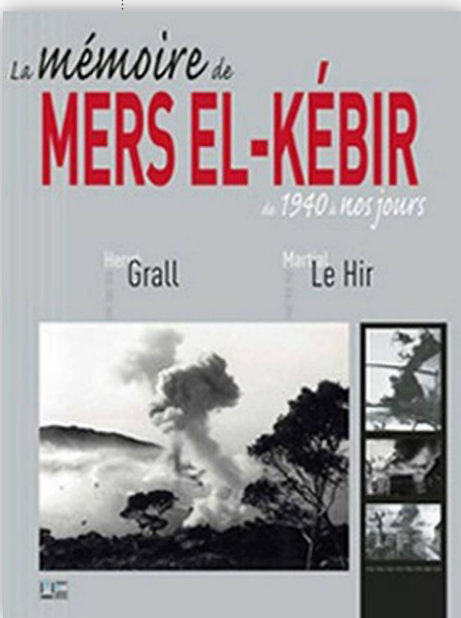
Parallèlement s'était établi, sous la férule du Maréchal Pétain, le régime le plus autoritaire qu'ait connu la France au XX^e siècle, un « État français » qui prônait une politique de collaboration avec le Reich. Ce furent des années sombres, noires, marquées par la faim. Mais il y eut aussi des accommodements avec l'occupant : allait-on vivre, à la Libération, une guerre civile ? C'est le travail dans les archives qui permet aux historiens de compléter les témoignages en démontant les mécanismes de l'oppression. Pour ne pas oublier que le monde actuel compte toujours des peuples occupés.



Une histoire de la deuxième guerre mondiale Tome 5 : 1944-1945 : le triomphe de la liberté - Max Gallo - éditions XO- Prix 20 €.

Bientôt le Débarquement bientôt la Libération, c'est ce qu'espèrent les Français en janvier 1944. Mais le chemin est encore long jusqu'au tombeau du III^e Reich, la capitulation allemande. C'est cette marche vers le triomphe de la liberté que Max Gallo raconte, achevant ainsi sa grande Histoire de la 2^{ème} guerre mondiale.

1944 : Roosevelt et Churchill mettent en place le débarquement des troupes anglo-américaines sur les côtes normandes prévu le 6 juin 1944. De Gaulle, maintenu à l'écart, rêve de fouler le sol français libéré par son peuple et de rendre à la France sa souveraineté.



1 297 morts, un cuirassé coulé, deux gravement endommagés, un contre-torpilleur coupé en deux par un obus de l'allié d'hier. Le 3 juillet 1940, la flotte française basée à Mers el-Kébir est bombardée suite à un ultimatum de Churchill : aucun bâtiment français ne doit tomber aux mains des Allemands. Soixante-dix ans après, Martial Le Hir et Hervé Grall brisent les tabous émotionnels, historiques et politiques qui entourent cet événement grâce à leurs nombreuses recherches tant du côté

français que du côté anglais. Dans une chronologie rigoureuse, constituée de photos inédites, ils exposent minute après minute les mécanismes politiques et humains qui ont entouré ce drame.

Prises en étau par les forces alliées, les puissances de l'Axe capitulent les unes après les autres. En France, la violence monte, barbare, sanglante. La Résistance s'unit et s'organise, les maquisards des Glières et du Vercors se sacrifient, alors que miliciens, collaborateurs et soldats allemands, en représailles, massacrent des innocents.

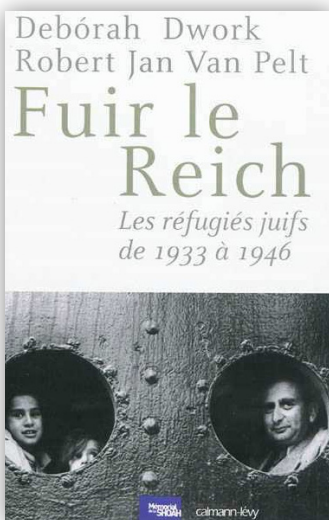
Hitler, qui échappe à un attentat fomenté par son propre camp en juillet 1944, et malgré la débandade de ses troupes, croit encore à la victoire ; mais, devant l'entrée des Russes à Berlin, il se suicide d'une balle dans la tête, laissant une semaine plus tard ses généraux signer la reddition sans condition de l'Allemagne le 8 mai 1945.

Dans le Pacifique, les combats sont acharnés. Pour faire plier les Japonais, l'état-major américain utilise l'arme atomique : sur Hiroshima, le 6 août 1945, et sur Nagasaki, le 9 août. Le 2 septembre, les Japonais capitulent, l'armistice est signé.

1945 : au prix de dizaines de millions de morts, la paix est revenue, la liberté a triomphé. Un nouveau monde est à construire.

Fuir le Reich -

Debórah Dwork & Robert Jan Van Pelt - Calman Lévy - Prix 27 €.



« Autrefois, l'homme n'avait qu'un corps et une âme. Aujourd'hui, il lui faut en plus un passeport, sinon il n'est pas traité comme un homme », notait Stefan Zweig dans ses Souvenirs d'un Européen quelques mois avant son suicide au Brésil.

Fuir l'Allemagne dès 1933, l'Autriche à partir du printemps 1938, puis l'Europe entière en 1941 aura été la principale pré-

occupation de centaines de milliers d'errants, juifs pour la plupart. Sans passeport, ces naufragés se trouvaient hors la loi, donc hors des protections de la loi, interdits de sortie ici, d'entrée là.

Debórah Dwork et Robert Jan Van Pelt détaillent le calvaire de ces existences fantômes, de ces personnes connues (Anne Frank, Walter Benjamin) ou inconnues, suspendues à l'obtention d'un visa, d'un affidavit, au passage en fraude d'une frontière, à l'exil vers l'étranger (en Europe, mais aussi

à Shanghai, à Sosúa en République dominicaine, en Palestine), et la façon dont ces hommes et ces femmes devinrent, loin de chez eux, des adultes déracinés, sans repères et sans codes. Debórah Dwork et Robert Jan Van Pelt narrent étape après étape l'abandon d'un peuple condamné à mort.

1942, opération Chariot, coup de poing en France occupée -

Phillips, C. E. - Editions LAVILLE - Prix 23 €.

Stupéfiant ! C'est le mot qui vient à l'esprit à la lecture de ce récit qui ne cesse, page après page, de surprendre et d'émouvoir.

Le but de l'opération : neutraliser la menace maritime que représentait le cuirassé Tirpitz pour les transports des approvisionnements britanniques ; pour ce faire, entrer de nuit dans l'estuaire de la Loire et le port de Saint-Nazaire, afin d'encastrer et de faire exploser un vieux destroyer dans la forme-écluse Joubert, seule cale en Atlantique capable de recevoir le gros cuirassé allemand. Elle accueillait avant guerre le Normandie.

Les moyens : un vieux destroyer américain, le « Campbelltown », transformé en destroyer allemand, accompagné d'une flottille de 16 vedettes en bois et de deux petites canonnières, toutes extra-légères, pour intervenir par surprise. Surtout, 611 hommes, 611 héros marins et commandos dont plus du quart ne reviendra pas.

L'ouvrage restitue dans tous ses détails l'enchaînement des actions et parfois leur simultanéité : encastrement du « navire bélier » dans la cale par les marins, destruction des écluses, des pompes, des grues et des ponts, batailles à terre, explosion finale du vieux destroyer.

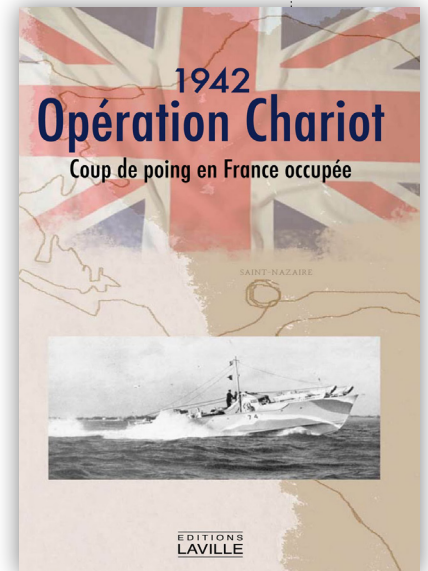
Le plus difficile : tenter un retour incertain vers l'Angleterre...

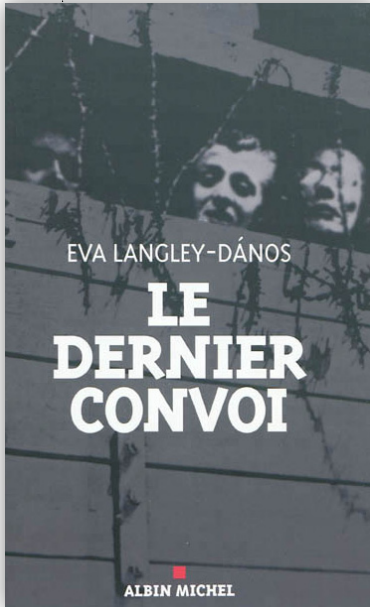
Une belle conclusion avec ceux qui revinrent après avoir échappé à l'enfer, et ceux qui rentrèrent des camps de prisonniers.

Le dernier convoi -

Langley-Danos, Eva - Editions Albin Michel - Prix 15 €.

Comme des centaines de milliers de juifs hongrois, Eva Dános (1919-2001) a été déportée après l'invasion de son





pays par les nazis en 1944. Elle a survécu aux camps de la mort et refait sa vie en Australie dans les années 50. Son témoignage, écrit à vif juste après sa libération, relate au jour le jour l'horreur des derniers convois de déportés errant de camp en camp, sous les bombardements alliés, dans les toutes dernières semaines du IIIe Reich. Ces wagons à bestiaux, où régnaient la faim et la soif dans une atmosphère de folie, ont été le tombeau de milliers de victimes.

Dans cet enfer, Eva Dános avait pour compagnes Hanna Dallos et Lili Strausz, deux femmes qui ont vécu l'expérience extraordinaire relatée dans le livre « Dialogues avec l'Ange ». Elle les avait rencontrées dans l'atelier d'uniformes militaires mis en place en 1944 à Budapest pour cacher des juives, sous la direction de celle qui allait faire connaître les Dialogues dans le monde entier : Gitta Mallasz, reconnue récemment « Juste parmi les Nations ». Eva avait assisté avec Hanna et Lili aux dernières séances des Dialogues et partagé leur quotidien au camp de Ravensbrück. Jusqu'à présent, on ne savait que peu de chose sur la fin de ces deux femmes remarquables. Leur amie raconte ici leur agonie bouleversante, ce qui rend ce document d'autant plus exceptionnel.

Les couteaux de combat allemands -

Christian Mery-Éditions - Histoire et collections - Prix 18,95 €.

Après les casques allemands, ce nouvel opus de la nou-



velle collection des Guides Militaria, présente l'extraordinaire diversité des poignards et poignards-baïonnettes allemands de la Première à la Seconde Guerre Mondiale, à l'aide de nombreuses photographies, non seulement des objets eux-mêmes, mais également de leurs propriétaires. Les légendes et textes d'accompagnement ont volontairement été voulus simples et synthétiques.

Plus de 140 clichés en couleurs présentent en 80 pages les armes utilisées durant les deux guerres mondiales, dans leur longueur et avec leurs fourreaux, avec au besoin des gros plans sur les marques et les poinçons.

L'auteur a sélectionné prioritairement des pièces comportant des particularités telles qu'une personnalisation, une immatriculation régimentaire ou des gravures à connotation patriotique.

La collaboration militaire française dans la seconde guerre mondiale

de Krisztián Bene

Présentation de l'éditeur



De l'engagement des volontaires français au sein de l'armée allemande pendant la seconde guerre mondiale, on croit généralement tout savoir. Pourtant, mis à part Pierre Giolitto il y a plus de dix ans maintenant, aucun historien ne s'était intéressé jusqu'à aujourd'hui au phénomène de la collaboration militaire dans son ensemble. Krisztián Bene nous livre dans ces pages inspirées de sa thèse de doctorat, une synthèse fouillée d'histoire politique et militaire. À l'aide des archives militaires françaises et allemandes – qui n'avaient, étonnamment, jamais été convoquées auparavant – l'auteur revient avec force détails sur les combats de ces hommes sur le front de l'Est principalement (mais pas seulement) et cela sans jamais rien cacher de la nature de leur engagement et de leurs actes.

Augmenté de nombreuses annexes et d'une quinzaine de cartes, cet ouvrage écrit par la plume d'un historien étranger se veut une contribution à l'histoire de France... dans toute sa complexité.

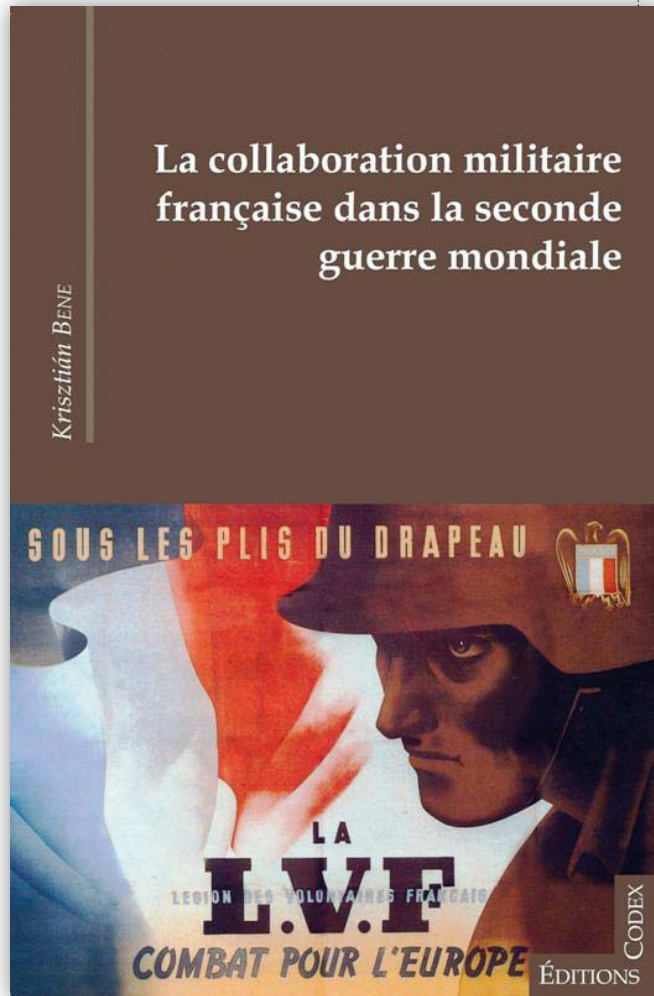
L'auteur

Krisztián Bene, qui est Hongrois, n'est pas un inconnu pour les lecteurs de l'Histomag'44 qui ont déjà bénéficié à plusieurs reprises d'articles de lui, le dernier en date étant dans le no. 75. Ce livre est la traduction en français de sa thèse de doctorat d'histoire soutenue avec succès en 2010 à l'Université de Pécs en Hongrie (et en hongrois) avec des compléments dont quelques bricoles en provenance de votre serviteur.



Le livre

C'est une première. L'éditeur cite le travail de Giolitto dans sa présentation mais je me permets de considérer le Volontaires français sous l'uniforme allemand de Giolitto comme étant surtout une compilation d'autres ouvrages, pas le résultat d'une véritable recherche aux archives ce qui n'est pas le cas de ce livre, l'auteur étant descendu en profondeur dans les vieux papiers en France et en Allemagne. Du nouveau donc, et du lourd. Finis les à-peu-près, les récits romancés, les démonstrations hagiographiques, les compilations hasardeuses et place à l'Histoire. Cependant, le style



est fluide et la présentation simple à suivre, cet ouvrage est donc tout à fait accessible aux lecteurs qui pour l'instant ignorent tout de ces combattants. À mettre entre toutes les mains, y compris celles des plus jeunes lecteurs de l'Histomag'44. J'admets que Krisztián a bénéficié d'un avantage : il n'est pas français donc n'a pas eu à lutter contre les 2 tendances qui entachent généralement les écrits issus d'auteurs français : hagiographie ou condamnation morale.

L'auteur a eu l'amabilité de nous accorder une interview exclusive.

Daniel Laurent

Qu'est-ce qui a bien pu décider un historien hongrois à s'intéresser à une page d'histoire française ?

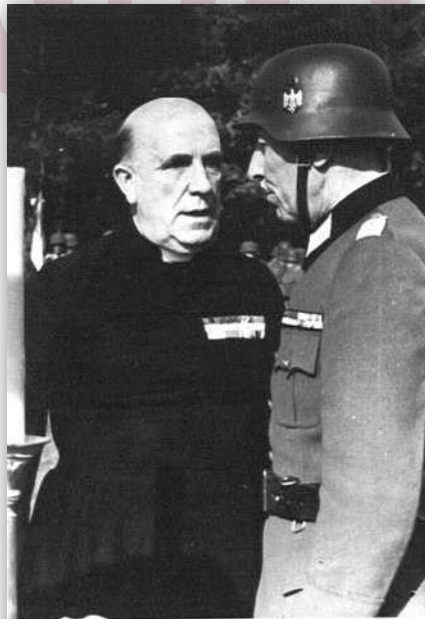
Krisztián Bene

En obtenant mes diplômes de fran-

çais et d'histoire, j'avais de la chance de tout de suite commencer ma carrière d'enseignant-chercheur à l'Université de Pécs en Hongrie. Grâce à mes études, ce n'était pas un problème pour moi de m'occuper de l'histoire française. Pour moi, toutes les époques historiques sont intéressantes, ainsi c'était plutôt le choix de l'époque qui était difficile. Finalement, j'ai opté pour la Seconde Guerre mondiale parce que je pouvais ainsi travailler avec une experte du XX^e siècle, Mme Mária Ormos, qui a aimablement accepté de devenir ma directrice de thèse. Sans son orientation et son aide, ce livre n'aurait été jamais achevé.

DL Vous auriez pu étudier la Résistance, les Français Libres. Pourquoi avoir choisi les « moutons noirs » ?

KB C'est une très bonne question. Pour donner une réponse honnête, je dois avouer qu'au début de mes recherches on m'a souvent posé la question de savoir pourquoi je voulais aborder un sujet tant de fois présenté comme la Seconde Guerre mondiale, car tout le monde connaît les Français Libres, la Résistance et le général de Gaulle. Finalement, je devais comprendre que ces critiques étaient partiellement vraies : l'histoire des « bons » était abordée beaucoup de fois. En même temps, celle des « bad boys » n'a pas reçu la même attention de la part des historiens. C'est pourquoi j'ai décidé d'essayer de mettre cette balance historique en équilibre, surtout parce que c'est un vrai boulot d'historien malgré la réception partagée éventuelle de mes résultats au sein de cette société.



Mjr. de Major de Gufe, Olygt. Labornu

DL Lors de vos recherches, avez-vous eu à lutter contre les risques de faire soit de l'hagiographie, soit de la condamnation morale ?

KB Je n'ai pas le droit de formuler un avis sommaire sur la société d'historiens française, mais peut-être puis-je éclaircir ma position à travers d'une analogie. En Hongrie, le métier d'historien est divisé en deux camps bien différents, soit on présente les faits d'un point de vue nationaliste (glorifiant certains acteurs de l'histoire), soit on risque d'être critiqué par les membres de ce camp et ainsi on se trouve parmi les soi-disant libéraux. Personnellement, je ne voudrais pas appartenir à ces camps, ainsi j'ai préféré m'occuper de l'histoire d'un autre pays dans ma thèse qui est normalement au-delà de l'horizon de ces débats locaux. Par conséquent, je pense d'avoir un atout par rapport à mes collègues français,

je ne suis pas obligé de m'incliner devant les tendances et les influences françaises, car mon seul intérêt est donner une image la plus objective possible sur ce chapitre peu connu de l'histoire française.

DL Ne craignez-vous pas que la publication en France de votre livre va être rejetée, à la fois par les habitués hagiographes et par ceux qui condamnent, sous prétexte que cet étranger se mêle de ce qui ne le regarde pas ?

KB Bien évidemment, je m'attends à des critiques de ce genre, mais étant donné que mon travail est basé avant tout sur des recherches effectuées à partir de différentes archives en France et en Allemagne, je suis ouvert pour toutes les critiques qui sont basées sur des informations venant des sources fiables. Je ne pense pas que mon livre soit la fin de quelque chose, je voudrais espérer qu'il soit plutôt le début d'une réflexion commune qui vise la meilleure connaissance de l'époque.

DL Dans le cas, fort probable, où votre livre rencontre le succès en France, ne craignez-vous pas que les hagiographes, qui n'en sont pas à un plagiat près, ne s'en servent pour aller y choisir très sélectivement de quoi étoffer leurs maigres sources ?

KB Je pense que de tels faits sont pratiquement inévitables dans le cas d'un sujet qui provoque encore de fortes émotions aujourd'hui aussi. En même temps, je voudrais croire que mon livre sera plutôt feuilleté par ceux qui s'approchent de ce sujet sans idées préconçues et voudraient connaître leur histoire dégagée de différentes idéologies.



DL Avez-vous l'intention de continuer à étudier l'histoire de France ? Si oui, choisirez-vous aussi un sujet propre à retourner le couteau dans la plaie ?

KB J'ai plusieurs plans, mais je ne sais pas encore lesquels seront réalisables à côté de mes obligations universitaires de plus en plus nombreuses. Après la présentation d'un morceau de l'histoire de leur pays, peut-être pourrai-je présenter quelques pages de l'histoire de mon pays pour les Français. En tout cas, je peux promettre, indépendamment du sujet abordé, que je vais essayer de rester impartial à l'avenir aussi.

Crédit photographique :

La collaboration militaire française dans la seconde guerre mondiale de Krisztián Bene

Fiche Technique

La collaboration militaire française dans la seconde guerre mondiale de Krisztián Bene, ISBN 978-2-918783-03-9
Éditions Codex, avril 2012
Couverture souple, dos carré collé. Plus un cahier d'illustrations couleur de 12 pages, seize cartes, 45 annexes, une vingtaine d'illustration en noir et blanc
15 x 24 cm, 546 pages, 36 €



Par
Jean Cotrez

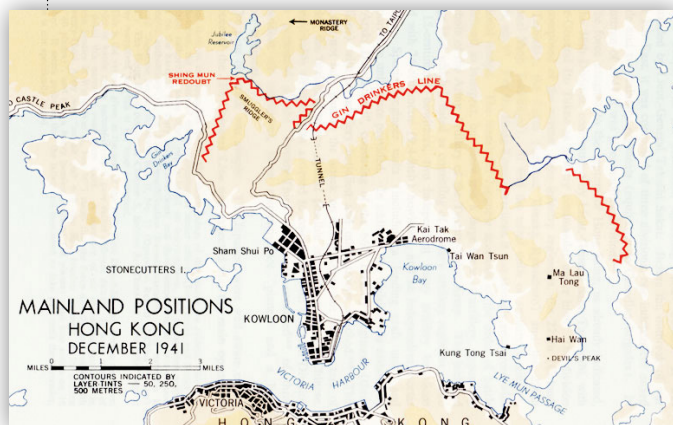
Gin Drinkers Line, la « Ligne Maginot Orientale »...

Le rédacteur en chef ayant sollicité le bureau de recherches et investigations de votre rubrique BTP pour faire un article sur des fortifications asiatiques pour cet HM n° 76, nos limiers se sont lancés sur un sujet qui collait exactement à la demande, à savoir, la muraille de Chine. C'est une fortification, en Asie, le cahier des charges était rempli. Le même rédacteur en chef a alors attiré notre attention sur le fait qu'il souhaitait que le sujet se situe pendant le second conflit mondial. Patatras ! 6.700 km de fortifs qui s'effondrent ! Mais de quoi allons nous parler ? On a parlé de la ligne Maginot, de la ligne Maginot du désert...et s'il y avait aussi une ligne Maginot en Asie ? Quelques recherches plus tard, bingo ! On a bien une ligne Maginot orientale: The Gin Drinker's line!

Pour redevenir sérieux, quand on parle d'Asie et de seconde guerre mondiale, on pense immédiatement au Japon. Or, les Japonais n'ont pas construit de systèmes de fortifications structurés style ligne Maginot ou Mur de l'Atlantique. Certes, il y avait de nombreuses fortifications sur les îles du Pacifique reconquises au prix de très lourdes pertes par les Marines américains. Mais c'était de la fortification de campagne, légère, même s'il y avait quelques blockhaus bétonnés. Les Japonais avaient préféré utiliser le terrain comme le mont Suribachi à Iwojima, par exemple, creusant des postes d'artillerie ou de mitrailleuses directement dans le roc. Les plages étaient en général peu défendues, la tactique adoptée étant de laisser débarquer les troupes, les laisser s'enfoncer à l'intérieur des terres avant de déclencher des tirs de barrages et d'interdictions meurtriers. On retrouve donc des trous d'hommes, renforcés par des sacs de sables et des rondins d'arbres abritant soit une mitrailleuse, soit un canon. Mais pas de ligne de défense fortifiée au sens strict du terme. La mentalité du soldat japonais n'est-elle pas une explication à cet état de fait ?

Si les autochtones n'avaient pas construit de ligne de fortification, peut-être aurions-nous plus de chance avec les Anglais, qui occupaient Hong Kong depuis 1842. La ville était le siège de leur puissance en Chine et il convenait effectivement de la protéger.

DEFENSES DE HONG KONG :



La ligne rouge représente la Gin Drinker's Line.

La défense de Hong Kong s'appuie sur une artillerie côtière dont les batteries sont disséminées en différents endroits, sur l'île de Hong Kong (Mount Davis), ou sur Kowloon (Devil's Peak) ou encore Stones Cutters Island etc... Le problème ? Cette artillerie est prévue pour contrer une attaque provenant de la mer et non pas de l'intérieur des terres.

La base navale est située à Aberdeen au sud de l'île principale. Quant à la RAF, elle possède 4 ou 5 avions complètement démodés basés sur le terrain de Kai Tak qu'elle partage d'ailleurs avec les compagnies aériennes civiles. Du reste, ces avions seront tous détruits au sol dans les premières minutes de l'offensive japonaise laissant les Britanniques sans aucune possibilité de reconnaissance ou de soutien aérien. Mais la clé de la défense de l'île de Hong Kong est la « Gin Drinker's Line », appelée comme cela car elle part côté ouest, de la « Gin Drinker's Bay », ou encore « baie des buveurs de gin ». Ce nom faisant lui-même référence au fait que c'est par cette baie que se faisait le trafic de la boisson si chère aux Anglais.

DESCRIPTION DE LA GIN DRINKER'S LINE :

Cette ligne part donc de l'ouest de la Gin Drinker's Bay, suit les crêtes au nord de Kowloon et aboutit à l'est à Junk Bay. Elle mesure 18 km de long. Sa construction s'étale de 1937 à 1939. C'est une suite de pillbox, une centaine environ, reliées entre elles par des tranchées bétonnées et des tunnels. On trouve également des postes d'observation, des emplacements équipés de projecteurs anti-aériens et un QG. Un épais réseau de barbelés protège l'ensemble. Les Anglais disent s'être inspirés de la ligne Maginot française d'où le surnom, un tantinet pompeux, de « ligne Maginot d'extrême orient ».

Le point fort de la ligne est la redoute de Shing Mun surplombant le réservoir d'eau éponyme qui couvre la vallée entre les collines avoisinantes qui descendent directement sur Kowloon. La ligne sépare les nouveaux territoires de la péninsule de Kowloon.

Dans l'esprit du général Maltby, cette ligne de défense doit retenir les Japonais pendant au moins une semaine, le temps d'organiser la défense à l'arrière et de faire monter

des régiments de réserve. En fait, l'attaque japonaise est déclenchée le 8 décembre 1941, quatre heures après l'attaque de Pearl Harbor. Ils franchissent la frontière et envahissent les nouveaux territoires et se dirigent plein Sud vers Kowloon. Le 9 décembre, ils arrivent sur la ligne qu'ils attaquent à la nuit tombée. Le 11 décembre à midi, la ligne est submergée et Maltby ordonne la retraite.

LES TROUPES EN PLACE SUR LA LIGNE :

Une étude menée en 1937 estime que la « Gin Drinker's Line » doit être tenue par au moins deux divisions, soit 18 bataillons parfaitement équipés en armes et support. Or le général Maltby ne dispose sur la ligne que de trois bataillons : un Britannique et deux des forces indiennes. Le bataillon britannique des Royal Scots tient le flanc ouest de la ligne, incluant la Shing Mun redoubt. Deux bataillons canadiens et un bataillon du Middlesex sont en place au sud de l'île de Hong Kong afin d'y contrer un éventuel débarquement.

Les deux bataillons canadiens ne sont arrivés à Hong Kong que depuis 2 mois et n'ont pas l'expérience du combat. De plus, la logistique n'a pas suivi et leur équipement lourd n'est pas arrivé. À noter que les Canadiens n'ont pas été engagés

dans la bataille de la Gin Drinker's Line. Ils n'entreront en scène que lors de la bataille pour Hong Kong où se sont réfugiés les restes des troupes qui tenaient la Gin Drinker's Line.

Les bataillons britanniques ont quant à eux été amputés de leurs meilleurs officiers et hommes de troupes qui ont été redéployés en Europe. La redoute de Shing Mun doit être en théorie tenue par 120 hommes. Ils ne sont en réalité que 42...

LA REDOUTE DE SHING MUN :

Cette redoute peut-être comparée à un WN allemand du mur de l'Atlantique. Ce point fort se situe entre le réservoir éponyme et Beacon Hill. On notera cependant sa situation très excentrée vers l'ouest de la ligne. Position dominante, elle est entourée d'un réseau de barbelés. Cinq pillbox font parties intégrantes du point fort. Elles sont reliées entre elles par des tunnels qui ont été baptisés de noms de lieux symboliques londoniens. C'est ainsi que l'on retrouve Piccadilly, Haymarket, Regent Palace Hotel, Oxford street etc...

On trouve également des banquettes de tir pour fantassins, un peu comme il en existait dans les tranchées de la première guerre mondiale.



Plan de la Shing Mun redoubt



Tranchée bétonnée de la redoute de Shing Mun

Un système de tunnels séparés mène à un poste d'observation d'artillerie qui sert également de QG pour toute la ligne. Les défenseurs peuvent faire appel à un soutien d'artillerie des batteries installées sur Mount Davis et Stone Cutters Island. Tous ces tunnels ont de larges cheminées de ventilation, d'où les défenseurs sont censés pouvoir tirer au mortier et aux armes individuelles, la contrepartie étant que l'assaillant peut y jeter des grenades ou des liquides enflammés... Autre inconvénient, la multitude d'entrées dans ces tunnels, entrées qui ne possèdent pas de porte et ne sont pas sécurisées. Il sera très facile aux assaillants de se faufiler dans ce dédale de couloirs et de prendre les défenseurs à revers.

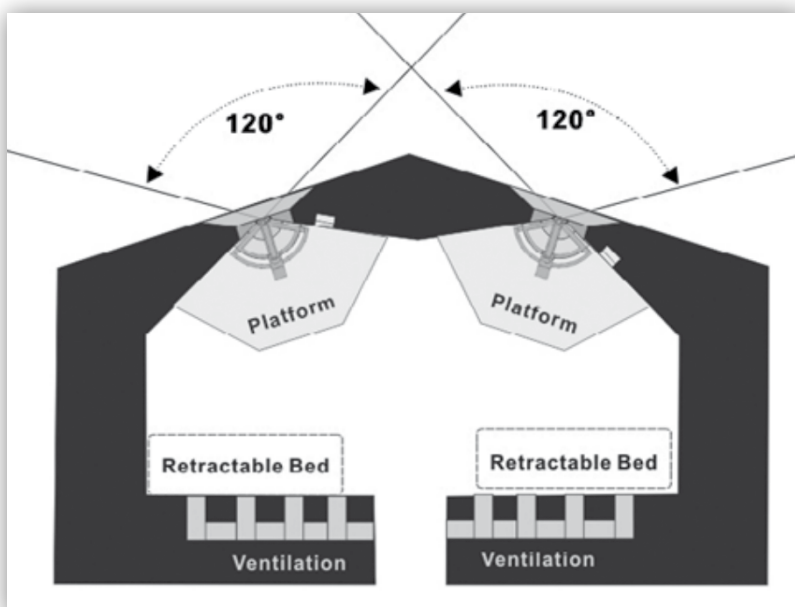
Maltby espérait que le point fort tiendrait au moins 3 jours. Il tombe en 12 heures...

LES PILLBOX :

Environ une centaine de PB sont installées sur la ligne, soit une moyenne de 1 tous les 200 mètres. L'armement de base est la mitrailleuse Vickers et le fusil mitrailleur Bren. Elles sont de 5 types différents (A,B,C,D,E) référencées selon des plans types. Les murs et le toit mesurent environ 90cm d'épaisseur mais l'épaisseur va en diminuant autour de l'embrasure de tir. Cette dernière forme donc un V à l'intérieur de la casemate permettant d'augmenter l'angle de tir de l'arme. L'embrasure côté extérieur forme aussi un V d'environ 120° mais



Cheminée de ventilation des tunnels



Pillbox type B

2 faces en biseau d'environ 15° (voir plan ci-contre). La largeur de l'ouvrage ainsi que l'épaisseur des murs sont identiques.

La pillbox type C est une évolution du type B dans lequel l'angle des 2 faces est plus prononcé.

On dépasse ici 40°. La largeur de l'ouvrage reste à 7.5 m mais vu l'angle que font les 2 faces avant, cette pillbox mesure 1 mètre de large de plus que les 2 précédentes. Cette casemate permet de couvrir plus largement les côtés, certes, mais en contre partie délaie un peu le champ de tir face à la casemate.

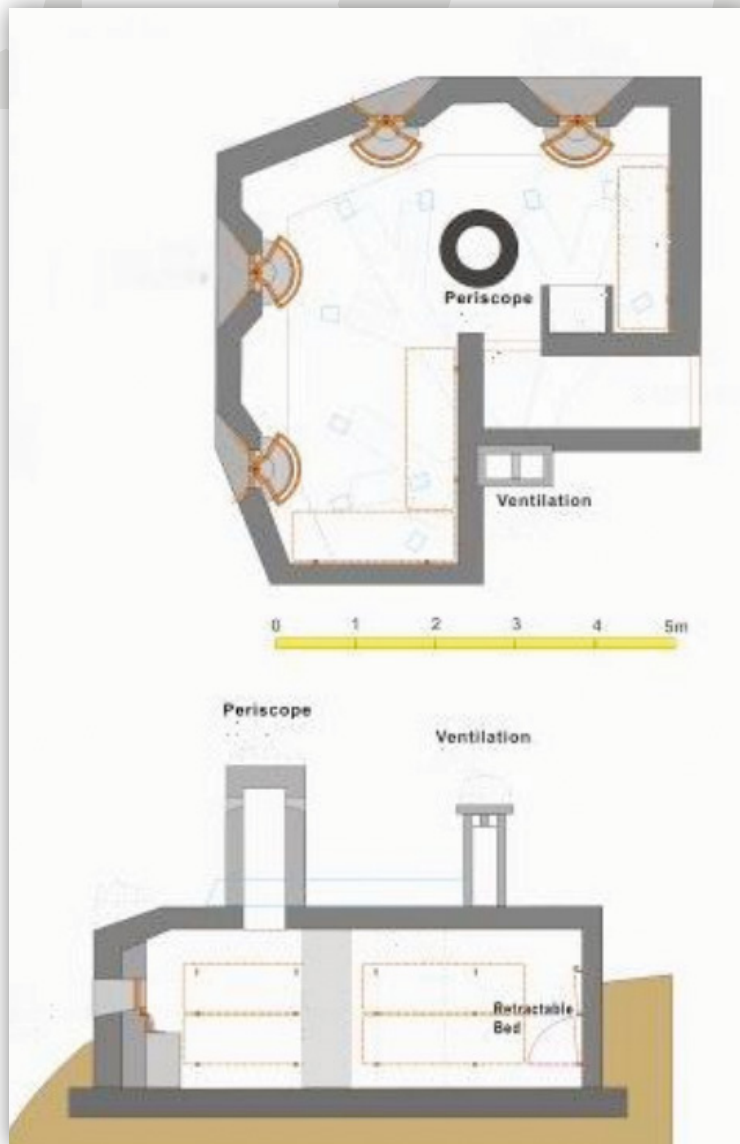
Ce point est encore plus prononcé avec la pillbox de type D puisque l'angle des 2 faces est encore accentué pour atteindre 50° environ.

ses parois ne sont pas équipées de redents. Le gros inconvénient de ce système est qu'un projectile atteignant l'embrasure ricoche et provoque des blessures au servent de l'arme à l'intérieur. À l'aplomb de l'embrasure, se trouve une plateforme destinée à accueillir l'arme servant le créneau de tir. La pillbox de type A est un rectangle de 7.5 m x 4.5 m environ. Elle possède 2 embrasures frontales côte à côte. À l'arrière des créneaux de tir contre le mur arrière se trouvent 2 couchettes rabattables. L'accès dans la casemate se fait par une entrée de 80 cm de large au centre de ce même mur arrière. Des orifices d'aération captent l'air dans l'ouvrage et l'évacuent dans l'entrée.

La casemate de type B est équivalente au type A, sauf que la face avant au lieu d'être plane possède



Au premier plan superbe cheminée pour périscope...



la ligne « Gin Drinker's ». Cependant elles aussi présentent quelques défauts majeurs pour un organe de défense. Sur le plan ci-contre on constate que l'on a affaire à un bâtiment de 6m x 6.5m pourvu de 4 embrasures de tir permettant de couvrir un angle de tir global quasiment sur 180° malgré un angle mort entre les 2 embrasures intérieures. L'entrée dans l'ouvrage se fait par un couloir coudé à 90° évitant ainsi les coups directs depuis la porte vers l'intérieur. Il est équipé de 4 couchettes rabattables et pour le confort des hommes dans ces contrées chaudes et humides, il possède un réservoir d'eau potable.

Il est équipé comme de nombreux ouvrages de ce type, qu'ils soient français ou allemands, d'un périscopes et d'un système de ventilation. Mais les Anglais ont fait déboucher le périscopes dans une cheminée cylindrique d'environ 1.80m de hauteur qui trône sur le toit de la casemate. Idem pour la cheminée de ventilation qui, elle, ne mesure « que » 1.20m. Tant pour l'une que pour l'autre, on ne peut que rester perplexe devant ces 2 cibles difficiles à camoufler et donc parfaitement repérables par une inspection à la jumelle même lointaine.

CONCLUSIONS :

Une ligne de défense légère dont les effectifs sont 16 fois inférieurs à ce qu'ils auraient dû être, ne pouvait certes pas arrêter l'assaut déterminé d'une division japonaise. De plus l'absence d'un soutien aérien ou naval n'a pas non plus facilité la tâche des défenseurs.

Ici c'est clairement une casemate de double flanquement laissant un couloir non couvert dans l'axe de la casemate. La face avant présente d'ailleurs un pan coupé de l'épaisseur standard de 90 cm.

Enfin la dernière de type E est la plus petite. Elle ne possède qu'une embrasure de tir vers l'avant. Elle mesure 5m x 3.80m et possède comme ses grandes sœurs la même plateforme supportant l'arme, une couchette rabattable et un système de ventilation.

AUTRE TYPE DE PILLBOX :

Sur l'île de Hong Kong, on trouvera d'autres modèles de pillbox qui sont un peu plus recherchés que celles de

Après cette présentation succincte de la « ligne des buveurs de gin », on comprendra que son surnom de ligne Maginot de l'Orient était un peu exagéré. Mais peut-être était-ce là un trait d'humour ou un coup de griffe de nos alliés et amis anglais...

Sources :

Plans:

emeraldinsight.com - hkvca.ca - ibiblio.org

Photos:

walkhongkong.com - en.wikipedia.org - hkoutdoors.com